This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

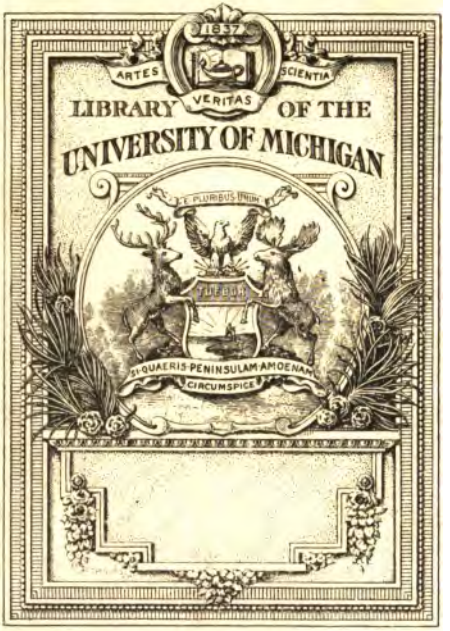
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 906,786


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

N
72
.P38
Cop. 2

Réponse à Tolstoï

L'ŒUVRE PELADANE

LA DÉCADENCE LATINE (Ethopée)

I. Le Vice suprême (1894).
II. Curieuse (1885).
III. L'Initiation sentimentale (1886).
IV. A Cœur perdu (1887).
V. Istar (1888).
VI. La Victoire du mari (1889).
VII. Cœur en peine (1890).
VIII. L'Androgyne (1890).
XI. La Gynandre (1891).
X. Le Panthée (1892).
IX. Typhonia (1893).
XII. Le dernier Bourbon (1894).

PROCHAINEMENT

VIII. La Lamentation d'Iov. | XIV. La Vertu suprême.

AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

I. Comment on devient mage (éthique), in-8°, 1891 (Chamuel).
II. Comment on devient fée (érotique), in-8°, 1892 (Chamuel).
III. Comment on devient aristé (esthétique), 1894 (Chamuel).
IV. Le livre du Sceptre (politique) in-8°, 1895.
V. L'occulte catholique (mystique) (~~sous presse~~)

THÉATRE DE LA ROSE ✠ CROIX

Le prince de Byzance, in-4° (Chamuel). . . . . 5 fr.
Le Fils des étoiles (*hors commerce*).
Babylone, in-4° (Chamuel). . . . . 5 fr.
La Prométhéïde, in-4° (Chamuel). . . . . 5 fr.
Sémiramis (*hors commerce*).
Œdipe et le Sphinx (*id.*).
Le Mystère du Craal (*id.*).

LA DECADENCE ESTHÉTIQUE

I à XXV. Salons de 1881 à 1896 et monographies entièrement épuisés.
L'Art idéaliste et mystique. Doctrine de la Rose ✠ Croix. 1 vol. in-18, 1894 (Chamuel).
Le théâtre de Wagner, 1894 (Chamuel).
Le prochain conclave. 1 vol. (Dentu).

LA QUESTE DU GRALL

Proses choisies des dix premiers romans avec dix compositions et un portrait par Séon (Ollendorff), 3 fr. 50

Oraison funèbre du docteur Adrien Peladan (Dentu). . . . . 1 fr. »
Oraison funèbre du chevalier Adrien Peladan (Dentu). . . . . 1 fr. »

SAR PELADAN

83467

LA

Décadence Esthétique

Réponse

à

Tolstoï

PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5

1898

Réponse à Tolstoï

Du mont Zion au mont des Oliviers, de la porte Sainte-Etienne à la porte de Damas, par la voie douloureuse et le dédale du Saint Sépulchre, ils vont, butant aux murs et aux gens, d'un pas somnambulique, les mains crispées sur un chapelet, la tête rejetée en arrière, les yeux débordants de vision, malades, déguenillés, sordides mais sublimes, les pèlerins russes.

Rien n'arrête leur cortège extasié, ne trouble leur ardeur ; ils ne voient ni leurs prêtres odieux ou ridicules, ni les brigands qui pullulent dans la ville sainte, vendeurs de reliques et d'indulgences, pouillerie sans nom qui grouille sur la place du Calvaire,

Réponse à Tolstoï

Du mont Zion au mont des Oliviers, de la porte Sainte-Etienne à la porte de Damas, par la voie douloureuse et le dédale du Saint Sépulchre, ils vont, butant aux murs et aux gens, d'un pas somnambulique, les mains crispées sur un chapelet, la tête rejetée en arrière, les yeux débordants de vision, malades, déguenillés, sordides mais sublimes, les pèlerins russes.

Rien n'arrête leur cortège extasié, ne trouble leur ardeur ; ils ne voient ni leurs prêtres odieux ou ridicules, ni les brigands qui pullulent dans la ville sainte, vendeurs de reliques et d'indulgences, pouillerie sans nom qui grouille sur la place du Calvaire,

vermine qui se nourrit depuis les siècles de la mort du Sauveur.

Ils vont, chantant des cantiques, sans arrêt, sans fatigue apparente et ils emporteront, jusque dans leur steppe, le feu sacré qu'ils auront allumé a celui que le ciel même envoie à leur Pâques.

Tout peuple à ici des représentants, c'est un rendez-vous complet des races, le pandémonium des espèces. Malgré soi, on se demande où sont les maîtres de demain : ni les épaules carrées de l'Allemand, ni la férocité froide de l'Anglais, n'arrêtent la pensée ; mais voici une troupe de moujicks qui vient sans hâte, vous pousse sans violence, s'agennouille, prie, baise les pierres vénérables et passe.

Eh bien ! ces loqueteux mystiques, seront demain les maîtres du monde.

Ils sont cent trente millions, croyants, obéissants et bons.

La foi, la discipline, sous le croissant, a pensé submerger l'occident.

La foi, la discipline, sous la croix, submergera et l'orient et l'occident.

Selon les lois évolutives, ce peuple, seul jeune, parmi les peuples, seul mystique, a le nombre et l'Evangile : qu'on lui mette le glaive en main et ce sera l'Islam d'Occident.

Epouvantable évocation, terrifiante fatalité ; le moindre mouvement du colosse russe produira l'écrasement de la latinité ; la civilisation va de nouveau se trouver en présence d'une invasion formidable, mais chrétienne et d'autant plus dangereuse.

Ils viendront, avec une morale supérieure, le cœur simple et pur, et quand ils seront vainqueurs, ils deviendront vraiment, sincèrement fraternels. Le vieil occident ne pourra pas garder ses sentiments de vaincu envers des maîtres si magnanimes et la conquête sera définitive, parce que le fusil de l'envahisseur posé, le moujick partagera son pain avec l'ennemi de tout à l'heure.

Le *Journal des Débats* du 30 octobre 1896 a publié en feuilleton sous le titre *Les temps sont proches* les pages les plus revolutionnaires de cette fin de siècle.

Un M. Van der Weer ayant refusé le service dans la garde civique de Middleburg, déclare ne pas vouloir tuer par ordre, et surtout pour le maintien de l'ordre social actuel. Le comte Léon Tolstoï a commenté la lettre de M. Van der Weer, d'une telle façon, que ni socialiste, ni nihiliste ne saurait y rien ajouter : et ce commentaire vraiment chrétien sera un jour un titre plus sûr de durée que le roman de Anna Karenine.

« Je ne vois pas pourquoi le gouvernement qui poursuit les réfractaires ne punirait pas en moi l'instigateur avoué de leur crime. Je ne suis pas tellement vieux que je sois,

de par mon âge même, à l'abri de persécutions et des châtiments de toute nature. »

Un chambellan du Tzar de toutes les Russies, qui ainsi s'exprime, tourne au héros et lorsque à cette vaillance s'ajoute un sentiment chrétien d'une ardeur admirable, et le prestige d'écrivain de la *Guerre et la Paix*, tout cela devient considérable et aucune parole n'est indifférente sous une semblable plume.

Quelque jugement que l'on porte sur ses doctrines religieuses, Tolstoï est une des grandes âmes de cette fin de siècle. Il incarne, avec une impériosité singulière, la véritable idée chrétienne : il est le grand moujick, il s'est croisé avant son peuple et déjà il marche contre les mécréants de la vieille civilisation.

Il vient, avec une moralité supérieure, un cœur simple et pur, renouveler l'incendie du Musée : oui, ce Savonorale a écrit contre l'art le plus insensé des réquisitoires. Les revues l'ont analysé, plusieurs l'on donné *in-extenso*, deux traductions simultanément ont été publiées : le scandale

est à son comble, et à peine de pâles protestations et incidentelles !

Un homme grave, presque un pontife, a pu, dans une œuvre qu'il a porté, dit-il, quinze ans en son esprit, bafouer Michel Ange et Bach et Beethoven et Wagner, sans soulever aucune colère.

L'alliance franco-russe, fantaisie militaire, à mis le petit poucet latin sous le protectorat de l'ogre slave : on ne prévoyait pas qu'avec les ordres pour M. Hanotaux, viendrait de la Newa une réforme de l'Art, tel qu'un musulman, c'est-à-dire un homme sans culture, peut seul la concevoir.

Le génie slave est essentiellement impérieux quoique bien intentionné ; et cette invasion russe dans le domaine sacré de la tradition me semble d'une audace sans précédent.

Il importe à l'honneur du génie latin, à la bonne discipline des esprits qu'une démonstration soit faite qui renvoie les moujicks, fussent-ils saints, s'agenouiller aux iconostases et non laisser leurs mains im-

polies, faire le tri infiniment subtil des idées.

Ce chambellan russe qui traite l'œuvre d'Eschyle et de Sophocle de production grossière ; pour qui le *Jugement dernier* est absurde, la *Neuvième symphonie* du mauvais art, et le second acte de *Siegfried* sans valeur musicale ; qui pousse la mauvaise foi jusqu'à juger les lettres françaises, sur MM. Mallarmé et Maerterlinck ; devant qui les *Misérables* de Victor Hugo et les romans de Dickens sont tout l'art religieux avec la *Case de l'oncle Tom* : qui ignore Balzac, d'Aurevilly, s'extasie sur l'*Homme à la houe* de Millet, et préfère les romans de Dumas père aux deux *Faust* ; qui daigne retenir une dizaine de morceaux, non pas entiers, de Haydn, Mozart, Beethoven, Weber et Chopin, qui prône le tableau de genre et veut ravaler l'œuvre d'art au niveau de la cervelle moujickque.

Oui, cela a été écrit, impunément. « *Les grandes œuvres d'art ne sont grandes que parce qu'elles sont accessibles et compréhensibles à tous.* » Si vous doutez de cette as-

sertion, il vous dira encore : « une devinette qui amusera, c'est bien plus important que d'écrire une symphonie. »

Il faut se souvenir du livre de Proudhon la *destination social de l'art*, et des éloges décernés aux *Casseurs de pierre* de Courbet pour trouver des analogies avec les assertions du comte Tolstoï.

Ce *Qu'est-ce que l'art?* serait l'œuvre d'un Danois ou d'un Hollandais, il faudrait passer et se taire : mais, à l'insu de l'auteur, c'est une main mise de sa race sur la nôtre, et intellectuellement, la Russie s'appelle encore néant.

Il ne s'agit pas seulement de rejeter ce pédagogue qui ignore même la matière de son discours mais d'éclairer les Russes sur les dangers de toucher à la métaphysique avant d'être civilisé.

Dans un demi-siècle, on ne pourra pas s'expliquer sur cette matière, avec la même liberté que je prends; l'urgence s'impose donc de faire rentrer ces étrangers dans leur rôle, d'Arabes chrétiens et du nord,

mais qui esthétiquement n'ont pas même un Averroës.

Ibsen est applaudi toutes les semaines dans le pays de Jean Racine : le théâtre français joue, sans cesser, des polissonneries de garnison : cela n'est que déplorable.

Si l'étroit piétisme de l'ancien chambellan faisait des prosélytes, la tradition gréco-latine serait à jamais perdue et remplacée par de la littérature de paysan.

Un peuple avait jusqu'ici le privilège de manquer de toute métaphysique, le peuple des courses de taureaux et des auto-da-fé, le peuple qui ne pensa jamais ; la Russie, va conquérir le singulier prestige de l'incapacité en matière esthétique.

Le jeune Nicolas a certainement lu l'élucubration du comte Tolstoï et la moindre modification de ses idées a de l'importance, d'autant qu'élevé par des militaires, il doit pencher pour l'esthétique napoléonienne.

M. Doumic a vu un spectacle plein de grandeur dans la diatribe de Tolstoï parce

que l'écrivain russe se discipline en même temps qu'il frappe les autres et renie ses œuvres, au nom de ses nouvelles idées. Mais quand Tolstoï se couvrirait encore plus d'une ignomineuse cendre, cela ne me consolerait pas des injures aux plus divins maîtres, des insultes aux plus radieux ouvrages.

Il y a vraiment des paroles qui ne devraient pas pouvoir être écrites.

L'utilitarisme, même inspiré du sentiment religieux, ne légitime pas des iconoclastries si radicales qu'il ne reste plus qu'Homère, Dickens et Dumas père dans la bibliothèque de l'avenir.

Défendre l'intégrité du patrimoine classique serait déjà un mobile suffisant ; la charité y ajoute, celui d'empêcher des ignorants de s'égarer. Que l'appui moral de la Russie aide les impolitiques français à éviter la guerre, cela est bien, mais la Russie n'est qu'une force, non une intelligence : et il faut rejeter les déformations d'idées qu'elle nous envoie comme des réformes salvatrices.

Il importe aussi de ne pas oublier que le moujick est l'obéissance incarnée et relire le testament de Pierre le Grand, menace formidable qui d'heure en heure s'accomplit.

« Au nom de la très sainte et indivisible trinité, à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russe.

« Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des

pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires sont comme le flux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Egypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve ;* mes successeurs en feront une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants, je les recommande à leur attention et à leur observation constante :

I

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine ; ne le laisser reposer que pour améliorer les

finances de l'État ; refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque ; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II

« Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

III

« Prendre part, en toute occasion, aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV

« Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles ; gagner les puissants à prix d'or ; influencer les tièdes ; les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois ; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V

« Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI

« Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII

« Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous par sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Echanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII

« S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

IX

« Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y règnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire ; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet ; hâter la décadence de la Perse ; pénétrer jusqu'au golfe Persique ; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Caucase, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous

main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens Etats de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

XII

« S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs-unis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne ; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur opinion et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV

— Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors,

profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient, l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« AINSI PEUT ET DOIT ÊTRE SUBJUGUÉE L'EUROPE. »

Le comte Léon Tolstoï commence son pamphlet, en montrant la place quotidiennement occupée par l'Art, dans les gazettes : il se plaint qu'on imprime comment un virtuose a exécuté le trille de Tartini, mais en conscience, les déplacements de M. Faure et les revues de S. M. le Tzar sont encore de moindre intérêt !

« Non seulement une grande somme de travail est dépensée pour faire vivre l'art, mais encore les vies humaines, comme à la guerre, y sont sacrifiées. » Sauf, les pompiers de Paris qui, tous, meurent jeunes et phtysiques, on cherche vainement les martyrs de l'art, à moins qu'on n'évoque la misère d'un Lacuria, d'un Villiers, d'un Verlaine. Pour l'ancien chambellan des tzars, le métier de Paganini, de Gustave Moreau ou d'Hugo rentre dans le travail

VI

« Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII

« Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous par sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Echanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII

« S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

IX

« Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y règnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire ; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet ; hâter la décadence de la Perse ; pénétrer jusqu'au golfe Persique ; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Caucase, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous

inutile, il appelle cela, frapper habilement des cordes, reproduire ce qu'on voit et jongler avec les mots.

Et le barbare se remplit d'une pitié débordante, non pour les Arméniens ou les Hindous, ou les disciplinaires d'Algérie, le grand apitoiement du comte Tolstoï a lieu devant le spectacle le moins tragique du monde, une répétition d'opéra.

Le malheur des figurants auxquels on fait recommencer un mouvement de défilé, et les manques d'égards des divers régisseurs désolent l'écrivain russe : il aurait mieux à faire, à décrire le massacre des Strelizs où le tzar Pierre se fit bourreau, se débarbouillant de sang chaud comme un sauvage et forçant ses vassaux à l'imiter. Mais chacun est affecté suivant l'heure et la disposition des nerfs : plaignons les figurants et les choristes et détestons l'insolence des régisseurs. Depuis qu'il y a un art nommé imprimerie, personne n'avait écrit cette remarque inouïe que, dans la réalité, les gens ne conversent pas en récitatif et n'agitent pas leur bras pour exprimer leur

émotion. Entre la colère d'Œdipe contre Créon et Tirésias, et la colère du moujick contre sa femme qu'il bat comme sa fourrure parce qu'il l'aime comme son âme, il y a un abîme, celui même qui sépare l'art de la réalité : et puisque le comte Tolstoï ne l'a pas vu, et s'exprime selon les *Rougon Macquart*, son livre devient, dès la dixième page, inquiétant.

« On ne se fâche pas de cette façon », dit-il. Phrase qui plagie le plus bas réalisme qu'a ressassé le moins cultivé des écrivains actuels : tout excès sera russe désormais et, de cette prémisse connue, une séquence extraordinaire surgit : « Aucun être humain ne peut être ému de ce spectacle ! »

Vraiment ! Lorsque Mounet-Sully, l'artiste le plus élevé de cette époque, le plus éloigné du bas réel, dit adieu à ses filles, avec ces accents qui font blémir le public le plus cultivé de Paris, et qu'il est rappelé jusqu'à dix fois, en un frémissement presque douloureux, vraiment il manque à ce grand artiste, il manque à Sophocle, la compréhension des moujicks.

Et d'abord l'ancien chambellan, l'ex-officier d'ordonnance ne calomnie-t-il pas ceux qu'il prétend incarner ?

Je me permettrai de citer un exemple personnel et convaincant que les simples se plaisent aux œuvres d'envergure.

Quand je montai ma tragédie de Babylone, au Champ de Mars, un ingénieur, qui m'avait aidé pour le miracle du Tau changé en croix, me demanda, un dimanche, d'amener tout un atelier de construction.

Après la représentation, ces ouvriers vinrent me remercier en corps et leur contremaître exprima leur sentiment à peu près en ces termes : « nous ne pourrions pas répéter ce que nous avons entendu : mais nous avons senti que c'était très grand, et comme une grand messe, et nous avons pleuré et nous sommes fiers, comme si un souffle d'au delà nous avait passé sur le front. »

Il m'est arrivé d'envoyer des fermiers, des gens de toute simplesse à Œdipe-Roi comme expérience et, chaque fois, l'illettré est revenu extasié et fier de son émotion.

Donc, il n'est pas vrai que la représentation héroïque soit lettre morte pour les simples.

S'il en faut une dernière preuve, les théâtres de quartier, essentiellement populaires, sont les seuls qui jouent encore le drame à épées. D'Artagnan, Lagardère ne brandissent plus leur rapière qu'au boulevard extérieur ; et en face de l'*Ingénieur* de M. Ohnet ou du *Jeune homme pauvre* de M. Feuillet, un mousquetaire c'est presque encore un héros.

L'homme vraiment cultivé n'admet que la tragédie, et le peuple, le vrai peuple, je ne dis pas les boocmakers, préfère les reines aux blanchisseuses, et les princes aux débardeurs. Qu'on essaye de donner *Tannhauser* ou *Lohengrin* aux classes ouvrières, et on verra que leur sens esthétique est bien autre que celui du bourgeois, seul coupable de ces niaiseries qui ont fait la fortune d'un Labiche et la bêtise de deux générations.

L'immoralité au théâtre a trois caractères, le rire, la vulgarité, la contemporanéité.

Le rire déprave, la vulgarité contagionne et la contemporanéité constitue l'école des mauvaises mœurs.

Tristan et Yseult n'a pas perverti beaucoup d'êtres, tandis que les comédies parisiennes tiennent cours technique d'adultère.

L'intensité des sentiments poussée jusqu'à l'irréel et le recul historique ou légendaire sont nécessaires au théâtre pour qu'il n'y ait pas contagion mauvaise de l'œuvre ardente au spectateur.

L'auteur de *La Paix et la Guerre* énonce son premier théorème à peu près ainsi : Le concours de labeur que nécessite l'art, ne serait-il pas une cohorte mal employée ? et maintenant il va courir après une définition qu'il ne veut pas atteindre. Il fait répondre au bon public : « l'art c'est les arts » et il demande à quoi on reconnaît l'œuvre d'art, en architecture.

On la reconnaît, monsieur le chambellan, à ce qu'elle exprime une âme collective, âme de race, de religion. L'architecture est le seul art où l'individualisme soit impuis-

sant, il n'exprime jamais qu'un collectif, et il y a un mois quand, des terrasses du Saint Sépulcre, j'étudiais Ierouchalaïm, je fus frappé de la similitude entre le dôme musulman et le dôme moscovite, là, une croix, ici, un croissant : et cela m'a suffi à prévoir le rôle russe dans l'avenir et à nommer le peuple des moujicks, « l'Islam d'Occident.»

L'ancien officier ne connaît aucune règle pour discerner l'œuvre d'art en musique ni en poésie et, imitant le procédé du docteur Max Nordau, il décrit tous les écarts de l'esthétique pour la ruiner, il citera Krahk et ses cinq sens, billevesée décadente, et s'attardera sur l'art culinaire, comme il a relevé vertement, dans le *Marc Aurèle* de Renan, l'idée que la toilette était susceptible d'art.

Ayant collectionné de fausses définitions de l'art, il va s'évertuer à réduire la beauté à une formule vile et dérisoire. On ne s'accorde point sur une définition on ne s'accorde pas sur les attributs de Dieu ; est-ce que le Jéhovah de Mosché ressemble au Jésus de Tolstoï, celui-ci au Jésus de Renan

et ce dernier au Jésus de Torquemada ? Les saints eux-mêmes ont un Dieu, selon leur propre tempérament, les uns terrible, les autres miséricordieux. Peut-on dire qu'ils ne s'entendaient point sur la définition de Dieu ? Les soixante-douze noms de la Kabbale ne sont-ils pas équivalents au seul nom de Allah. La variété de l'attribut ne modifie pas une notion.

Pour prendre un exemple grossier, le chien sentimental de Landseer et la panthère blessée de Korsabad sont deux versions de la beauté animale. Orcagna et Michel-Ange avaient la même notion de Dieu, mais le geste du Christ au Campo-Sanso montre la plaie du côté en un muet reproche et celui de Jésus, à la Sixtine, lance la foudre même de Zeus.

L'écrivain russe ne sait pas que la notion abstraite s'exprime par sentimentalisation, et qu'une idée traduite est une idée humanisée, c'est-à-dire ayant un tempérament ou bilieux ou nerveux ou lymphatique ou sanguin, comme un homme.

Ici s'intercale un éclat de naïveté, il paraît qu'en russe le mot beauté n'existe pas, et qu'un moujick ne comprendrait ces expressions : une action belle ou laide, — cela signifie simplement que cet idiome est encore barbare et n'a pas de langue métaphysique : avant que la haute culture s'inquiète du lexique des bords de la Newa, il faut d'autres œuvres que celles de Lermontorff ou de Tolstoï lui-même. Les Russes sont les archers de l'avenir, il n'est pas dit qu'ils en soient les hiérophantes : leur piété est sublime, mais leur religion ridicule et leur esthétique sans base et sans valeur. L'alliance franco-russe a été une niaiserie républicaine, mais elle s'explique par la crainte de la guerre d'un côté et le besoin d'argent de l'autre. Si bas que soit la latinité, elle est encore la maîtresse et le

Russe ne peut être que son humble élève, Il retient en conclusion que la beauté se reconnait au plaisir qu'elle procure.

Il faudrait s'entendre sur ce mot de plaisir, il veut une épithète.

On reconnaît la beauté au plaisir spirituel qu'elle procure et mieux à l'impression d'élévation qu'elle vous communique.

L'art qui flatte notre concupiscence n'est pas le véritable : la femme peinte ou sculptée qui déterminerait un désir physique serait une simple fille : il n'est pas permis à l'art de donner une sensation ; l'œuvre doit hausser son comtemplateur et ce haussement de l'âme est sa véritable fonction.

« Qu'est-ce que l'art, si nous écartons l'idée de beauté qui embrouille la question ? « Phrase que Flaubert eut ramassée pour son *Bouvard et Recuchet*.

Darwin et Spencer voyant les origines de l'art dans les besoins sexuels et l'instinct du jeu ressemblent à des exégètes qui chercheraient l'origine de la Théodicée chez les nègres. La définition de M. Veron,

manifestation des émotions ressenties, s'appliquerait mal à l'Ecole d'Athènes et au Parthénon. L'artiste qui ne raconterait que sa vie dirait bien peu ; les grands artistes ont conçu leurs œuvres et ne les ont pas ressenties : à moins de voir dans la Sixtine l'expression des rancœurs de l'artiste, mais combien grossies et transfigurées. Les prophètes et les sybilles ne sont plus que les incarnations de l'humeur de Michel-Ange.

L'Art n'est pas une condition de la vie, c'est une application de la sensibilité dans le sens de l'accomplissement de l'homme. L'Art n'est pas de faire revivre à autrui ce qu'on a éprouvé ; mais de lui faire vivre ce que l'artiste a conçu et que nul n'a vécu. L'art commence où finit la vie et cela, le comte Tolstoï ne l'a pas vu. Les *Syndics* de Rembrandt sont vivants, mais la *Joconde* est irréelle. L'on revient toujours à la *Joconde* et on finirait par haïr les *Syndics*.

Le comte Tolstoï ne comprend pas la pensée grecque : il réédite le banissement du poète de l'état platonicien. Tout journaliste, à l'occasion cite le passage : « Nous

l'enverrions dans une autre cité, après lui avoir versé des parfums et l'avoir orné de bandelettes. » Mais quel est cet homme qu'on exile, en l'honorant : « C'est un de ces habiles dans l'imitation, véritable Protée, qui ne vient que pour faire admirer son art » et nous nous contenterons du poète et du conteur, plus austère et plus utile qui imiterait le ton du discours convenant à l'honnête homme. »

C'est peut-être l'ostracisme du journaliste ou de l'homme de lettres ou du rhéteur : ce n'est certes pas celui du poète : et à quel propos, le grand philosophe fait il sa restriction à propos des impiétés d'Homère : il s'indigne qu'un homme donné comme sage, considère une table bien servie comme le plus beau spectacle. Il ne veut pas qu'on dise que Zeus n'attendit pas d'être rentré pour assouvir ses désirs et qu'il posséda Hera, par terre, séance tenante. Il blâme le tableau d'Aphrodite et d'Arès dans les filets d'Hephaïtos, et l'assertion d'Euripide que les présents gagnent le cœur des Dieux comme celui des Rois.

« Nous soutiendrons que Achille, l'arrière petit-fils de Zeus, n'eut jamais l'âme assez mal réglée pour se laisser dominer par l'avarice et l'irréligion. Gardons-nous de croire et de laisser dire qu'aucun héros se soit rendu coupable des cruautés et des vilenies dont les poètes les accusent faussement. Quel homme ne se croira pas justifié devant lui-même de sa perversité, par l'exemple du fils de Zeus. »

L'écrivain russe a mal lu Platon, quand il écrit : chez les Grecs le bien porté à sa plus haute perfection, loin de concorder avec la beauté, lui était le plus souvent contraire.

L'identité du Beau et du Bien est démontrée dans le fameux discours de Dioima.

Les vers dorés de Pythagore donnent l'idéal moral grec comme les métopes du Parthénon manifestent leur idée plastique : mais la prodigieuse pensée hellénique étant impossible aux moujicks, il faut la nier; pour semer le doute dans l'esprit des grandes races déchues.

Ce singulier dissertateur s'étonne que les règles découlent des chefs-d'œuvre ; rien de moins démontré pour lui que l'excellence de Phidias, de Sophocle, de Dante et de Bach : scientifiquement, une loi résulte d'une expérience, et il n'y a pas de déterminisme antérieur au phénomène.

« La théorie, fondée sur la beauté, n'est donc que la reconnaissance comme bon de ce qui plaît seulement à vous. » Non, c'est la reconnaissance comme bon de ce qui a plu aux plus dignes des humains.

Car, la hiérarchie ne permet à personne de s'insurger contre le Concile Œcuménique des génies. Pythagore et saint Thomas, même Mosché et Mahommed, mis en présence se comprendraient et concorderaient sur certains points et ces points constituent la vérité.

La religion a pour but d'améliorer une race et de développer sa conscience du divin, quels que soient dogmes et rites.

L'art est également une entreprise d'amélioration de l'être humain, fomentant sa sensibilité et augmentant sa personnalité.

Mais, dira-t-on, l'art contemporain ne remplit pas sa mission. Soit, mais parce que la religion engendre le sacrilège, l'hypocrisie, la persécution, va-t-on changer sa définition : elle est une volonté du bien même si les hommes pervers la détournent au sens de la passion et de l'intérêt.

Le théâtre a été appelé par des sermonnaires l'antichambre de l'enfer ; quand on y joue des turpitudes ; mais, avec le *Parsifal*, le *Tannhauser*, le *Lohenhrin* ; avec *Polyeucte*, *Œdipe* et l'*Orestie* ; c'est aussi bien l'antichambre du *Paradis*.

Les arts sont les perpétuels témoins de la paix : cependant il y a un art dit patriotique qui tend exclusivement à férocifier les citoyens et un sans talent, le citoyen de Neuville a sa statue pour avoir

consacré son douteux pinceau à exciter les Français au carnage.

La peinture sera-t-elle condamnée, parce qu'il y a des peintres méchants ou puérils ?

« La beauté », dit Tolstoï, est reconnue « par le plaisir qu'elle procure ».

Non, certes, je n'ai joui des *Maîtres Chanteurs* que dix ans après la première audition : il m'a fallu autant d'assimilation pour saisir Bach, et je n'ai pas compris tout de suite le surhumain génie de Racine ni les madones de Raphaël, et je ne suis pas un moujick, ni un ancien officier, ni un ex-chambellan.

Chaque art exige une éducation spéciale très ardue, faute de laquelle on voit des gens sincères élever sur le parvis des grotesques comme Rodin et des insuffisants comme Roybet.

L'épithète de plaisir est-elle applicable à l'émotion qu'on éprouve devant le *saint Jean* de *Léonard* ou la *Samothrace* ?

Le plaisir esthétique n'est-il pas d'une sorte surélevée, et qui mérite l'analyse.

L'œuvre d'art provoque, chez le contem-

plateur, une succession plus ou moins vive d'impressions ou d'idées qui dormaient en lui et que voilà éveillées : or, ces idées ne sont pas nécessairement plaisantes : il y a peu d'homme qui, puisse se croire capable de déplisser d'un baiser accueilli le sourire de la Joconde.

Quelle joie positive résulte de la représentation d'une grande aventure pour celui condamné à la vie mécanique ? La réalité d'un festin de Véronèse exalterait la rancœur de bien des gens : et la maîtresse du Titien dépiterait les femmes par sa beauté.

En outre, l'art qui poursuit la satisfaction du public, qui prend son niveau sur le moujick, ou sur le voyou ou sur le boulevardier ou sur l'Altesse, n'est plus qu'une vile prostitution.

L'art est un radieux enseignement, non une pédagogie, qui procède par images et lyrismes pour éveiller, dans l'âme qui l'approche, la vie sentimentale.

Plus un homme donne de pensée aux contingences plus il s'infériorise : la prière

et la lecture ne sont toujours propices : il suffit d'un coup d'œil en passant pour recevoir l'illumination d'une fresque, d'un monument, d'une statue.

Le plaisir de l'œuvre d'art est une augmentation de vie morale, un momentané haussement de l'individu.

Quel homme, au moment de tenter une démarche, n'a pris une assurance subite par un peu d'alcool, et n'a vu des appréhensions aiguës céder à un repas excellent ; aussi l'art modifie l'âme mais par une action plus directe, en la conviant à la conception d'un monde supérieur. Un peuple entier se nourrit l'imagination des potins de la Cour, c'est sa façon de participer à la haute vie, large et étincelante. L'homme par l'art a des nouvelles ou plutôt des lueurs de l'absolu. Et cette perception d'un monde supérieur n'a lieu que par l'ordre de manifestation nommé Beauté.

« Qu'est-ce que l'art, si nous en écartons l'idée de beauté qui embrouille la question ? »

Qu'est-ce que le Droit, si nous en écar-

tons l'idée de justice, qui embrouille la question ?

Qu'est-ce que la science, si nous en écartons l'idée de vérité, qui embrouille la question ?

Qu'est-ce que la morale, si nous écartons l'idée du bien, qui embrouille la question ?

Qu'est-ce qu'une recherche dont on nie l'objet ?

Enfin, après avoir repoussé toutes les définitions qu'il connaît, car il en ignore beaucoup, le comte Tolstoï nous donne ceci en italique.

L'Art est une activité qui permet à l'homme d'agir sur ses semblables et de faire naître en eux ou de « faire revivre les sentiments qu'il a éprouvés.» Eschyle avait-il donc éprouvé l'horreur du Caucase, et les Euménides d'Oreste et la colère de Zeus et la clémence d'Apollon? Sophocle avait-il été l'époux de sa mère et chassé par ses fils et secouru par ses filles ?

Racine avait-il vécu avec la Champmêlé, l'inceste de Phèdre, le prophétisme de Joad ? Dante est-il donc descendu aux enfers et monté au Paradis ? Gœthe est-il allé au sabbat du Brocken ?

Il n'est donc pas vrai que l'art soit la ré-

surrection des sentiments vécus par l'artiste : cette formule ne conviendrait qu'au poète individualiste de ce siècle.

Au Campo Santo de Pise, à la Sixtine, aux Chambres, au Palais du T, au Carmine, à San Marco, à la bibliothèque des députés, qu'y a-t-il de vécu ?

Quel sentiment éprouvé fait revivre Delacroix dans l'*Entrée des Croisés à Constantinople* et Balzac dans sa *Comédie humaine*. Gustave Moreau dont l'œuvre est une suite d'allégories et de symbolismes héroïques a vécu la vie la moins accidentée.

Quel rapport entre l'art d'André del Sarte et sa vie : art gracieux, impeccable et serein, vie malheureuse et malhonnête.

Qui sut, comme Villiers de Lisle Adam le noctambule, évoquer les palais et les splendeurs de la richesse et du sceptre ?

Quel sentiment éprouvé revit dans l'école d'Athènes, ou la messe en Re ou la messe en Si ?

« L'Art constitue un moyen de communion entre les hommes, » autre définition déplorable.

La religion aussi constituerait un moyen de communion entre les hommes. Mais sous quelles espèces aurait lieu cette communion ? sur l'identité de sentiments. Non pas, l'Art comme la Religion constitue un moyen de faire communier les hommes avec l'idéal, l'au delà, et non les hommes entre eux. Que pourraient-ils s'offrir : leur mutuelle détresse ; le spectateur refracterait comme un miroir l'humanité de l'auteur : conception misérable.

Le Russe veut qu'on appelle art, l'activité qui fabrique les jouets, les complaintes et les ustensiles, mais non celle qui préside à la toilette, à l'ornementation de la personne humaine.

Ici, fidèle à ma théorie des formes révélatrices des idées, je ferai observer que les monuments russes religieux portent tous presque le croissant à la base de la triple croix et on ne s'étonnera plus de trouver les musulmans cités insolemment sur la même ligne que les chrétiens et les bouddhistes. Nous verrons plus loin Omar Tolstoï brûler la bibliothèque de l'humanité

parce que l'ivrogne russe n'y entend rien.

Il faut avoir vu l'ignominie, non pas turque mais arabe, pour concevoir ce que l'Islam présente d'invincible barbarie; je ne dis pas à cette civilisation de la baïonnette que représentent les armées coloniales, mais à la charité et à l'union des peuples. L'islam est irréconciliable avec l'humanité : on l'exterminera sans le modifier, car sa religion est dogmatiquement inhumaine alors que les chrétiens ne sont inhumains que par leurs intérêts, non par la croyance.

Du désert de Lybie au désert d'Arabie, du Jourdain au Bosphore, j'ai vu le musulman, en soi meilleur que le chrétien, et pire par sa religion et le chrétien bon par sa croyance, infâme par sa propre indignité ! Les kurdes sont féroces, le koran à la main, et les anglais sont féroces par détermination raisonnée. Le mal, chez l'oriental, c'est la religion ; chez l'occidental, c'est l'individu qui est mauvais.

Tolstoï préfère, il l'avoue, une totale

prohibition de l'art, que la faveur irraisonnée dont il jouit actuellement.

Selon lui, point d'art vaut mieux qu'un mauvais art et jamais grand inquisiteur d'Espagne n'a plus ouvertement déclaré son fanatisme.

Il rabâche sa formule : l'art est ce qui donne du plaisir ; pour établir tout à l'heure que l'art véritable est celui qui donne du plaisir aux ignares et qu'on ne doit faire de littérature que pour les illettrés : et ne l'est-il pas lui-même lorsqu'il appelle la Genèse une épopée, qu'il identifie l'idéal des romains et des chinois, et déclare grossière la conception d'art des anciens grecs.

Vraiment, est-ce la peine d'évoquer Gaspard Hauser à seize ans, sur la place du Marché à Nuremberg ? il ignorait l'usage de l'objet le plus connu ; pour étaler une telle incompréhension et un irrespect qu'aucune passion vive n'excuse !

Où a-t-il vu que les Grecs plaçaient le but de la vie dans le bonheur terrestre ? Les Israélites, certes, n'ont d'autre vue sur l'au-delà que le morne trou du schéol ;

mais les Champs-Elysées et les Enfers, toute la mythologie tant décriée, proclament une vie future, sanction de la vie terrestre : les philosophes grecs, et Socrate même, n'ont ils pas conçu un idéal rigoureux du devoir ! Pourquoi cette calomnie ! Qu'enseignait-on à Eleusis, sinon le vrai but de la vie, l'éternité heureuse ou malheureuse ?

Tolstoï expose, juste point de vue, que l'art initialement reflète, commente, extériorise toujours une religion, sans voir que l'art est partie intégrante de la religion et tellement que cette partie, dans beaucoup d'âmes, survit à la dogmatique.

Je viens de parcourir des pays très divers, j'ai été en contact avec une douzaine de religions et cinquantes races, j'ai été compris de ceux qui aimaient l'Art, persans, israélites, hindous, tandis que je sentais une abîme entre moi et des français inesthéticiens.

A Jérusalem, j'ai rencontré des compatriotes plus incompréhensibles pour moi que des papous, des franciscains simplement ignares et je communiais pleinement avec les kabbalistes syriens. Aujourd'hui, ce sont ni les ethnicités, ni les religiosités

qui parquent les hommes : il y a les civilisés et les autres et ces autres sont des parisiens, des londoniens, des berlinois, autant et plus que des Touaregs ou des Achantis.

A Louskor et aux Pyramides, j'ai vu des officiers anglais, dont la seule vue inspirait la haine, tandis que les fellahs, les âniers, qui m'ont servi de guides, m'étaient sympathiques : et une circonstance m'eût forcé à prendre parti pour ces anglais ou ces égyptiens, j'eusse tiré de tout mon cœur sur les anglais. D'où venait donc cette intimité entre moi et les fellahs, je les sentais fraternels selon une vision esthétique, qui est à cette heure la plus vivace des unions.

Ce sentiment que j'ai éprouvé, incessament pendant tout mon séjour en Orient, c'est bien l'humanisme, contradictoire au patriotisme, et que Lamartine avait prophétisé..

Tout un homme est du pays de son intelligence ; je suis concitoyen de toute âme qui pense.

Saccager la tradition humaniste ne suffit pas au comte Tolstoï, le barbare ose toucher au catholicisme : il nous apprend que l'Eglise n'a pas reconnu les dogmes essentiels et suivent des absurdités.

Les relations directes de chaque homme avec le Père : que peut-on entendre par relation directe de la créature avec le créateur ? Quelle religion n'a pas conçu la médiation des anges et des saints pour combler la distance incommensurable de l'effet à la cause, du relatif à l'absolu ?

L'égalité de tous les hommes ? Mais toute la nature proteste contre l'égalité et proclame la hiérarchie : l'égalité résulterait de deux identités et il n'y a ni deux coquilles, ni deux hommes semblables en mérite ou en démérite. A qui fera-t-on croire que le dernier des israélites égalait Mosché, et que M. Faure égale Verlaine et le prince de Galles, Swinsburne ?

Le comte Tolstoï repousse l'Adoration de Jésus, la Sainte Vierge et les martyrs. Pour lui l'art du Moyen-Age, correspondait aux idées de la communauté,

mais il serait inférieur pour notre temps.

Ah ! les cathédrales seraient inférieures pour notre temps, avec leurs sculptures, leurs fresques, leurs mosaïques et leurs verrières.

Il paraît que la Renaissance découvrit l'incompatibilité de la doctrine ecclésiastique avec celle du Christ : assertion bizarre ? Il faudrait dire l'incompatibilité des passions d'alors avec la doctrine ecclésiale et ce n'est pas la même chose.

François d'Assise (et non saint François) seul adopta, au gré du comte, la doctrine de Jésus dans toute sa signification. Quant aux papes, rois et prêtres, ils restèrent sans religion aucune, ayant découvert la fausseté de la religion catholique.

A l'appui de cette thèse, nul argument : Jules II fut terriblement profane en ses moyens, mais comment dire qu'il était sans religion. Comment la Renaissance est-elle la négation de la religion : presque tous les chefs-d'œuvre religieux appartiennent à la Renaissance. Michel Ange, Raphaël surtout, Leonard de Vinci sont

d'excellents catholiques. « C'est à ce moment qu'un doute s'élève sur l'infaillibilité du pape, qui n'a été promulguée que par Pie VII, c'est-à-dire, quatre siècles après. »

« La foi étant morte au cœur des prêtres, l'art n'a d'autre base que le plaisir personnel, et les classes élevées retournent à la conception première de l'Hellade. »

Si un Turcoman écrivait une histoire des races latines, il accumulerait moins d'erreurs. Le sentiment des trecentistes ne se retrouve pas dans l'art qui a suivi : du moins de Masaccio et Mantegna jusqu'aux Carraches, à Sacchi, l'art a recherché la plus grande dignité et gardé le même haut style.

La communion de saint Jérôme du Dominicain et les Poussins ne sont pas sans valeur morale, sans expression religieuse, et Carlo Dolci et Sasso Ferrato sont des Raphaël, à côté des hideurs que le bon Tolstoï peut voir dans ses églises nationales.

L'idéal religieux a si bien survécu à la

Renaissance, que le XIXe siècle a eu une renaissance catholique par l'esthétique. Ce mouvement créé par l'immortel Châteaubriand, continué par Lamartine et Balzac, a resplendi en Hello, Villiers, d'Aurevilly, Lacuria, Gratry, Lacordaire et Baudelaire.

Le Barbare garde au fond de son cœur une haine de la Grèce, comme le musulman, son horreur de la Trinité et le chambellan russe se révèle tout entier dans une phrase qui sent l'eau-de-vie et non l'intégrité du cerveau :

« Il y a deux mille ans, un petit peuple mi-barbare modelait fort bien le corps humain et construisait des édifices agréables à la vue. »

Vraiment, et qui a donné les règles du raisonnement : le semi-barbare Aristote, je crois ?

Est-il si vrai que la Foi ait abandonné si tôt et si complètement les hautes classes catholiques, l'écrivain russe ne prend-il pas le phénomène schismatique pour son exemple ? Telle la niaiserie de l'église russe

et l'imbécilité de son clergé, que, seul, le moujick la garde : il n'est pas un russe cultivé qui pratique la religion grecque et ne méprise les popes : tandis que l'élite latine est restée fidèle à sa religion et le prestige du prêtre n'a point décru.

D'après l'auteur d'*Anna Karenine*, la beauté n'est devenue le but de l'art que par la décroissance de la foi : il prend les imperfections des primitifs pour une sévérité voulue, il n'a pas suivi l'effort constant vers la beauté, infructueux chez Cimabve, presque réalisé dans Giotto triomphant avec Masaccio. Qui rechercha davantage la beauté que Fra Angelico, et celui-là croyait comme un enfant, mais il était d'une race supérieure.

Dans son étude des origines esthétiques, le russe ne mentionne jamais ni l'Egypte, ni la Babylonie, il ne voit qu'Israël et les Grecs, et avec des yeux prévenus.

« Le bien était déjà connu des juifs du temps d'Esaïe » paraît-il. Vraiment, la férocité du nabi n'a rien envier à celle d'Assour l'oracle sur Babylone se complaît à évo-

quer le fer faisant sa gaîne de tout homme debout ; dans les maisons pillées, le viol des femmes, l'écrasement des enfants sur le seuil...

« J'éteindrai le nom, je perdrai les restes, les rejetons, la race, » s'écrie le Dieu des armées, Allah-Jéhovah ; il se tourne vers l'Egypte : « J'armerai l'Egyptien contre l'Egyptien, le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, la cité contre la cité, le royaume contre le royaume, » et, en reconnaissance de tant de célestes bienfaits, Jéhovah sera reconnu par l'Egypte !

Quel défaut de critique peut amener à trouver en Israël un sentiment précurseur du sentiment chrétien : l'idée seule d'un peuple élu est la négation du christianisme, et Tolstoï n'a pas rafraîchi le vague souvenir de ses lectures. Plotin est cité sur la même ligne que Sénèque le philosophe, Plotin qui dit en sa première Enneade, au livre du Beau :

« La beauté est quelque chose que l'âme reconnaît comme intime et sympathique à sa propre essence, qu'elle accueille et s'as-

simile. C'est l'essence supérieure de l'âme qui ressent une affinité de nature avec l'œuvre d'art... Que ressentez-vous en présence de nobles occupations, de bonnes mœurs, d'habitudes de tempérance et, en général, en présence d'actes et de sentiments vertueux de tout ce qui constitue la beauté des âmes.

« Le courage ne consiste-t-il pas à ne pas craindre la mort qui n'est que la séparation de l'âme d'avec le corps : la grandeur d'âme n'est que le mépris des choses d'ici-bas : enfin, la prudence c'est la pensée qui, détachée de la terre, élève l'âme au monde intelligible. L'être est la bauté ; l'âme est belle par l'intelligence, puis les actions, les études sont belles parce que l'âme leur donne une forme. »

Pourquoi le chambellan n'a-t-il pas suivi le conseil de Numénius : « Celui qui écrit sur le bien doit remonter plus haut que Platon, à Pythagore, et qu'il expose la concordance platonicienne avec les dogmes des Brahmes, des Mages et des Egyptiens. »

Voir une preuve d'imparfait développe-

ment dans la conception du bien et du beau identique c'est prendre l'accident pour l'essence et l'événement pour l'idée.

Si on énumerait les déformations que le cerveau de l'homme a fait subir à la notion de causalité, on conclurait que cette notion est surtout la mère Gigogne des insanités, et, devant les crimes qui ont eu la religion pour prétexte, on conclurait à la perniciosité de l'idée religieuse.

Cependant, si on ôtait par la pensée l'idée de cause, de l'entendement humain et le fait religieux des mœurs, on reculerait épouvanté devant l'amas de stupidités et l'énorme fumier de turpitudes qui en résulteraient.

Dire que l'esthétique a été découverte il y a cent cinquante ans par Baumgarten, c'est attribuer l'invention du magnétisme à Mesmer, alors qu'il n'a été que son metteur en lumière. La théorie en art ne naît que lorsque les œuvres sont finies : et s'il semble à Tolstoï qu'après Plotin, il n'y eut plus d'esthéticien, c'est qu'il ne sait pas lire le langage des chefs-d'œuvres. Non,

Florence n'a pas eu de Traité d'esthétique, sinon les œuvres florentines : Fra Angelico n'a pas écrit sur les conditions de l'art mystique, il l'a réalisé ; Léonard ne laisse pas de notes sur la *subtilité dans l'art* ; il laisse ses dessins, sa Lise, son saint Jean ; ni Michel Ange, des observations sur l'intensité ; il œuvre et n'a nul besoin de préface ni de postface, ni de contextes, pour être le Dante de l'Art : ni Raphaël, de Traité sur la composition, il donne l'*école d'Athènes*.

Pour Tolstoï, le Beau, le Vrai, le Bien sont des paroles sans aucun sens, il voit une triple antimonie, dans ce qui est une triple harmonie, le Beau c'est le vrai sensible, le Vrai c'est le beau conceptible, le Bien c'est le beau et le vrai réalisés.

Mais cet apôtre envisage une espèce qui ne peut comprendre que l'anonnement du pope et le vodka, et il veut réduire le domaine intellectuel à ce qu'un buveur de vodka assimile.

Cet écrivain, qui a levé l'étendard de l'humanité contre les Patries, se dévoile horriblement nationaliste ; il tire de l'accep-

tation des mots russes, des conséquences de métaphysique : la langue de Pierre-le-Grand n'a pas de mot qui exprime le beau, et le beau, n'étant pas au lexique de la Newa, disparaît du langage humain.

En l'an de grâce 1853, le représentant du Tzar au Saint Synode, et dont le veto l'emporte sur l'unanimité synodale, était un nommé Protasoff. Le métier de ce président du Concile, je le donne en cent mille ; c'était un général de cavalerie. .

Le pays où un militaire représente théologiquement l'empereur, n'est pas même sauvage : et les façons du comte vis à vis du classicisme n'étonnent plus : il est, ce général de cavalerie, procurateur des moujicks au Saint Synode de l'esthétique.

Mais voici que sa définition se renouvelle, l'art est maintenant cette activité qui transmet non les sentiments éprouvés, mais les plus hauts et les plus élevés, — ceux qu'on éprouve le moins ; qu'on vit rarement. Un sentiment a la hauteur de son

objet, l'amour s'adjective de son but, on dit amour divin et amour profane.

Mais plus l'artiste exprimera des sentiments élevés, moins il sera compris du vulgaire.

L'angoisse d'ordre intellectuel exprimé par le docteur Faust, la détresse de Manfred sont incompréhensibles à la plupart.

Un des meilleurs effets de l'art, des plus moraux est de montrer la faute de David, l'ennui de Salomon : mais le cher moujick jugera impardonnable l'histoire de Bethsabé et insensée la nausée de l'Ecclésiaste. Comme celui qui gagne avec peine sa vie, qui redoute la misère et la maladie, admettra-t-il que les princesses et les héros pleurent sans cause physique, au milieu de la prospérité matérielle. Il faudrait donc mettre en drame le pain quotidien, cela est possible ; mais dès que le personnage sera écrasé à ce point par la nécessité la plus matérielle, il cessera d'intéresser ou d'être misérable : on ne peut pas avoir faim et soif pendant cinq actes et le besoin n'est pas un sentiment.

Le remords matérialisé sous les traits des furies, comment le mieux figurer qu'Eschyle ; et aussi le rachat du coupable par l'expiation : mais l'Orestie se passant entre moujicks, dans un village de la steppe, le langage employé serait forcément bas et dès lors point d'art.

Il n'y a plus d'art national, dit Tolstoï et il a raison. Mais, ajoute-t-il, il y eut un art juif et même un art russe sous Pierre-le-Grand.

Israël, incapable d'architecture et même de symbolisme, a confié à des artistes phéniciens ses figurations empruntées à l'Egypte et à l'Assyrie : quant à l'art russe, il n'existe ni plus ni moins que l'art roumain ou bulgare ou serbe.

Il constate que, depuis la Renaissance, il y a eu un art raffiné et un art populaire. « 99 °/° de la société européenne meurent sans avoir fait usage de l'art. » Mais comment le noble comte n'a-t-il pas compris que ce 1 °/° de l'humanité, qui cherche sa vie morale dans l'art, ne saurait la trouver ailleurs. Pour le moujick, le pope suffit :

pour le russe civilisé, il faut Parsifal. Va-t-on priver la classe dirigeante, celle dont dépend le sort de tous, de ses seules réactions de sensibilité.

Parmi les fonctionnaires de la République : ambassadeurs, magistrats, généraux, ministres, s'il y a quelque sentiment de douceur, de pudeur, d'humanité, ce n'est pas l'homme du temple, le prêtre qui l'entretient mais seulement le goût esthétique.

Tels que je pourrais nommer, puissants et connus, jusqu'à la centaine, seraient de la canaille s'ils n'étaient pas wagnériens, collectionneurs, bibliophiles et bibelotiers. Etrange évidence, évidence pourtant. La cour de Léon X ne réalisait pas l'idéal chrétien, certes ; ôtez-lui l'amour de l'art et vous verrez comme elle vous apparaîtra diminuée.

L'Art est la dernière étincelle de l'Esprit-Saint, qui brille dans les décadences, après l'extinction du foyer mystique : et ce bon cosaque veut l'éteindre.

J'avoue, tout catholique que je suis, que

le sermon qui ose s'intercaler à la messe après l'évangile m'exaspère, parce qu'il est fait pour les moujicks chrétiens et mal fait, tandis que la fugue de Bach ou le motet de Palestrina éveille en moi la plus vive dévotion.

Le moujick profite du sermon et s'y plaît ; moi, je profite de l'orgue.

Le russe est persécuté de cette idée que tout le monde doit vivre de la même sorte ; que certaines gens soient constamment dans les coulisses comme machinistes, cela lui gâte le théâtre : il plaint les facteurs de piano qui n'assistent pas au concert et les typos qui ne comprennent la copie qu'ils composent.

« L'art raffiné n'a pu naître que grâce à l'esclavage des masses populaires » pour lui, les danseurs et les acteurs sont les esclaves du capital. Ce pauvre comte, qui a fait en sa vie une paire de bottes, voudrait sans doute que l'écrivain fabriquât son papier, façonnât ses plumes, fondît ses caractères, composât à la case, comme Restif de la Bretonne, tirat son œuvre à la presse à bras, la pliât, brochât et vendît.

Or, la base de la civilisation, c'est la division du travail. Essayez de recoudre vos boutons et de laver un mouchoir de poche, et vous verrez la peine et le temps employés.

Robinson Crusoë n'incarne pas l'idéal de la vie, il s'en faut ; le développement moral et intellectuel de l'homme dépend de ses heures de liberté : or la division du travail attribue une haute paye à la main-d'œuvre et permet du loisir ; tandis que l'ouvrier, qui aurait à faire chez soi tous les corps de métier, n'y suffirait pas.

Qu'il soit entendu que je ne défends point la production contemporaine, que Tolstoï a raison en méprisant les contemporains : je défends seulement les anciens et les classiques, et les règles qu'ils nous ont laissées.

Tare épouvantable, le pamphlet russe contient le mot « progrès » le mot de passe des imbéciles, le cri des Homais, des Bonshommets, des Prud'homme, des républicains et enfin le credo de la sottise.

Il n'y a que des degrés d'activité et des déplacement d'activité. Le monde moderne est en formule, physicienne et le monde ancien obéissait à des conceptions métaphysiciennes.

« Cet art n'est pas produit par les masses ni choisi par elles. » Beaucoup d'erreur en peu de mots : les masses ont été un élément pour l'architecture, seulement, il faut entendre les masses morales, à l'état de foi. Quant à laisser les masses choisir leur art, nous avons l'exemple : leur choix c'est le café concert, le refrain bête ou pornographique.

« Les cantates, les tableaux, les drames n'ont jamais été compris des masses populaires. » Quiconque a voyagé en Allemagne sait par expérience que l'homme du

peuple allemand se plaît aux chorals et aux cantates de Bach.

L'italien dégénéré d'aujourd'hui se plaît encore aux fresques de ses maîtres et le théâtre d'Epidaure était un peu vaste pour ne renfermer que des raffinés.

Le comte ne voit que les russes, dans l'humanité ; que le moujick dans la Russie et le moujick est une race inférieure et non encore évoluée.

« La cherté de l'art » Athalie coûte deux sous, comme Polyeucte !

« L'art transmet des sentiments éloignés de la vie laborieuse. »

J'ai déjà dit que l'art n'était pas destiné à peindre les besoins physiques mais les sentiments.

Pourquoi des sentiments d'honneur provoqueraient-ils, chez un travailleur, la surprise? Et, loin de la produire, ils sont accueilli, au mépris des cris du sang. Le parterre actuel admettra que le père tue un fils qui déshonore le nom.

Enfin, « si les artisans avaient le loisir, ils n'auraient pas la compréhension. »

Mais, il n'y a pas cent personnes à cette heure, en Occident, qui comprennent les mêmes choses, qui alimentent des millions d'âme.

Est-il donc nécessaire de comprendre pour aimer et pour sentir : les pèlerins russes de Jérusalem que comprenent-ils à cet endroit marqué au Saint-Sépulchre comme le centre du monde?

L'époque où un Redon passe pour dessiner et un Rodin pour sculpter, ne comprend rien à la ligne ni à la ronde boxe.

Les Parisiens comprennent ils l'incomparable artiste qu'est Mounet Sully dans Œdipe et Rose Caron dans Elisabeth ?

Ils le sentent à peine, mais quant à comprendre, cela supposerait qu'ils connaissent les lois du Grand Art, et elles sont si mystérieuses que leur énonciation échapperait même à leur attentivité.

L'homme a besoin de mystère, et non d'intellection ; et tout homme non devoyé sentira le mystère ; ceux qui le comprennent s'appelent des Mages, des génies, des saints.

J'oublie que, devant le knout esthétique, tous les hommes sont égaux et que le véritable art est l'art moujickque, c'est-à-dire au clair de la lune en musique, les contes du chanoine Schmid en littérature et les chromos du commerce en peinture.

« L'œuvre d'art est celle qui fait ressentir des sentiments nouveaux, inéprouvés auparavant. » p. 129. lig. 5.

Nous avons lu, p. 125, lig. 311, que l'art doit transmettre des sentiments rapprochés des conditions de la vie laborieuse. »

Comment des sentiments peuvent-ils à la fois être proches de la vie et cependant nouveaux et inéprouvés auparavant.

Il y a mieux : « l'œuvre d'esprit doit transmettre de nouvelles idées, ne pas répéter ce qui est connu. » A quelle source secrète puise le génie russe? Je ne sais; mais le genie latin se contente de renouveler sans cesse les formes de quelques vérités, comme on met des fleurs nouvelles sur un antique autel.

« Une œuvre artistique enrichit la vie d'un nouveau sentiment » c'est la légitima-

tion de toutes les nouveautés ; il faudrait dire « l'œuvre artistique enrichit d'une nouvelle expression un sentiment d'ordre général ».

Quand un homme croit au progrès de l'humanité, son cerveau s'indure et il déraisonne. Tolstoï attend tout de l'évolution de la conscience religieuse.

Or, la conscience évolue hors de la religion, vers une morale inspirée de la seule gendarmerie.

« A chaque pas en avant que fait l'humanité, » on dirait que l'humanité est un coureur sur une route qui va d'un point déterminé à un autre. Non, la terre tourne et l'humanité aussi dans le même orbe.

Voici maintenant le juif qui s'est élevé jusqu'à la conception d'un seul Dieu : et d'où sortait cette conception, sinon du temple égyptien où on la conservait comme trop pure pour la livrer aux foules.

Oui, les moujicks israélites les premiers ont cru à l'unité de Dieu, mais en revanche ils n'ont jamais compris la trinité. Or, pour tout occultiste, l'un sans l'autre est incon-

ceptible, mais cette matière n'est pas présentable au cerveau russe.

Comparez la littérature babylonienne au vieux Testament, et voyez si l'âme d'Israël n'est pas aussi mauvaise que celle d'Assour et si Jehovah le cède en férocité à Bel et à Mardouck.

Il s'agit d'indiquer, paraît-il, de nouveaux rapports entre l'homme et ce qui l'entoure ; ceci s'appelle de l'économie politique ou domestique.

Au contraire, il s'agit de rappeler les éternels rapports entre l'homme et ce qui ne l'entoure pas : son devenir !

Oui, l'art, en cessant d'être religieux, a cessé d'être populaire ; mais en étant religieux, il était à la fois populaire et raffiné ; les livres sacrés des religions sont écrits par dedans et par dehors ; les bonnes femmes et les subtils y trouvent une égale et toute différente pâture.

« La catégorie des émotions riches est plus limitée que celle des classes ouvrières.»

Au contraire, la nécessité empêche l'être humain de rêver, de désirer, de vouloir.

Le héros, le seul personnage d'art, est celui qui incarne, à un degré intensif, un problème pathétique d'humanité.

Tolstoï reproche à l'art classique d'avoir peint les forts, les rois, les ducs : il ne comprend pas que l'art ait besoin de couleurs nobles et de langage pur et que la classe laborieuse soit bannie de l'art.

Iphigénie n'est pas présentée comme fille d'un roi, mais comme victime innocente. Dans *Cinna*, c'est la trahison d'un ami qui fait le vrai drame. Supposons que le moujick Oreste assassine son patron, parce qu'il avait promis mariage à Andromaque ; quelle vulgarité, comme tout se rapetisse, et comment écrire les fureurs du moujick Orestès ?

Le théâtre grec paraît accessible à tous tandis que ceux qui ont écrit pour une cour ne le sont pas : remarque fausse que Racine et Corneille démentent de toute leur œuvre.

Les malades en art publient librement et sont en librairie comme les lépreux à travers Jérusalem : on ne peut dire cependant que ce soit une ville de lépreux.

Citer MM. Pissaro, Monet, Sisley, ce n'est pas exposer l'art contemporain. Gustave Moreau vivait, il y a quelques mois; il y a encore Hebert, Fernan Knopff, Séon qui ne sont point des malades.

Tolstoï est tellement fermé à la sensation d'art qu'il y a pour lui deux Richards en musique: Wagner et Strauss. Dans l'œuvre de Beethoven, il trouve des compositions vraiment artistiques. Le maître devint sourd, il écrivit des œuvres souvent insensées : car les sons imaginés ne remplacent pas les réels, et un compositeur doit entendre son œuvre pour lui donner la forme nécessaire ! »

Ah ! les compositions maladives et inachevées du sourd Beethoven!

Il juge Wagner sans connaître ni *Parsifal* ni *Tannhauser*, il n'a entendu que *Siegfried* et ce compte-rendu est une curiosité.

Il voit une enclume qui n'est pas une enclume, un ouvrier qui n'est pas un vrai ouvrier, qui, avec un marteau invraisemblable, frappe comme on n'a jamais frappé.

Oh ! qu'il a une grande bouche, toujours

ouverte. Puis c'est un ours qui n'est pas un ours, conduit par le héros qui a aussi une bouche trop grande et toujours ouverte.

Oh ! une remarque : « les choses effrayantes sont exprimées par la basse, les folâtres par la chanterelle. » Un autre bijou : « pas une seule mélodie mais un enchevêtrement de leitmotiv. »

Tout cela est stupide, en effet, comte Tolstoï, stupide comme un obélisque est vertical et une coupole hémisphérique.

Le dragon qui n'est pas un dragon.

« C'est si bête qu'on s'étonne d'y voir assister des grandes personnes. »

La scène de l'oiseau est insupportable, pas la moindre trace de musique, et à la mort du Dragon, l'ex-officier russe s'enfuit avec un dégoût qui n'a pu encore s'effacer.

Ainsi, cette poétique idée du héros qui ignore la peur et la voudrait connaître, ce fils des Dieux reforgeant lui-même l'épée brisée aux mains de son père ; la merveille des murmures de la forêt, toute cette fraîcheur, toute cette puissance ont donné la nausée à l'auteur d'Anna Karénine.

Il rêvait, lui, l'ex-officier à un ouvrier de village et à ce qu'il eût pensé de ces bêtises, de ce conte stupide et confus. « Enfin, en se saoûlant ou en fumant une bonne dose d'opium, on se produirait un effet du même ordre que les opéras de Wagner, et une œuvre fausse, grossière, absurde, qui n'a rien de commun avec l'art, fait le tour du monde, coule des millions et corrompt le sentiment de la beauté !

Comment expliquer ce succès ? « par l'arsenal poétique ; tout est beau, décors et costumes et les sons eux-mêmes ; il y a des sons beaux de timbres et beaux d'harmonie ; enfin, cette beauté est la beauté de beaux officiers !!! »

Remarquons l'indélébile niaiserie que laisse le servage militaire, la tétralogie est belle comme un officier. »

« Tout est attrayant, c'est le rêve délirant d'un fou, proféré avec une suprême habilité. »

Tolstoï voit dans Bayreuth un truquage ; il se trompe, mais il devine que Bayreuth a nui à l'œuvre wagnérienne au lieu de la

servir. A peine le maître mort, Madame Cosima s'est grimée en margrave et dès lors, sa vanité a succédé au génie ; elle n'a plus songé qu'à enrichir ses filles et qu'à adorer son fils et le vrai successeur de Wagner, aujourd'hui, c'est le banquier Von Gross qui fait suer deux millions de rente à l'œuvre : mais cet Abberich, qui, en fait de musique, n'entend que celle des écus, persuade à la Margrave que le fils Wagner économiserait un chef d'orchestre ; et des gens qui ont dépensé quatre à cinq mille francs pour quelques heures de musique, jouissent de cette fantaisie maternelle et banquière à la fois d'entendre un orchestre conduit par un avorton. En outre, pour économiser, on fait chanter des invalides, de véritables quinze-vingt, comme le vieux Fogh, la Materna : enfin, le fils Wagner ayant hérité seulement du mauvais caractère, l'anarchie et l'engueulement règnent dans le théâtre-temple, et il n'est pas rare que ce garçon rageur exaspère les artistes qui sont à la gare, au moment de l'ouverture du rideau. Bayreuth verra même peut-

être, comment le fils tire parti des miettes du père, car le jeune Siefried pense donner une élucubration de sa manière sur le théâtre à papa. Non, Tolstoï se trompe, Bayreuth est le danger du wagnérisme, parce que Bayreuth n'est plus une entreprise honnête et d'art, mais une opération d'argent. Bayreuth c'est la maison Von Gross, Cosima, Siegfried ! Deux millions de revenu et faire chanter des amateurs par économie, voilà qui ne doit pas certes servir la cause de l'œuvre, et partout Wagner est mieux représenté qu'à Bayreuth ! Donc, Tolstoï n'aurait pas changé d'avis; à Von Grosspolis. Il n'a pas compris la tétralogie, non plus les *fleurs du Mal.*

Il s'étonne que Baudelaire ait des fervents à une époque ornée de Sully Prudhomme et il cite à la Nordau, il cherche la note la plus aiguë pour la déclarer fausse.

Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des trônes, des vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

Voici maintenant un exemple de l'art des hautes cultures que le moujick ne saurait comprendre, mais que d'autres admirent.

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour
Est fait pour inspirer au poëte, un amour
Eternel et muet ainsi que la matière

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris,
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes,

Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Continueront leurs jours en d'austères études.

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles,
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles.

Voir ce beau sonnet traité de mauvaise versification c'est un spectacle russe.

Du moment que le Comte ne comprend pas, le moujick comprendra moins encore et le moujick c'est le nouveau sur-homme.

L'art peut-il exister, sans être compris de la majorité des hommes? Non, dit le russe ; le caractère d'une œuvre c'est de correspondre au plus grand nombre.

Les catéchismes sont dans ce cas : mais s'ils sont appris, ils ne sont pas compris.

« Le bon art plaît toujours et à tous », affirme le russe : ce qu'il cite comme exemple déplaît singulièrement et à plusieurs.

Les *Misérables*, sont un médiocre roman corrupteur, faux, subversif et même puéril; l'infimité des personnages de Dickens me gêne et la *Case de l'oncle Tom*, malgré sa grande action morale, est une piètre chose. L'*Emile* a ramené plusieurs grandes dames à allaiter elles mêmes leurs enfants, mais l'*Emile* reste un tissu de paradoxes.

« La majorité a toujours compris l'art le plus élevé, la Genèse » je veux bien baiser le bout du sabre du Tzar, si le Tzar veut me prouver qu'il comprend les premiers chapitres du Bereschit.

Donc, plus une œuvre est haute, plus elle est accessible et compréhensible à tous : car, et cela il faut le retenir, pour le cas où Tolstoï serait persécuté, cela lui vaudrait un certificat d'irresponsabilité; car, « l'art agit sur les hommes indépendamment de leur développement intellectuel » même une œuvre d'art vraiment supérieure peut être incompréhensible aux hommes trop savants. »

Quel cerveau brumeux que ce cerveau russe, il confond sans cesse sentir et com-

prendre ? comment dire que l'instruction empêche de comprendre : plus un cerveau est cultivé, plus il saisit vivement les choses qu'on lui présente : mais comprendre n'est pas sentir, je comprends trop bien le prône du curé et je ne le ressens que comme un sujet d'irritation et ennui. L'auteur entend compréhension au sens d'ahésion ; il ne veut pas qu'une œuvre d'art fasse penser à une autre œuvre ancienne et classée, et c'est l'aveu de l'impuissance d'une race : qu'il essaie de refaire le fragment d'un chef-d'œuvre, il verra qu'il est, au fond, un barbare.

Apprécier une œuvre d'art suivant sa beauté lui paraît aussi étrange que de ne juger de la fertilité d'une terre par la beauté du site. Mais, auguste Moujick, la beauté d'une œuvre est la raison de sa fertilité, l'œuvre ordinaire est mort-née et ne produit aucune impression durable, tandis que le chef-d'œuvre agit perpétuellement.

Les psaumes sont fertiles pour le contemporain de Nicolas II, comme pour celui de *Daoud*.

Tolstoï trouve quatre caractères au mauvais art : l'emprunt, c'est-à-dire l'ancienneté du sujet. Racine a eu tort d'écrire Phèdre d'après l'Hippolyte d'Euripide. Ensuite l'ornement, il blâme la description colorée, la bataille des Francs, des *Martyrs* lui paraîtra fautive ; il ne veut pas d'effet, pas d'antithèse, pas d'opposition, ni de clair obscur. Enfin, le quatrième procédé criminel s'appelle l'*attrait* qui réside dans la complication de l'intrigue.

L'art se bornera donc aux sentiments éprouvés par l'artiste, et l'artiste ne sera pas professionnel, enfin il ne doit pas exister de science critique.

Et alors surgit une page de nihiliste littéraire. Les trois tragiques grecs grossiers et souvent insensés avec Dante, Tasse, Milton, Shakespeare ; il nous laisse la *Case de l'oncle Tom* et les romans de Dumas père ; il nie tout Raphaël et tout Michel Ange, y compris l'absurde jugement dernier ; il nous concède des remplaçants, le nommé Gay et son *Jugement*, et le nommé Liezen Moyer, et *sa signature* de

l'arrêt de mort. Laissez le réformateur continuer et il vous dira que l'homme occupé du véritable art a rarement *besoin de représenter le corps nu*. Comment réfuter de telles niaiseries, et voulez-vous une collection d'aphorisme ?

« Aucun orgue ne peut être comparé au chant d'un berger qui a l'instinct musical.

« Aucune photographie ne rend une image comme un bon dessinateur.

« Aucune rhétorique ne trouve l'harmonie d'une phrase que devine le sentiment. »

Ce Martin Luther de l'esthétique a pensé qu'il ne serait pas compris ; une vérité élémentaire échappe parfois aux plus intelligents, » et il ne compte pas convainre. De quoi veut-il convaincre ? Il y a deux parties distinctes dans cette diatribe : l'indignité de l'art contemporain et nous en tombons d'accord avec lui. La préférence à donner au jugement de M. X. sur celui de Michel Ange : c'est autre chose.

C'est autre chose aussi de prétendre que l'homme qui a gardé toute la fraîcheur de sa nature, (où est-il cet homme ?) choisit la

véritable œuvre d'art sans se tromper, comme l'animal trouve, au flair, la trace qu'il cherche. » Il n'y a plus d'homme dans cet état de fraîcheur ; promenez un moujick au Louvre, où s'arrêtera-t-il ? Nul ne peut le supposer et l'expérience ne prouverait pas grand'chose.

« L'œuvre d'art efface dans la conscience de celui qui en est impressionné toute distinction entre lui et l'artiste. » Mais, c'est la troisième phase de la mystique, la phase unitive !

« Le degré de contagion artistique est aussi celui du mérite de l'œuvre ». Ce sera donc l'œuvre banalement pathétique qui l'emportera où celle qui présentera au spectateur l'objet le plus familier : une croûte, représentant sa terre, frappera plus le paysan que le Joconde. Le malheur de cette prétendue doctrine c'est l'abaissement de l'œuvre au niveau du plus bas contemplateur.

Si l'art ne transmet que des sentiments ordinaires, c'est-à-dire l'amour du bien-être, l'inutilité de l'effort, quel fruit portera

cette communion. Une assemblée vaut d'abord suivant son objet, et deux hommes qui s'entendent le peuvent dans un mauvais sens : c'est par cette communion du public et de l'artiste que la décadence s'accroît, car la question économique domine tout, et la production ou l'offre dépend de la demande. Cet aveugle, qui nous veut remettre en beau chemin, donne aux Egyptiens et aux Romains le même idéal.

« L'Art a la qualité d'unir les hommes. » Oui, cela est vrai, et dans un grand voyage c'est sur une communauté d'admiration que naissent les sympathies : mais je cesse de comprendre quand je lis la « joie provoquée par une chanson ou une anecdote amusante et claire pour tous produit l'union parmi les hommes, » car tous les théâtres de Paris tiennent cet article.

Hors de la religion, il n'y a pas d'art accessible à la masse et le noble comte ne veut pas le comprendre, malgré des citations où ce qui n'est pas religieux n'est pas artistique.

Voir un modèle d'art religieux dans l'évêque Mirbel, l'inspecteur Jawert, Jean Valgean et vanter le peintre Lhermitte!

Molière apparaît à Tolstoï le meilleur représentant du nouvel art, comme si l'*Amphytrion*, n'était pas la plus grande immoralité de tous les théâtres; il préconise l'art japonais, où domine l'araignée et le monstrueux donné pour type d'art le universel. Et pas de musique de chambre, cela est névrose; rien que des rigodons.

La Neuvième symphonie est une œuvre de désunion et il affirme que la société mo-

derne s'extasie devant MM. Moreas, Monet et Strauss. Mais non, cher moujick, la société moderne, la vraie s'extasie sur César Franck, sur Gustave Moreau.

La complainte des malheureux typos, des déplorables choristes, des lamentables garçons d'exposition, des martyrs du conservatoire, des torturés du solfège, déclare indigne de l'homme d'apprendre la musique ou la mimique, et son apitoiement s'étend même au collégien qui apprend par cœur les exceptions de la grammaire latine. Il croit l'enfant naturellement bon et le citoyen de Genève se trouve avoir un disciple qui dépasse le maître : les démences de *l'Emile* hypéresthésiées apparaissent, et aussi une aversion monacale pour les peintures de l'amour.

Les excès russes de la métaphysique n'ont pas commencé avec Tolstoï : mais ils portaient d'ordinaire sur un domaine plus hérissé, celui de la sociologie. Le fameux Herzen, le premier nihiliste, ne jeta pas le mot absurde sur le jugement dernier de Michel Ange, s'il comprit adorablement

l'œuvre du grand Florentin ; j'emprunte ces lignes à maître Funck Brentano : « Le supplice des réprouvés commence, et, dans ce moment, un être doux, épouvanté de ce qui l'entoure, se presse craintivement contre lui, le regarde, et dans ses yeux on lit la prière, non pas le désir de la justice mais celui de la miséricorde. »

« Comme Michel Ange a profondément compris le sens chrétien de la Vierge ! La voilà, la protectrice de tous les affligés, prête à arrêter de sa main timide la main vengeresse de son Fils !... Et quand je passai de ce groupe à son entourage, cet immense tableau forma désormais un tout, ce nombre infini de figures répandues de tous côtés, reçut un sens que je n'avais pu d'abord saisir, dont je commençai alors à me douter. »

Le successeur d'Herzen, Bakounine ne s'arrête pas à de vaines contemplations.

« Le brigandage national russe est une des apparitions les plus respectables de la vie nationale russe. Abandonnons les Académies et jetons-nous dans l'émeute des paysans et des brigands. »

Funck-Brentano a écrit remarquablement dans ses *sophistes contemporains* : « Enseignez à un russe une formule abstraite quelconque, ou bien il ne la comprendra pas, ou bien il en fera aussitôt une idée simple, tout comme l'enfant qui demande la lune. »

Le Russe réalise immédiatement toute abstraction, il agit, ce qui n'est qu'une allégorie de la pensée chez le latin.

Le comte Tolstoï, convaincu que l'art actuel est mauvais, a blasphémé la tradition sincèrement pour sauver l'avenir. Mais son élan chrétien reste le rêve d'un officier, c'est-à-dire une puérilité puritaine. Il s'indigne du rôle de la sexualité dans l'art, sans voir que la sexualité seule intéresse le plus grand nombre d'êtres : et vraiment quel thème est possible, sinon celui-là?

Un écrivain de mérite, Ferdinand Fabre, s'est consacré à des romans ecclésiastiques, il ne s'est pas vendu et n'a pas été de l'Académie. Que faut-il peindre? d'après Tolstoï, les besoins physiques : mais on ne peut redire à satiété les drames de la faim : les

abonnés du Théâtre Français ont protesté contre les têtes de mort du cimetière d'Elseneur : et les deux fossoyeurs se sont empressés de tourner la scène en pitrerie pour soulager la digestion des gais Français. Le roman du doute, chez un prêtre, n'intéressera que le petit nombre. Au grand, on ne peut parler que d'amour.

Où sont les lecteurs de la *Recherche de l'Absolu*, de la *Peau de Chagrin*, de *Louis Lambert* : ce sont là des œuvres morales, enseignantes ; le vieux Claës fondant son bonheur domestique dans son stérile creuset, le désir de Valentin se payant à chaque réalisation d'une perte de vitalité, et l'illuminisme de Louis Lambert, et l'androgynisme de Séraphitus-Séraphita ? Qui les comprendra, sinon l'élite.

On ne comprend que soi-même, et voilà pourquoi l'inférieur ne conçoit jamais le supérieur : l'état d'âme du Docteur Faust serait incompréhensible sans son retour sénile vers la jeunesse : Faust insexuel ne s'adresserait qu'à quelques-uns.

Mais si on ne comprend que soi-même,

on peut, on doit aimer au-dessus de soi-même, et le rôle providentiel de la volupté est de constituer le truchement qui relie entre eux ce qui est en bas et ce qui est haut.

Qu'importe la compréhension quand on aime : les grands mystes n'ont pas défini Dieu, ils l'ont adoré.

Il faudrait donc prêcher l'amour de l'art et non sa connaissance.

Constater la perte de la foi chez les classes privilégiées, c'est reconnaître l'utilité d'un art d'élite qui tienne lieu de la religiosité perdue.

Je l'ai dit déjà, l'art est la dernière forme de la religiosité dans les décadences ; si on l'éteint, le pourrissement augmentera.

Or, l'art est l'organe moral de la vie humaine : mais il n'appartient pas à un cosaque de lacérer les antiques couronnes et d'en distribuer sans compétence.

Nous mander que les meilleures œuvres d'art modernes sont les productions de Dickens, quand nous possédons Balzac et d'Avrevilly ; nous vanter Millet et, à sa suite, cet ouvrier Bastien Lepage et ce sous-ouvrier Lhermitte, c'est de l'insolence.

Un seul art, universel, fraternel, voilà le

rêve russe : au lieu de le réaliser, en élevant les basses classes, il veut descendre l'art. Le génie devra prendre la mesure du moujick : l'art exige pas un effort pour être senti, il n'opère qu'à ce prix son miracle qui est l'exhaussement momentané de l'âme, par des prestiges d'imagination.

Une curieuse association d'idée est celle du grand art et la richesse : et c'est une erreur. Aux représentations classiques, il y a peu de gens du monde et beaucoup de petites gens ; l'instruction et le goût ne vont pas d'ordinaire avec la fortune.

Dans la bibliothèque des riches, il n'y a ni Racine, ni Goethe, mais des polissonneries ou des veuleries.

Un espoir vraiment cosaque : « on cessera d'appliquer à l'art de l'avenir la technique compliquée qui défigure les productions actuelles, exige une longue étude et une grande perte de temps. »

Tout le monde sera artiste, dans le sens où les prospectus disent : « Tout le monde photographe ». L'idéal du poète, pour le réformateur russe est Hans Sachs, le cor-

donnier poète. Ceux qui, sur la foi de Wagner, ont recherché le peu qu'il reste du maître chanteur, n'ont pas trouvé grand'chose d'admirable : et les papillottes de Jasmin et les poésies du boulanger Reboul sont de médiocres chefs-d'œuvre. On est homme d'Etat et écrivain plutôt qu'écrivain et homme de glèbe : le métier contredit à l'art ; quoique le cher russe déclare la nécessité une bonne accoucheuse et qu'il soit dommage, à son sens, que les aëdes aient à manger.

Si cet ancien officier savait ce qu'est l'art et la difficulté renaissante de trouver l'expression neuve et vraie, comment penserait-il qu'un homme forcé à gagner son pain s'exténuera, en outre, à donner d'inestimables joies à ses semblables. L'artiste donne des émotions nobles, du rêve apaisant et on lui refuserait le toit et le pain : qu'il garde pour lui seul ses hymnes et n'en réjouisse pas la vile société où on l'estime à l'égal du plus bas.

Ailleurs, le Cosaque s'indigne des statues élevées aux artistes : cela scandalise les moujicks; je ne peux pas discuter la légitimité des marbres dont il parle, ignorant l'œuvre des titulaires, mais après les saints, qui honorera-t-on, sinon les génies?

Il veut chasser les marchands du temple, mais ce serait déjà un joli résultat si les

marchands permettaient à l'art de s'immiscer, modestement et par moments dans le temple ; mais ce temple, d'où la mélancolie, la satiété, la luxure seront chassées, ne s'ouvrira qu'aux sentiments communs à tous et exprimés en formes communes ; la vulgarité prendra la place du lucre.

Les rapports d'époux, de parents et d'enfants, voilà les sentiments à peindre : mais l'Alceste d'Euripide et l'Antigone, nous donnent déjà de sublimes modèles quoique ce soient des grossièretés grecques.

« Voici s'ouvrir l'immense domaine de l'art populaire et enfantin » et savez-vous ce qu'il contient ce domaine, les anecdotes, les proverbes, les devinettes, pourquoi pas les mots carrés; le logogriphe, et le calembourg ?

Il s'agit d'amuser des enfants : Soit. Pourquoi déranger l'artiste pour cela ? Un savoyard et sa marmotte, un montreur d'ours et sa bête suffiront. Ainsi, ce puritain qui hurlait tout à l'heure devant la profanation du temple, y introduit la gaîté des brutes, l'amusement des ignares.

Le désopilement des rates est chose misérable, dans les cours les plus policées, mais les rates moujickes ne se désopileraient pas suffisamment à du Molière, et je crois que les paillasses seraient toute la comédie.

« Ecrire un poème sur Cléopâtre est plus facile que de raconter une histoire ? »

Il n'y a sur Cléopâtre qu'un poème de Shakespeare, tandis que des histoires, chaque jour en voit naître autant que de journaux littéraires. Maupassant contait des histoires, mais il n'eût pu toucher à Cléopâtre ; le comte Tolstoï, aussi, a conté des histoires, qu'il essaie d'écrire dix lignes dignes de Cléopâtre.

L'incendie de Rome par Néron, qui voudroit un Delacroix, ne vaut pas non plus un dessin au crayon qui amuserait, un Granville ; et enfin quatre mesures mélodiques sans accompagnement et faciles à retenir, valent mieux qu'une symphonie.

Quand on réforme, autant réformer complètement et le noble comte, en finissant, harponne la science et va sans doute lui découvrir une nouvelle méthode :

« Je ne parle pas de la géométrie, de l'analyse spectrale des astres, des recherches sur la forme des atomes, sur la capacité des crânes humains et autres bêtises. »

Cette phrase suffit à indiquer la tonalité, et ce qui prouve l'ingénuité du novateur, c'est l'assertion suivante : « L'art sera à tout le monde, chacun pourra s'y adonner. » On dirait qu'il s'agit d'un sport : la chasse ou la pêche ; ce n'est plus l'art pour tous, mais tout le monde artiste. Mais voici que les *sentiments transmis par l'art se forment, grâce aux données de la science* : on pourrait donc, d'après l'œuvre d'art, reconstituer le scientifisme d'une époque ; et quelle grande différence découvrirait-on entre l'*Odyssée* et le *Timon* de Shakespeare, entre le livre de Job et la consolation de Boëce, entre le cantique de la Sulamite et les rimes de Pétrarque ? La différence psychique est appréciable non pas la disparite d'aucune donnée scientifique. Déjà M. Emile Zola avait voulu donner à l'art un déterminisme expérimental et

sa billevesée n'a produit qu'un peu d'amusement chez les bons esprits.

Respecter l'essence de chaque forme verbale, ne pas subordonner abusivement une matière à l'autre, maintenir chaque manifestation en sa voie logique, voilà ce qui manque aux conceptions de Tolstoï : et ce qui manquera toujours à la pensée russe. Cette pensée n'est qu'un sentiment généreux, mais tellement matérialisateur de l'abstrait, qu'il le déforme et le rend méconnaissable. Les deux peuples les plus passionnels sont également incapables de vraie philosophie, l'un au midi, l'autre au nord.

Quinze ans déjà passés, le premier cerveau de toutes les Russies se posa cette question : Qu'est-ce que l'art? Il y a mis autant de peine que de temps, lui-même l'avoue pour aboutir à un monceau d'absurdités.

L'incapacité de la race russe en matière métaphysique est démontrée, de ce jour : mais chaque fois qu'il y a bonne volonté, il y a lumière, et nous allons dégager de

ce fatras ce qu'il contient de vrai et de généreux. Car, nous sommes en présence d'un fanatique sincère, à moitié protestant, à moitié musulman.

Comme l'un, il repousse l'autorité de l'Eglise, comme l'autre il rejette la Sainte Trinité ; ajoutez à ces deux tares la passivité boudhique et l'inthéologisme du grec et vous aurez un total des erreurs religieuses réalisées dans le même esprit. Toutefois cet esprit est essentiellement chrétien et charitable, et ce qui est dit au nom de la charité mérite réfutation.

Nous allons, non pas en quinze ans mais en quinze heures, refaire le livre de Tolstoï, en retenant son but, qui est bon. Quiconque parle sincèrement, au nom du Christ, doit être écouté, car, en ce nom, aucune parole ne contredit tout à fait à la vérité : et, de tous les écarts, ceux de la charité sont les moins antipathiques à combattre.

Or, le comte Tolstoï s'est croisé en inquisiteur chrétien et a demandé compte à l'art de tout le bien qu'il ne fait pas.

Essentiellement propagateur, l'art multiplie le bien ou le mal par l'exemple sentimental, par l'excitation imaginative. On aime selon les romans de son temps ; l'âme a ses modes, non moins impérieuses que celles du corps, non moins significatives. La paillardise du Moyen-Age, lourde, brutale, était la débauche d'une époque vigoureuse ; la perversité actuelle est le péché des tempéraments appauvris et qui mettent plus d'intention que d'action en leur déportement.

On ne réforme pas l'art : on peut seulement le différencier dans la génération suivante. Les derniers romantiques, déjà dépaysés sous l'Empire, restèrent anachroniques jusqu'à leur mort, sans pouvoir reprendre contact avec la nouvelle génération.

On demeure l'homme des premiers poètes qu'on a lus : le tempérament esthétique se modifie moins que le physique, et le public, qui a applaudi Thérésa et sifflé Tannhauser, devenu infime minorité, gardé la même façon de sentir, sans oser la manifester. Il y a un grand et petit art, il y a aussi un bon et mauvais art ; tout dépend des exemples qu'on en donne et ceux-là de Tolstoï sont grotesques. Sa culture manque d'étendue. L'humanité inférieure qui grouille autour de sa demeure rurale l'empêche de voir le genre humain et de le comprendre. Etroitement borné par sa race, moujick supérieur et chrétien ardent, il n'entre cependant pas dans la catégorie des vrais penseurs et des saints. Il veut le bien sans reconnaître les séculaires nécessités de sa manutention : il élève le Verbe du Christ au-dessus de tout et il se détourne de l'Eglise qui est la création de ce même Verbe.

Semblable à un prophète qui clamerait contre la monarchie, parce qu'il rencontre un mauvais monarque, il voit de mauvais

serviteurs du Verbe et il rêve d'en créer de nouveaux et comment ? Par la plus protestante des conceptions.

La mission de l'art, pour l'auteur de la *Paix et la Guerre*, est la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes. Oui, mais il faudrait commencer par diriger les forces esthétiques contre les massacres permanents de la vie coloniale. Le Français en Algérie et à Madagascar, l'Espagnol aux Antilles, l'Anglais dans l'Inde et tous les chrétiens en Asie et en Afrique sont des tortionnaires incessants.

Le comte Tolstoï sait parfaitement qu'il n'y a aucune légalité en Russie, qu'on y exécute sans jugement et que le mode le plus commun est la disparition pure et simple. Pourquoi n'enseigne-t-il pas à ce peuple militarisé le mépris de l'officier, au lieu d'accuser Baudelaire de corrompre les hautes classes. Qu'il nous conte les mystères de la Sibérie, s'il ose, mais il se garde bien de relever jamais un seul crime russe, et cependant il est protégé par l'opinion plus qu'aucun autre. Si Nicolas II osait

sévir contre Tolstoï, il ameuterait l'opinion universelle. L'Angleterre s'est nui prodigieusement dans l'affaire de Wilde, alors que le personnage était de peu d'importance : Tolstoï est le seul homme en sécurité dans toute la Russie ; il peut donc s'attaquer aux horreurs de sa race et laisser en paix les bustes classiques. Les pires folies sociales sont signées, à cette heure, par des russes ; et, au cours de son livre, il n'a pas un mot de réprobation pour un Bakounine, qu'il ne peut ignorer.

A Jérusalem, un cawas russe brûle la cervelle à un franciscain français, quelle suite a été donnée à ce meurtre ? Les grecs valets des russes chassent de jour en jour les latins de Jérusalem ; ils jettent au vent les cendres des rois latins ? Qui s'indigne ? Qui réclame ? Aujourd'hui un moujick vient nous apprendre ce qu'est le christianisme et ce qu'est l'art. Quelle plaisanterie et quelle insolence ? Il n'y a dans la pensée du comte Tolstoï qu'une seule formule vraiment belle, la détestation de la guerre et le rôle social de l'art, mais ce rôle est

laissé à la libre conception de l'artiste et dès lors aucune idée d'action n'est espérable.

Le *Qu'est-ce que l'art* ? de Tolstoï est un attentat contre la tradition latine, beaucoup plus grave que le coup de pistolet du cawas : et la contenance des lettres n'a pas été meilleure que celle des consuls. Sauf M. Doumie, dans la *Revue des deux Mondes*, on a laissé passer la bordée d'insanités comme si cela ne touchait personne.

Le docteur Max Nordan, dans sa dégénérescence, avait déjà fait cette critique d'une littérature qui consiste à développer Gongora et les excentriques ; mais il était mieux informé que Tolstoï, et son réquisitoire ne tendait pas à déshonorer les vieux maîtres.

Il n'est pas un artiste, musicien, qui ne respecte Beethoven et Bach ; peintre ou sculpteur qui ne vénère Michel Ange. Il n'est pas un civilisé qui n'honore les Grecs. Un cosaque survient nous apprendre que nos iconostases sont des grisgris ridicules : et on laisse librement bafouer nos éternelles gloires.

La clique grecque a détruit le tombeau de Baudoin et de Godefroy et voici qu'on vient balafrer les chefs-d'œuvre de mépris, et en quel nom, car là est toute la gravité — au nom du Christ, l'ineffable Sauveur, l'indicible inspirateur de la suprême beauté.

Il y a des femmes russes extraordinaires, mais je n'ai pas encore vu la supériorité mâle de cette race. N'importe qui peut crever une toile, ou briser un marbre ; mais qu'est-ce que cela prouve contre la toile et le marbre ? Mis en présence d'un panneau et d'un bloc, en tirer quelque chose serait plus méritant. Nul n'a compris l'art avant moi, vient nous dire ce gentilhomme campagnard du Nord ; il est le cerveau élu sur lequel la divine colombe s'est reposée ; c'est un nouvel Evangile qu'il apporte, celui de l'ignorance et de l'égalité intellectuelle.

Il faut une épaisseur singulière de jugement, pour croire qu'on apporte au monde par un livre, de si grands changements et que la vision d'un seul l'emporte en lu-

mière sur les visions séculaires des plus grands.

La fin du XIXe siècle n'a qu'un privilège ; mais est indéniable, la plus grande faculté de comparaison qui fût jamais possible à un homme sédentaire. En effet, de par l'orientalisme et les fouilles, l'archéologie et les traductions, nous possédons des termes infiniment multipliés de comparaison.

Supposez Bossuet, le type sacerdotal de notre race, en présence des livres sacrés de l'Orient, et son discours sur l'histoire universelle aurait été changé. Un petit peuple aux yeux de l'aigle de Meaux, masquait les grands peuples : une civilisation récente s'interposait entre le savant et les vénérables antiquités. Telle la qualité de cet esprit, qu'il eut tiré un meilleur parti que nous de ces matériaux une fois connus.

Ces contestations qui s'adressent à demi-dieux sont insolentes. Ne touchez pas aux couronnes, disait Platon : il n'entendait pas celle d'Alexandre. Oannes en Chaldée, Orphée en Thrace ont fait certainement ce

qu'ils devaient. Honorons-les et ne les nions pas.

Les théories ne sont pas engagées dans les actes qui les violent : si les sauvages espagnols portaient des croix au cou, en semant la dévastation et la mort dans la Floride, ils violaient le sens de la croix : ils n'ont pu la souiller.

Les autodafés ne prouvent rien contre l'Evangile : tandis que les massacres d'Orient prouvent contre l'Islam. La seule perversité des individus fait les brigands chrétiens, le dogme mahométan est un dogme sauvage en lui-même et qui sue le sang chrétien, car il commande de le répandre.

Si les juifs eussent été victorieux et nombreux, ils eussent été sans pitié, et voilà pourquoi l'instinct des autres races se montre impitoyable. Islam et Israël sont des peuples élus : il faut qu'ils meurent. Car leur dogme est insociable et anti-humain, et, en fait, Israël est mort, mais l'Islam est soutenu encore par cette même Russie qui voudrait dévorer sa proie, sans

inquiétude et qui attend l'heure où elle aura le moins de partage à faire dans la curée.

Le sentiment national est l'adversaire du sentiment chrétien, l'adversaire victorieux : et tandis que tous les chrétiens envoient des bandes massacrer, violer et piller l'Orient, je trouve bizarre cet apôtre que l'esprit du Christ enflamme et qui éveille la pitié dans l'âme universelle pour les figurants de théâtre que les régisseurs traitent sans égards.

Officiers français, russes, anglais, espagnols éventrent et déchiquettent des peuples entiers, et la pitié du Cosaque va aux figurants de théâtre. Quelle niaiserie ! Le général Weller faisait fusiller le père à l'instant où il violait la fille : voilà qui mériterait un peu plus d'indignation que les faiblesses de Verlaine. Celui-là n'a péché que contre lui, tandis que l'officier, comme tout officier, est un monstre perpétuel dès qu'il est sorti de sa latitude et qu'il est victorieux.

Ah ! cher comte, vous voulez prêcher la

fraternité et la paix, commencez par écrire la biographie de Pierre-le-Grand? Quelle race, sinon la turque, offrirait à l'analyse une ignominie comparable à cet homme, qui réunit l'instinct aveugle du sauvage à la perversité du civilisé. Pierre-le-Grand, tant que cette épithète suivra ce nom, que les russes ne parlent pas de christianisme; tant que la colonne Vendôme sera debout, que nul français ne se dise catholique.

Il faut renoncer les monstres ancestraux pour devenir fils du Christ. Les chrétiens actuels sont des bêtes féroces, qui font leur rhétorique et enguirlandent les instincts de la jungle; mais les cadavres sont là pour témoigner que le pasteur anglican est le sacristain du massacre, comme le franciscain serait le grand garde de la spoliation et toujours au nom du Christ.

L'incendie du palais d'été, en Chine, a ses raisons dans la propagation de la Foi. En Egypte, quand un Lord Cromer voulait prendre une mesure coercitive, il faisait assassiner un domestique anglais. Oh! les crimes anglais sont les plus corrects

qui se commettent à cette heure ; mais enfin, quelques-uns savent qu'il n'y a jamais eu de derviche dans le Haut Nil et que ce sont là prétextes de chrétien.

Certes, l'heure est mauvaise pour l'art latin : mais le pire symptôme n'est pas quelque erreur de goût, quelques tics intellectuels arrangés en talents, mais l'aspiration générale des jeunes hommes vers un soudard qui les nommerait conseillers d'Etat. Tous les fils de la bourgeoisie appellent la botte sublime qui les mettra en position de fonctionnaire. Le vœu vers la servitude est presque unanime et un autre vœu grouille de Polytechnique à Saint-Cyr et de Saumur à la Flèche : le vœu du massacre. Les officiers impatients d'avancement voudraient une commune au lieu d'une guerre : il y a moins de danger à fusiller des ouvriers que des soldats allemands. Ah ! cher comte, votre grand état-major est plus négatif du Christ que le pécheur Verlaine et le malheureux Baudelaire. Ils n'ont pas de sang sur les mains ceux-là, ils n'eussent jamais été ce que

vous allez être, les arabes d'Occident.

Oui, le cimeterre de Saladin est en votre main, quand vous pourriez élever la sainte épée des Godefroy. Vous prêchez la parole de Jésus et vous réprouvez son Eglise, ignorant que l'essor démesuré de votre race ne peut se légitimer que par le sacre du Tzar.

Il n'y a pas d'empereur, tandis que le pape ne l'a pas couronné lui-même ; et si nul ne peut vous contester votre destin de trombe, de cyclone, de torrent, sachez du moins que toute cette violence serait sanctifiée, si succédant aux latins, le Vicaire du Sauveur pouvait écrire un jour.

Gæsta Dei per slavos.

L'Art est l'ensemble des modes expressifs de l'homme moral et intellectuel.

Ces modes se subdivisent d'abord en lettres et arts.

Les lettres ne comprennent que l'élocution et l'écriture.

L'écriture est de trois sortes, selon qu'elle traite :

Des idées ;

Des faits ;

Des fictions.

Tout ce qui est théorie, raisonnement ou critique, ne relève de l'art que par les qualités d'expressions.

Toute matière historique, en revanche, ne relève de l'idée que par la pénétration et l'esprit de synthèse.

L'unique domaine vraiment artistique des lettres est la fiction.

Elle commence à l'aggadisme, à la parabole, au conte, s'élève au roman ou au poème et atteint parfois l'allégorie.

L'idée est un poison pour le commun des mortels, elle les corrompt ou les affole : assimilable seulement sous la forme sentimentalisée de la fiction.

La matière historique présente de grands dangers, elle peut susciter des indignations aveugles, des représailles affreuses.

Quant à la fiction, elle devrait s'inspirer d'une direction intellectuelle : étroite avec le clergé, fluctuante avec les supérieurs laïques elle reste indifférente au bien fatalement.

Le nombre de gens, qui se permettent d'avoir chacun un jugement et un goût personnels rend désormais toute entreprise d'action intellectuelle impossible.

Le citoyen qui lit le journal ne lit pas de livre, car le journal actuel donne de la littérature, tous les matins. et signée des meilleurs noms vivants.

Un honnête homme en est donc quitte avec la haute culture, en ajoutant une revue bimensuelle à son quotidien.

Tout périodique est une entreprise industrielle, financière, politique qui incarne des intérêts particuliers; ou bien c'est l'organe exagéré d'un parti et, dès lors, aussi fallacieux en son intransigeance que les autres, en leur intérêt.

Rien de pur, rien de bon ne peut sortir de la presse : elle gêne quelques bandits, mais elle fait un cours perpétuel de bandilisme : la rubrique criminelle du journal est un excitant de la criminalité.

Si la presse dirigeait l'opinion, elle serait sacerdotale et auguste, mais chaque feuille n'envisage qu'une clientèle payante, non pas la vérité.

La publicité n'empêche aucun crime, ni en Algérie, ni en Arménie, ni dans l'Inde; elle barre, en revanche, toute bonne volonté, par le ridicule ou la calomnie. Donc, la forme littéraire actuelle qui est le journal ne peut, en aucun cas, servir la vérité et la justice, sinon par ce scepticisme, sa seule et triste vertu, et cette nécessité d'information qui la force à relater tout accident scandaleux ou édifiant.

Il n'y a pas de journal qui soit autre chose qu'une ambition, sinon une spéculation ; c'est le triste avatar de la cathédrale, ce chiffon quotidien est le rite de la civilisation, l'expression de l'époque.

Après le journal, le mode d'art le plus répandu est le roman ; et, depuis Balzac, le roman développe un cas psychologique emprunté à la vie contemporaine.

Le roman dit moral est une idiotie, il suppose la suppression de tous les mobiles dégoutants des personnages. Le roman dit immoral est une malpropreté, il suppose la suppression de tous les mobiles nobles.

Le vrai roman, celui de Balzac, est admirable et dangereux également parce qu'il découvre aux lecteurs des abîmes de corruption et que l'innocence ne peut être qu'une ignorance.

Il y a de belles âmes, et on pourrait les peindre, mais il y faudrait un talent suréminent et une abnégation singulière : cet art n'aurait pas de lecteurs.

Or, quoi qu'on ait dit, le prêtre doit vivre de l'autel et l'artiste de son art, et

l'artiste pur mourrait de faim ou d'obscurité.

Faut-il énumérer seulement Lacuria, César Franck, Villers, d'Aurevilly, Hello, Verlaine.

Qui de ceux-là aurait mangé du pain avec ses œuvres ?

Le même parti de la vertu, qui lance l'anathème sur les écrivains de mauvaises lettres, n'aurait pas une niche de chien à donner à un talent. Le monde catholique a des places pour des valets et non pour des artistes.

L'individu seul, à notre époque, par sa propre force, peut œuvrer selon la Norme ; à condition de satisfaire par quelque bassesse de détail à l'un des goûts pervers du jour.

L'Etat est cette personne abstraite qui fait payer seize sous, à l'ouvrier de Paris, le même vin qui coûte cinq sous hors de Paris.

L'Etat est cette entité qui prélève un droit sur l'air qu'on respire, qui impose le bout de ciel aperçu par la fenêtre, qui vole une part de ce que le père a accumulé pour ses enfants.

L'Etat est ce Moloch qui jette tout homme valide dans la gehenne militaire.

C'est aussi une entreprise de voirie d'éducation et même de civilisation.

A côté d'une école de guerre, il y a une école des Beaux-Arts. On achète des tableaux et des canons, on apprend le brigandage des Bonaparte et le métier des Michel Ange, et enfin l'Etat subventionne des théâtres, des danseuses, des peintres

et leur délivre des patentes et leur attribue des appointements.

Naturellement, l'Etat n'est, au fond, qu'une bande d'un millier qui fait la distribution des apanages et des bénéfices : et cela ne fut jamais autrement.

Mais, autrefois, l'Etat c'était le roi et il avait un goût personnel qui constituait sinon une esthétique, du moins un caractère d'unité dans la production, un style.

Il y a des formes d'art qui s'appellent Louis XIII, Louis XV, Louis XVI, il n'y a pas de forme qui s'intitule République. Le Mac-Mahon, le Grévy, le Carnot, le Faure, ne signifieront jamais rien dans le bric à brac de l'avenir. Est-ce à dire que la bêtise d'un Mac-Mahon empêche les ébénistes de trouver une forme de chaise? Non, mais que l'Etat mac-mahonien a été incapable de désirer cette chaise, de la discerner et de l'acheter.

Il y a toujours un style bon ou mauvais quand l'Etat professe un goût bon ou mauvais et consacre son budget à le satisfaire.

Si M. Faure mettait au concours la forme phrygienne pour son bonnet de nuit, quelque modiste trouverait une variante fauresque à la coiffure troyenne : mais il ne sait pas le malheureux, que le devoir des podestats est d'inspirer de nouveaux casques à mèches et il s'arrange pour la nuit comme un de sa maison militaire.

L'Etat sans Dieu, l'Etat qui n'a plus que la gendarmerie pour sanction, ne peut rien enseigner ; mais il peut choisir dans la production contemporaine ; et par la médaille, les divers hochets de boutonnières et les commandes, amener les artistes côté cour ou côté jardin. Qu'est-ce que cela peut faire à M. Rodin de modeler un phoque en guise de Balzac ou un gorille dans sa baignoire en manière de Marat.

Ni en France, ni nulle part, en Occident il n'y a aucune direction des Beaux-Arts. C'est l'anarchie, l'incohérence et la stupidité, sous l'œil paterne d'anciens commis de bureaux : mais il y a un empereur, en Russie : il devrait exister un grand maître de l'art qui ne serait pas gé-

néral d'artillerie et qui, sans pression par la seule distribution des budgets d'Etat, serait le maître de la production.

Tolstoï se moque de l'excellente qualité d'une peinture ; il n'en voit, comme un enfant, que le sujet : et Nicolas II, sans doute comme Bonaparte, verrait dans l'art un mode de déification de la Sainte Russie. Donc, les Etats d'aujourd'hui ne peuvent rien pour régénérer l'art, parce qu'aucun Etat n'a su donner cette charge à *un homme d'art*, qui fût un homme d'Etat.

Les mairies parisiennes sont maintenant toutes peinturlurées, mais honteusement, et des scènes de rue, des scènes de ruisseau s'y étalent. Voilà l'art social tel qu'un conseiller municipal le conçoit.

Une époque n'a jamais que l'art de sa pensée et l'époque n'a pas de pensée.

Eblouie par ses matérielles inventions, aveuglée par la fumée de la houille, secouée par la trépidation de sa violente locomotion, la gare est devenue l'Eglise, et l'activité a passé du cerveau dans les pieds. Les hauts penseurs, les grands ar-

tistes furent sédentaires. Le discours sur la méthode sort d'un poêle hollandais comme l'éthique; et Phidias, comme Ictinos et Michel Ange, comme Léonard et enfin notre Delacroix, ont peu bougé de leur lieu. D'Aurevilly disait curieusement : « Le voyage est la ressource des gens sans imagination : moi je peux me figurer le monde ». Lisez les récits de voyage d'aujourd'hui et comparez-les aux anciens ; le contemporain ne voit rien, il lave quelques aquarelles comme M. Loti. C'est qu'il faut de l'imagination pour voir : les anglais possèdent, en tant que voleurs, les plus belles sculptures du monde ; ils les regardent sans doute, mais sans les imaginer et ils ne les voient pas.

Le cosmopolitisme détruit l'étroite patrie, mais aussi la sève créatrice : l'artiste, comme végétal errant, à force de se transplanter, devient bizarre et maladif. *Antée* qui nulle part ne retrouve *Cybèle*, sa mère. Ame errante, sans raccordement à tradition, qui se laisse fasciner par la tarentule japonaise et copie dévotieusement l'Epinal

de Chine, tandis que l Etat se contente de faire pour l'art, ce que les Rotschild font pour les pauvres, une certaine dépense, sacrifice à l'opinion qui veut cet article au budget d'une civilisation et qui donne une même sollicitude aux haras et aux musées,

La première parole que le Ciel ait prononcée pour annoncer au monde sa Rédemption est celle des anges, à Béthléem. *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* La gloire de Dieu et la paix des hommes, voilà donc les choses essentielles et qui ont une forme connue de tous ; la religion qui a pour objet la gloire de Dieu et l'Art qui a pour objet la paix des hommes.

L'artiste est donc un ministre de paix, et l'œuvre un rite de pacification ; mais qui donc envisage aujourd'hui le domaine esthétique comme un facteur social ? Il résulte du principe républicain que la vulgarite seule sera favorisée et seule elle l'est. Les monarchies, averties par l'instinct de conservation, ont posé des barrières à l'incohérence artistique : le sens royal a été

souvent un merveilleux sens critique. « Otez-moi ces magots » devant les Teniers est un ordre que je donnerais comme ministre des Beaux-Arts : mais j'ajouterais : « Otez-moi ces Van der Meulen ».

Rien n'est lassant, à Thèbes et à Ninive, comme cet éternel monarque qui lève son sceptre sur des vaincus : et les hommes de ma catégorie ont un sourire de pitié, quand ils passent sous les arcs triomphaux. Pourquoi ces signes durables d'un événement sans importance que nationale ? La gloire d'un peuple n'intéresse que ce peuple à moins qu'un idéal ait été mêlé au combat.

Il a fallu que le sacerdote laissât le pouvoir matériel se glorifier aux murs du pylone : mais du moins ces mêmes reliefs montrent que le maître de l'Egypte était le premier serviteur des Dieux.

L'art, en son vrai rôle, impose à l'homme son mystère, l'art des décadences reproduit la niaiserie de l'homme. L'art, qui présente à une époque sa propre image, s'appelle-t-il Aristophane ou Molière, est

un art inférieur et dépravant. Tolstoï veut que la littérature amuse le moujick, mais non pas le lettré ; il autorise les devinettes et défend les concetti, il aime les complaintes et réprouve les sonnets.

Il y aura toujours des privilégiés, c'est-à-dire des hommes que la fortune rachète des basses nécessités ; celui qui n'a pas le souci du besoin matériel est privilégié : quelle orientation lui attribuer : un riche qui croit se fait moine ; mais un riche qui ne croit pas, où recevra-t-il l'imposition du mystère sans quoi l'être pourrit. Une des missions de l'art c'est de faire dans les âmes sans force l'intérim de la religion. Je connais des convertis de Parsifal, des convertis de Fra Angelico, des convertis d'Eliphas Lévy : et ces convertis la eussent résisté et aux catéchistes et aux divagateurs à la Tolstoï.

Le Saint Esprit inspire comme il lui plaît et il lui plaît souvent d'envahir le domaine, réputé profane, de sa lumière la plus vermeille.

L'essence de l'art est de figurer le mys-

tère et non de l'expliquer, de le rendre présent et non conceptible, de le produire et non de le dévoiler.

L'art est lui-même un voile jeté sur l'indéfinissable.

Plus un peuple est nu de costume, moins la concupiscence existe.

Plus la femme s'individualise, plus l'amour augmente.

La Grèce ne nous a laissé aucun accent passionnel qui soit vif.

Quelqu'un a dit que le Beau est ce qui plaît à la vertu éclairée : définition remarquable, moins que celle-ci : le beau est produit par une impression que la vie ne peut donner, ni si complète, ni si profonde.

Mais cette impression d'essence spirituelle ! l'appeler un plaisir paraît un abus de terme. Comment assimiler la contemplation de l'Ecole d'Athènes, avec un festin, une fornication ou un sport ?

Ces philosophes, ces génies groupés dans une immobilité studieuse, n'agissent que sur l'entendement, et le moujick lui-même, sans nommer ni Platon ni Aristote, aura

l'impression d'une assemblée admirable où des êtres de paix et de lumière prononcent des formules d'éternité.

De la noblesse des poses, des draperies et des visages dans ce hautain décor, résultera un effet de beauté d'âme que le plus simple comprendra.

Il n'y a aucune raison pour que la Madone soit moins la Madone parce qu'elle est belle ; et montrez le dessin de Bréra à un enfant, il dira : c'est le Christ.

La beauté n'est pas un masque, mais le vrai visage du sentiment.

Le vulgaire, puisque la nouvelle esthétique s'inspire d'en bas, refusera de voir les traits de la sagesse dans ceux de Socrate ; l'instinct populaire va, de lui-même, à tout ce qui s'éloigne de la vie : la réalité ne plaît qu'aux citadins corrompus.

Le drame ne s'est-il pas réfugié dans les théâtres de quartier? Le roman populaire n'exige-t-il pas des représentants du beau sentiment? et enfin le culte du héros en art, le goût lyrique, la tendance aristocratique sont-ils gardés par les simples, tan-

dis que les mauvais lettrés se complaisent scatologiquement à leur propre image.

L'impression d'art, comme l'impression sexuelle, nous fait communier avec une vie plus intense que celle que nous menons, elle nous agite de passions plus vives et de motifs plus nobles.

Vouloir ôter à l'art sa métaphysique, c'est déclarer une science sans méthode.

Les lois du raisonnement obligent aussi bien les formes et leur ordre que la pensée les économies d'expression : et dire qu'un artiste est celui qui exprime son sentiment, c'est oublier que l'art ne commence qu'à l'expression parfaite ou idéale, suréminente en quelque point.

Si on envisage le caractère bienfaisant de l'art, il faut le maintenir à une extrême hauteur. Rien ne profite à l'homme qui ne le hausse et ne lui impose un effort d'âme. L'œuvre au niveau du spectateur est mauvaise, car elle ne saurait opérer d'augmentation de personnalité.

Animiquement, l'œuvre d'art offre un tremplin à l'imagination ou bien ce n'est

pas plus de l'art qu'une remarque sceptique n'est de la religion.

Pourquoi Velasquez, le meilleur des peintres, dégage-t-il un ennui profond, parce que son merveilleux procédé a exprimé des âmes affreuses ou médiocres : quelle ignoble série que celle des rois d'Espagne ; en leur visage ne luit jamais, ni intelligence ni bonté ; noirs gendarmes de l'orgueil, et profanateurs de la religion, ils portent le reflet de leur crime et l'implacabilité de leur race et ce sont des types laids des types incolores et médiocres. Non, l'art n'a pas pour commandement : peignez ce qui sera mis devant vous, mais peignez ce qu'il y a de meilleur en vous, et ; chose remarquable, avant 89, la laideur physique et morale fut rare, même le Guide et le Carrache gardent la perpétuelle recherche de belles âmes dans de beaux corps. Les Flamands, les Allemands ont résolu le problème de l'intérieure beauté transperçant des formes inférieures, mais dans le seul domaine chrétien.

La matière religieuse, par son objet qui est l'absolu, produit dans le même sujet, la simplicité nécessaire à l'humble et la subtilité demandée par l'exception. La Joconde ne représente rien au moujick : la distance de caste est indiminuable entre Monna Lisa et l'infimité paysanne : rien ne peut être de l'un à l'autre, tandis que toute Madone, parce qu'elle est la Madone, est perceptible à l'humble.

Le comte Tolstoï voudrait que l'art peignît seulement les besoins matériels : des tableaux de famine et de peste, une sorte d'instantané de la douleur physique. Alors, l'art ouvre une baie sur l'hospice, la morgue et l'ambulance causerait une répulsion invincible : l'esprit de pénitence seul s'en approcherait. Or, l'essence de l'art est de nous séduire et de nous enseigner littéralement, par séduction, ce que la morale et la religion nous pédagogisent d'une façon comminatoire.

L'Art nous préserve de l'impériosité de l'instinct ; en nous insuflant l'idée de beauté, il raréfie nos concupiscences : nous

renonçons à certains péchés, par pure esthétique.

Ce plaisir de la contemplation d'art, qui exaspère Tolstoï, préserve de tomber à des joies vulgaires et déprimantes. Pour l'homme sans culture, « la première venue » de Mercier suffit ; le raffiné rétracte son désir plutôt que de le satisfaire sans le consentement de sa conception ; et ainsi un peu moins de fumier pourrit sous le soleil. Raréfier le mal, c'est s'acheminer au bien ; à force de délicatesse, on confine à la vertu ; les confesseurs le savent et les femmes le croient. Tout ce qui éloigne l'être des contingences et qui arrête le mouvement de l'instinct doit être béni ; car la délibération nous écarte du plus grand nombre des crimes.

Les plus grands criminels en potentionalité ne furent jamais connus ; car la réflexion leur révéla les inconvénients de la scélératesse et ces êtres redoutables, restèrent purs par égoïsme. Il faut de l'inconscience et du vertige pour s'attaquer aux Normes ou mieux ignorer les Normes, car

elles constituent une gendarmerie inévitable et d'inouïs châtiments.

Combien est rare l'attentat criminel chez les savants et les hommes supérieurs ? Quel génie fut un méchant ? Est-ce à dire que tous les génies furent bons : ils furent génies et dès lors ne commirent pas la niaiserie du crime.

Les criminels perpétuels ce sont les coloniaux ; relevés de toute morale dès qu'ils ont changé de latitude, ils étonnent les sauvages par leur barbarie et scandalisent les anthropophages par leur brutalité.

Celui qui aime le Beau déteste la souffrance en autrui comme en lui ; il se sentirait humilié de couter des pleurs ou de répandre le sang, et il a fallu la fêlure de Renan pour que Néron fût envisagé en artiste.

L'artiste n'allume que des incendies de sentiments. En son esprit, il n'a que faire de brûler des planches et de la paille : sa faculté de visionnaire conscient l'empêche de matérialiser ses rêves, et si Néron avait eu du talent il eût écrit les

Fleurs du Mal, mais il n'aurait martyrisé personne.

Chez l'intellectuel, tout devient cérébral, même la concuspicence, et les œuvres d'un artiste sont d'autant plus impures que sa vie est plus continente. La salacité ne remonte au cerveau que lorsqu'elle n'a point de cours matériel et rien n'est à craindre comme certaines vertus ; leur implacabilité s'inspire de résorptions détestables. Torquemada n'est qu'un débauché continent et toute la Dominiaille d'Espagne avec lui.

L'adoucissement des mœurs reçoit sa plus grande adjuvance de la beauté : l'art à horreur de la souffrance physique, de la maladie et de la mort ; reflet du divin il tend sans cesse à présenter des images d'éternité, le sourire et la jeunesse. Le christianisme a donné droit de cité dans l'art à la douleur, mais morale, pénitente ou héroïque. Vainement on donnera les *Laocoon* et les *Ugolin* en modèles ; la douleur est un affreux mystère qui doit garder sa pénombre non pour éviter à l'homme un trouble, mais pour parer à son blasement. Dans l'*Hellade*, la maladie, jamais représentée, en survenant, causait un trouble sacré ; c'était la main de Dieu qui s'appesantissait sur un coupable. Aujourd'hui, le cas morbide revêt un caractère naturaliste, déplorable pour l'âme ; on appelle le

médecin et non le prêtre ? Quel moderne sentira dans son rhumatisme le châtiment de ses vices ? Est-ce que le musée Dupuytren a fait une seule continence ? Le récit détaillé du crime n'est-il pas un cours de crime et non de vertu, et de quoi meurt la latinité, sinon d'explications intempestives ?

L'art doit donc garder son mystère et s'il se peut, l'augmenter ; jamais il n'est plus grand que lorsqu'il déroute l'entendement. Mais s'il doit défier l'esprit, il doit satisfaire aux yeux. L'infinie subtilité brille aux yeux de *saint Jean*, et l'orthodoxie plastique est observée dans ses traits ; un visage peut exprimer l'inexprimable, mais il ne doit jamais contenir une erreur de proportion. Or, il suffit que la proportion soit observée pour que l'effet de beauté soit produit.

L'art relève du Saint Esprit, la terrible parmi les trois saintes personnes ; lumière et feu, elle consume autant qu'elle éclaire, et, en provoquant son rayonnement on peut être foudroyé comme Sémelé, comme se-

rait foudroyé le Dante, s'il obtenait de Beatrice le regard qu'il implore au Paradis.

Pour prévenir le danger de l'œuvre d'art, son caractère igné et dévastateur, il faut l'éloigner du contemplateur, par les formes et les symboles.

Clytemnestre et Egysthe ne donnent pas une leçon pratique d'adultère ; le grandissement esthétique empêche la mauvaise contagion. Figurez Clytemnestre en notairesse et Egysthe en premier clerc et aussitôt vous avez forcément une adaptation au réel, à l'actuel, qui corrompt le public.

Le poison de l'homme c'est lui-même, et l'œuvre d'art empoisonne le peuple qu'elle reproduit : voilà pourquoi la comédie de mœurs est un art pervers et d'une corruption indéniable ; tandis que le forfait héroïque ne contrevient pas à la morale, par le fait très simple de la distance entre l'œuvre et la vie.

Représenter à une race sa propre vie, c'est l'entêter dans ses mœurs, c'est-à-dire ses erreurs :

Le premier devoir de l'art est dépayser

le spectateur, de l'emporter sur le manteau enchanté de Méphistopheles, bien loin de sa ville.

Voilà pourquoi la légende est toujours morale et le roman toujours immoral ; voilà pourquoi c'est la malice qui triomphe dans la comédie et la vertu dans la tragédie. Car rire n'est pas le propre de l'homme, sinon de l'homme perverti et superficiel. Et de quoi peut-on rire, si on a la pensée profonde ? Le sourire et la mélancolie sont les deux pôles de l'art, et qui les dépasse n'est déjà plus conforme au canon éternel de la beauté ; car la violence même dans le bien, est un commencement de mal ; car l'excès d'une qualité n'est plus cette qualité ; car rien n'est aussi contraire à la foi que le fanatisme.

La race grecque a été de tout temps la moins cruelle des races occidentales parce que son art est un art sans pathétique proprement dit.

Toute passion est mauvaise, même la passion du divin, car le devoir humain c'est la paix et le devoir de l'artiste

c'est d'exprimer et de rayonner la paix.

Que l'humaine nature, dans l'inspiration ou dans l'acte, ne s'y puisse plier, cela n'infirme pas que la paix ne soit vraiment la grande œuvre de la vie et de l'art. Car la paix est la chose divine, selon laquelle seulement le devenir bienheureux nous est compréhensible.

S'il est certain que dans les principales doctrines il y a des subtilités et des bonnes volontés, égales entre elles aussi bien qu'ennemies ;

S'il est certain que la vertu et l'intelligence ne sont pas le privilège d'une communion ;

S'il est certain qu'aucune communion ne peut espérer séduire et englober les autres au moins d'une façon immédiate ;

Il est également certain, que ces bonnes volontés se peuvent unir et ces subtilités se comprendre ; que toutes bonnes mœurs ont des principes communs, et toutes intelligences des points d'harmonie entre elles ; que la communion entre les hommes pensants et purs est nécessaire au monde et enfin qu'il y a lieu de rechercher un Credo vraiment universel.

Cette doctrine, si simple qu'elle soit, représentant l'adhésion civilisée en totalité mériterait le nom d'humaine et aurait droit à l'intransigeance, car elle serait la synthèse des pensées conscientes et des aspirations droites. Elle s'appellerait justement l'humanisme et s'il restait des divergences, ce ne serait plus que des méchancetés.

Recherchons ces points d'harmonie de la pensée universelle.

Chacun est compétent pour ses besoins dans la mesure d'époque, de lieu et d'activité.

Mais le besoin d'espèce l'emporte sur l'individuel et il n'y a pas d'hésitation entre un bien restreint et le bien total.

Donc, la discipline étant la nécessité la plus immédiate, dès qu'il y a agglomération, il faut la concevoir d'abord avec sa sanction morale ; il faut inscrire en tête de tout acte : l'idéalité.

L'idéalité, en toute matière, dénomme les conditions d'excellence, de rareté et de perfection : plus simplement l'idéal, est ce qui enlève l'admiration vertueuse.

La libéralité, la chasteté, par exemple, ont toujours été préférées à l'avarice et à la débauche.

En art, l'idéal c'est d'abord le désirable : qui ne préfèrera la vue de la jeunesse à l'aspect de la décrépitude?

Mais le désirable à divers degrés ; beaucoup préfèrent la fortune à la vertu et la beauté du corps à celle de l'âme : ceux-ci manquent d'idéalité, et il les faut enseigner.

Préférer une idée à un bien immédiat c'est déjà de l'héroïsme, car la richesse et la beauté sont des biens : mais les biens ont leur hiérarchie ; et ce qui est de l'âme s'élève au-dessus de ce qui est du corps et ce qui est de l'esprit s'élève au-dessus de ce qui est de l'âme.

Une belle forme est admirable : un beau sentiment l'est plus encore et une belle idée surpasse les deux.

Quelques impérieux voudraient qu'on s'orienta tout d'abord vers la suprême beauté : mais l'homme n'a point la faculté de s'élever si haut d'un seul coup ; il faut

des étapes surtout dans la purification et la perfection.

Si les inquisiteurs avaient été sensibles au marbre grec, ils n'auraient pu voir les corps se tordre dans les tortures.

Si les gnostiques avaient eu une plus grande culture animique, ils n'auraient pas pensé que le vulgaire put trouver son pathétique dans la métaphysique.

Tous les récits de la création même celui de la science attestent une élaboration lente du cosmos : quelle apparence que le microcosme s'affranchisse des règles du macrocosme !

La question de théodicée décide de toutes les autres, mais elle divise; pour le marabout la Trinité est un polythéisme et pour l'israélite, aussi.

C'est la question de civilisation qu'il faut poser : la question d'humanisme. Ceux qui la repousseront devront être rejetés hors l'humanité ; tels les Ottomans et tout l'islam.

Le chrétien se sert du missionnaire comme éclaireur de l'invasion : mais

l'homme du Croissant reçoit son cimeterre de son Dieu même.

En Occident, c'est l'homme qui est mauvais ; en pays mahométan, la religion seule est méchante.

L'unanimité ne saurait se produire que dans une élite, celle de la haute culture.

« Si les hommes n'étaient pas aptes à retenir toutes les pensées émises par les générations disparues, ils ressembleraient à des bêtes fauves », dit Tolstoï.

Mais cette aptitude n'est pas innée, elle a besoin d'un exercice et d'une application constante.

La définition de l'homme cultivé pourrait être : « celui qui est apte à retenir les pensées émises par les générations disparues. »

Il s'agit de découvrir les pensées communes à toutes les générations ; celles qu'on découvrira permanentes chez les races diverses, seront vraiment essentielles.

L'homme primitif dut pourvoir à sa sécurité, à sa nutrition et répondre, par lui-même, à tous ses besoins.

L'homme civilisé est celui qui, dans les conditions de sécurité relative, trouve autour de lui la satisfaction aisée de ses besoins, pourvu que lui-même satisfasse à un des besoins collectifs.

Ce n'est qu'au moment où un potier put se consacrer à son tour et à l'argile, qu'il y eut des vases beaux et adaptés à leur destination : l'homme n'excelle en un labeur, qu'en s'y cantonnant exclusivement.

L'état de civilisation est donc celui où les attributions sont les plus strictement séparées.

En Egypte, il était difficile de ne pas continuer le métier de son père : et encore au Moyen-Age, un métier était une tradi-

tion de famille : de là, les merveilles produites.

Ces principes semblent de peu d'intérêt et ne frappent pas l'imagination ; ils sont trop évidents et n'étonnent pas ; mais ils ne sont pas suivis et de leur transgression découlent des maux sans nombre.

Le militaire est un fait, il est chose de force et non homme ; quand il produit son effet d'instrument on doit le remiser, comme un canon ; au lieu de cela, ne voit-on pas le militaire : ambassadeur, juge, administrateur ; et les insanités pullulent, parce que il y a antinomie entre la fonction de force et toute autre.

Le corps social laisse le bras commander à la tête et le ventre au cœur, d'où maladie, révolution et anarchie.

Où est la tête d'une race et sa vraie conscience ? Est-ce Faust ou le débardeur ? Est-ce Pythagore ou l'hoplite ? Est-ce Victor Hugo ou Mac-Mahon ?

La pensée est une fonction sociale suréminente qui n'a aucune part aux agissements d'Etat : et Tolstoï sent juste « la

science véritable, qui mériterait réellement le respect auquel prétendent les savants d'aujourd'hui, a pour but de rechercher comment on doit et comment on ne doit pas organiser la vie sociale et individuelle, comment résoudre toutes les questions de la cohabitation des hommes. »

La proposition *sine qua non* est ridiculement simple, mais jamais l'appliquera-t-on ?

Que la justice soit entre les Etats ce qu'elle est entre les individus du même Etat.

Que ce qui est entre les membres d'un Institut soit entre tous les Instituts.

L'humanité n'est pas si forte en ses vices qu'elle puisse défier longtemps la raison manifestée.

Si tout ce qui pense, tout ce qui sait, tout ce qui vaut, unanimement, d'un bout du monde à l'autre lançait l'anathème, l'anathème serait virtuel et frapperait de stupeur les pervers.

Mais les penseurs, les savants, les valants n'ont aucun lien entre eux, et disper-

sés, vagues et impuissants en leur protestation, ils n'accomplissent pas leur mission verbale qui est d'opposer la vérité à la force et de déshonorer la force si elle résiste.

Il n'y a jamais nécessité d'exterminer cinq cent mille hommes désarmés et ce prodigieux massacre aurait dû soulever toutes les consciences et celle de l'Eglise même : il s'est opéré sans contradiction.

Beaucoup d'hommes n'auraient pas de fonctions, sans l'infamie générale : beaucoup ne mangent leur pain que pétri dans le vice oule sang ? Sont-ils coupables ? Nul ne vient le leur dire. Depuis le *Te Deum* du prêtre à chaque brigandage réussi jusqu'aux honneurs civiques, tout les confirme dans leur voie.

Qui porte-t-on en terre avec cette pompe; il semble que la nation entière a perdu son guide ? Ce mort fut un imbécile qui répondait à ce commandement : « tuez ce qui est devant vous » et cet imbécile disait du malheureux soldat, abreuvé d'atrocités qui s'était suicidé imparfaitement, « le militaire qui attente à ses jours est un

homme déchu. Le sang d'un soldat de marine doit être consacré uniquement à la défense du drapeau. » Sottise et cruauté voilà, ce qui vaut des funérailles nationales et comment les sots et les sauvages ne pulluleraient-ils pas ?

Les mandataires de Dieu, de la Science, les théoriciens de toutes communions affirment que tel est le salut.

Pour faire un peu d'équilibre en ce monde pas n'est besoin d'une extraordinaire formule :

La même morale régit la collectif et l'individu.

Car, le plus grand crime c'est l'homicide il devient vertu et gloire, quand il est commis de peuple à peuple. Comment un fait abominable en soi se rachète-t-il par sa multiplication ?

Un affamé vole un pain et il va en prison, le maréchal Montauban met à sac le *palais d'été*, et la Montijo, impératrice des Français, recéleuse éhontée, arbore à son cou le collier volé, qu'elle tient de l'escarpe Montauban.

La société chrétienne enseigne à la fois la vertu pour l'individu et le banditisme pour la nation. A chaque heure de chaque jour, on égorge des races désarmées, et les égorgeurs sont toujours des chrétiens, ils apportent l'Evangile du viol, du vol et de la torture : et le Pape affiche des sentiments italiens : or, tout patriotisme est une menace de sang et de spoliation.

La traite des noirs a été solennellement abolie, mais le massacre des noirs et des jaunes est solennellement pratiqué.

A Madagascar, l'armée française avait fait imprimer les débats et l'exécution des ministres, avant même de les avoir arrêtés. Dangereux pour ses compatriotes, car il fait peser le conseil de guerre dans la vie privée, le militaire, hors d'Occident, toujours féroce est un véritable séide de l'Antechrist.

On s'étonne que l'art soit seulement libidineux, que la petite femme règne à la place de Melpomène ; mais si, comme Tolstoï le remarque, la notion du Beau dépend de celle du Bien, dans l'esprit d'une

race, rien ne peut se produire d'admirable en Occident. On m'objectera les horreurs assyriennes, puniques et romaines, sans songer que ces fauves brutes n'avaient pas entendu le sanglot de l'Agneau, de l'Agneau qui efface les péchés du monde.

Que sont-ils, ceux qui tuent au nom de l'Agneau, qui se servent de sa bannière pour couvrir leurs boucheries?

Ni à cette heure, ni à aucune, l'intelligence et la vertu n'ont manqué, mais à cette heure et à beaucoup, l'orientation a été fausse.

Il y a toujours sept justes dans une cité, mais ils ne connaissent pas ou ne s'entendent point. Le nombre de supériorités relatives est grand : que d'esprits avertis, que de mérites intimes, mais tout cela se terre, tandis que la déraison va par les rues, bruyante, offensive.

Si la haute culture était susceptible d'une discipline, elle régnerait : mais la faiblesse de notre caste est de ne pouvoir subir la hiérarchie ; on veut jouer des concertos et non point faire sa partie dans l'oratorio bienfaisant.

L'ambition, momentanément subit un programme, l'intellectualité jamais : elle a

peur de se diminuer en se subordonnant à la raison.

Si la Paix avait une armée, si la Vérité obtenait une obéissance passive, si enfin, il y avait des soldats de la pensée, quelle transfiguration de l'univers!

Mais quiconque vaut, se bastionne dans sa personnalité, comme un Goëtz dans son burg ; l'artiste prend son thème en lui-même et tant pis si le thème est bas ; ce ne sont pas ses rêves mais ses vices qu'il nous raconte souvent.

Depuis l'amoindrissement des personnalités, l'auteur se débite, matière exclusive de son œuvre, il convie le public au geste du pouilleux de Murillo : et le public accourt, intéressé.

Les peintres exploitent leur maladie de l'œil, comme les acteurs leurs tics nerveux ; celui-ci perçoit les couleurs désaccordées, cet autre tire parti de la forme de son nez et, tous, hypnotisés sur eux-mêmes, grattent leur vermine, sans lassitude, tandis que le public se plaît à un art si bas qu'il n'éveille plus une différence entre le poème et la vie.

Saint Ignace avait compris un des secrets de la toute-puissance, l'unification des volontés, mais il oublia un autre arcane : c'est qu'on ne forme pas des chefs comme des soldats, et qu'il n'en peut sortir des rangs : et la Compagnie de Jésus dépaysée en notre période ne peut pas modifier son activité : elle en est encore au temps de Voltaire, elle date : l'esprit de l'ordre, induré par le militarisme qu'il contient, ne tient plus tête à l'époque. Ah ! si les généraux de la Compagnie avaient été choisis hors de la Compagnie, si le génie avait pu animer cette collectivité si admirable, la déraison démocratique eût été arrêtée en son essor, car le socialisme eût été réalisé par les RR. PP. eux-mêmes : mais fidèles à de vieux programmes ils continuent à éduquer de la vicomtaille dont ils font des officiers et rien de plus !

Le XIXe n'a vu naître aucun ordre s'inspirant des nécessités nouvelles. Un homme a réalisé la figure du moine sympathique, Lacordaire, celui-là fut éloquent, et celui-là fut un beau cœur et le dernier des moines illustres.

Nul n'a fait école, en ce siècle, ni par le chef-d'œuvre, ni par l'enseignement, Delacroix n'a pas eu d'élève, et Ruskin n'a converti que quelques miss à la Beauté.

Ce que la Bible raconte du premier groupe humain, cette confusion des langues se réalise maintenant parmi les gens de valeur, ils se méconnaissent et se fuient.

Qui les rassemblera, si l'idéal commun est impuissant à les grouper ? L'Eglise reste la seule densité vivante, qui se meuve avec cohésion, et tel son prodigieux mécanisme qui transmet le mouvement jusqu'aux infiniments petits, qu'elle servira à l'évolution prochaine.

Il n'y a de mot d'ordre reçu que lorsque la promesse du succès les donne à l'ambition : et cette unité ne vaut rien.

L'essence du Bien est infiniment mystérieuse : et pour le réaliser il ne faut pas le nommer. Dans une période de publicité à outrance comme la nôtre, le Bien doit se masquer et devenir secret. « Suivez cette

route, c'est la meilleure » est une pauvre exhortation.

L'humanité est ce noyé qu'on ne sauve que lorsqu'il s'évanouit, en inconscience : sinon il noie son sauveur.

Il y a des bâtiments qui sont fréquentés sans cesse, et qui expriment l'aspiration de l'époque : l'église, la gare, la bourse et le théâtre.

C'est le curé et sa fabrique qui juge du plan : je ne crois pas que la mauvaise architecture soit le fait de la direction des cultes : les pontifes sont libres de leur esthétique, or donc, les pontifes sont inconscients.

Toutes les églises neuves, Trinité, Saint-Augustin, Saint-François-Xavier, sont d'abominables bâtisses. Les francs-maçons n'ont pas corrompu les maçons; M. Dumet n'a pas inspiré les entrepreneurs, c'est bien le clergé catholique qui a voulu ces temples blasphématoires : et les fidèles ne répugnent point à y venir.

La Gare, je l'ai dit, est la cathédrale de

l'agitation et de l'internationalisme, beau fruit de charité, peut-être : ou est celle qui a un caractère : et on a fait des efforts : à Nuremberg, il y a une gare ogivale ! Louis Ier de Bavière qui voulut Munich vraie capitale, en désespoir de trouver un architecte, fit copier les monuments célèbres, et il fit bien, dans un pays où s'est élevé cette chose informe et hideuse, le théâtre Wagner à Bayreuth.

La Beauté d'un monument ne résulte pas, même à Sainte-Sophie, même à San-Marco, de la richesse des matériaux, mais du caractère des lignes : or, la ligne pure ne représente ni coût, ni difficulté, mais simplement du génie architectonique.

Les monuments ont pour mères les mœurs morales d'un temps ; plus un peuple s'extériorise, moins il y a d'architecture : le moderne riche vit presque en nomade, l'architecture est donc un art fini.

Mais il est étonnant que Tolstoï l'ait oublié dans son livre ; peut-être a-t-il pensé que telle architecture, telle littérature, était une dure sentence pour son pays, car il

est patriote : quoiqu'il ait inspiré ce beau mot au tzar Alexandre II, « je ne veux pas (lisez, je n'ose pas) faire de cet apôtre un martyr. »

Quel serait, selon le réformateur de la steppe, l'architecture chrétienne : évidemment une charpente en fer vitrée, où tous les moujicks d'une province puissent s'écraser. Dieu ouvre son temple au peuple, mais qui aura l'idée de lui ouvrir un palais ? Nul, sinon un fou. Il n'y a pas de monument démocratique, non plus de monument individualiste, il n'y aura donc plus de monument, puisque le prochain avenir ne comporte que ces deux termes.

Que reste-t-il des peuples morts ? les temples. Supposons qu'un jour on retrouve les ruines des églises neuves de Paris : que pensera-t-on de cette date où l'informe fut le nom du saint lieu ?

Ce moujick, le prototipe humain et chrétien, l'honnête buveur de vodka qui, pour tout, a recours au pope, lequel est un moujick aussi, comprendrait-il le Parthénon ? Pas plus que le musulman : églises

russes et mosquées, se valent devant l'art.

Non, l'art n'est pas ce qui est ressenti par les plus bas, l'art est ce sommet où les forts, quand ils sont aussi les bons, mènent le troupeau humain pour qu'il paisse, selon les besoins de l'âme, la sainte asphodèle du mystère.

L'art est un haut lieu où un Moïse écrit les lois de la forme, et il faut apprendre au peuple l'adoration du mystère et non pas son commentaire.

Chrétiennement, le peuple, le pauvre, le gueux a deux palais : l'Eglise et le Musée, mais ils sont parcimonieusement ouverts.

J'ai vu les gardiens du Louvre, anciens militaires, chasser un homme parce qu'il était trop misérablement vêtu : avec cet instinct que le bourgeois a inculqué au chien contre le loqueteux.

D'un bout du monde à l'autre, en Italie, pour rançonner le voyageur, en France, pour la paix du bedeau, on ferme les Eglises à certaines heures, et surtout aux premières heures du soir où le désespéré est plus près

du suicide et le pécheur si voisin du repentir.

On dira que quelques canailles saliraient l'ombre des Eglises : mais l'ombre des vraies Eglises se défendrait !

Je défie bien qu'on souille Strasbourg ou Cologne, ou Notre-Dame, à moins de s'appeler l'Etat et d'y prier Dieu pour les massacres, et d'y chanter des *Te Deum*, après les carnages.

Le blasphème des blasphèmes c'est ce mot « Dieu des armées » ; le Dieu de Mac-Mahon, mieux vaudrait le gri-gri des nègres, le fétiche de la Nouvelle Zélande.

Le mal, c'est la force sans la sanction du droit, c'est la permanence de la force, sans la garantie de justice ; le mal, c'est l'armée qui tue par dedans et par dehors, en paix comme en guerre et qui dépasse en horreur tous les sacrifices sanglants de Carthage et du Dahomey.

Le mal, c'est la Colonne Vendôme qui dresse vers le ciel la figure du plus épouvantable maniaque de l'histoire, l'assassin aux quinze millions de victimes, l'illustre

anthropophage, le parfait boucher que l'Angleterre n'a pas eu le courage d'enfermer à Bedlam, car de tels monstres ne sont plus des humains, mais une production sans nom de la nature devenue folle.

Il n'y a pas de nouveauté en matière de vérité, et quand on a parlé de Dieu, on répète toujours qu'il est unique [1].

J'ai indiqué, ailleurs, comment on modifie les mœurs en changeant les notions esthétiques.

La première génération de ce siècle fut bercée par la cannonade et torchée avec les bulletins de la grande Armée ; la dernière, exaspérée par le service obligatoire et désabusée sur le prestige militaire, va rejeter l'idée de Patrie et la barbarie qui en découle.

Mais, l'action de l'art manque à cette bienfaisante évolution, ou plutôt l'Etat encourage la peinture militaire, la plus antichrétienne qu'il soit.

Il s'agirait d'attaquer dans l'œuvre d'ima-

[1] Le livre du Sceptre.

gination, le vieux prestige de l'homme au sabre; il faudrait que l'officier ne fut plus le sympathique jeune premier des romans; il faudrait qne le vieux général, présenté en type de bonhomie, raconte un peu ses cannibalismes coloniaux.

Tolstoï s'indigne qu'un écrivain qui ne fut qu'excellent écrivain ait une statue: comme il parle d'un russe et que je ne connais pas d'écrivain russe qui ne soit de second ordre, je ne puis discuter la justice ou l'injustice de l'icone; mais j'insinue à l'auteur de *Qu'est-ce que l'art?* que la statue la plus scandaleuse est celle du tueur, de l'homme qui a envahi, massacré un peuple étranger.

Les militaires ont une autre morale que les civils: et cela est mauvais; ils ont une autre justice: et cela est épouvantable; ils ont un autre prestige: et cela est ridicule.

Scientifiquement ils n'embarrassent aucune classe de l'institut; individuellement, ils se servent du conseil de guerre dans leur vie privée; et l'honnête français qui

trouverait un homme en chemise chez lui, devrait lui demander s'il n'est pas officier, car il irait en conseil de guerre et on n'en revient pas, époux outragé, quand l'outrageant est galonné. Les rancunes et les haines se satisfont de la même façon, puisque tout le monde est soldat : quelques jours on verra, comme à Constantinople, l'uniforme embrasser au hasard les femmes dans la rue ; mais en France cela s'appellera de la galanterie, un peu poussée.

Comment se fait-il qu'on n'entende jamais dire qu'un officier soit fusillé ; on descend tous les jours des soldats de troisième classe : jamais un sous-lieutenant. A partir de ce grade, une vertu surhumaine s'inocule à l'individu et depuis un siècle je ne sais pas si un seul officier a été condamné à mort : et cela humilie beaucoup les autres professions.

La littérature a ses Verlaine et ses Wilde, la science ses Lapommeraye ; le corps des officiers seul, pur et intègre, ne mérite jamais la mort. Ou bien ce métier est-il privilégié par le contrat social : est-ce une

compensation aux mauvaises chances de la mitraille : « tu iras au combat, mais en revanche tu n'iras jamais à l'échafaud ». Il y aura toujours des privilèges, seulement on devrait les déclarer honnêtement.

Les trésoriers payeurs ne volent jamais et les officiers ne tuent point, hors de la guerre : soit pour la France, parce qu'il serait dangereux de parler autrement. Mais on m'a conté des histoires soudanaises, algériennes, tonkinoises et malgaches tellement horribles que je tâche de les oublier. Ce n'est pas la peine de bafouiller que la neuvième symphonie divise les hommes quand on est compatriote de Skobeleff et autres héros.

O chrétien, épris de charité, surveille les petits fils de Pierre le Grand, au lieu de t'acharner sur la misérable luxure d'un poète : ce n'est pas l'art qui a peuplé si longtemps les mines de Sibérie, ce n'est pas l'art qui a fait cette tranquillité européenne si belle et sereine autour du massacre des Arméniens. Ta horde, à toi, est terrible à elle seule autant que toutes les

autres ensemble et s'il y a au monde une terre ou le bon plaisir remplace officiellement la justice, c'est la tienne.

Laisse là, la grossièreté de Sophocle, o subtil patron des moujicks, et remémore-toi les expéditions du Caucase !

Changer les notions c'est varier les mœurs : reconstituer une théorie de la vraie gloire précipiterait au néant les héros du mal, et ces héros seront clairement désignés par cette formule : l'action de la force sans le droit.

L'animal agit selon sa force et son instinct ; hélas ! l'homme aussi et le chrétien même. Quelle est la mission de l'écrivain d'opposer leit-motiv de la conscience à la force et à l'instinct.

Puis-je ? est le mot des peuples aujourd'hui. Il faut leur imposer celui ? Dois-je ?

Une épée en soi vaut mieux qu'un cierge si elle est tenue par un chevalier, c'est-à-dire, selon la justice. Elle vaut moins que le coutelas du bourreau si elle est tenue par un homme d'armes, c'est-à-dire, hors de la justice.

La société moderne a besoin d'une armée à la saint Ignace, *baculum perinde ac cadaver :* mais la métaphysique qui est une plus grande Dame que toute nation déclare qu'il n'y a pas de gloire sans justice. Sur ce terrain, toutes les religions se sont déshonorées, et la catholique tout en premier : les « Te Deum » du premier Empire étaient des sacrilèges de laquais cyniques. Si l'autorité spirituelle sanctionne les passions nationales, les citoyens sont relevés de tous péchés.

L'opinion seule, par la puissance des écrivains, ramènera chacun à la conscience de sa fonction.

Le temps n'est pas à construire et le xxe ne verra pas de monument surgir ; mais l'époque est propice aux démolitions et il se prépare un grand déblaiement. La société a souscrit au combat contre l'Eglise, elle a renoncé Jésus, mais voici qu'aujourd'hui par le cloître écroulé et désert, les même ennemis de Dieu ont dressé leurs menaces contre la bourgoisie et la peur fait des prosélytes et tous les possédants se

rabattent vers l'Eglise; mais l'Eglise, à son tour ébranlée par ses mauvais pactes, chancelie.

Ce n'est pas un vain symptôme ; la Papauté ne satisfait pas la conscience universelle, elle l'étonne, elle l'attriste ; elle l'irrite : tristes effets. Quel mot d'ordre vient deRome, quels hommes viennent du Vatican ? L'Eglise se fait si petite, si mesquine, si docile, qu'elle a conquis, comme Henri V, l'estime de ses ennemis et le mépris de ses vrais fils, si on pouvait mépriser une mère ; c'est déjà trop pour leur cœur, d'avoir à juger là ou on voudrait honorer, d'avoir à réprimander, là où il convient de s'agenouiller.

Les Encycliques tissées de lieux communs ne signifient absolument rien : le Pape hibou auguste dans son palais, refuse de parler. Il se tait *urbi* et *orbi*.

Ce sera l'écrivain indépendant qui rappellera les nécessaires vérités ; mais cette parole illuminatrice dans la bouche du Vicaire du Christ devient séditieuse sous la plume du fidèle : et il faut renoncer son

zèle ou la vérité. Aujourd'hui qui a la foi passe pour hérétique, tellement on s'est aveuli : et les pasteurs assurés par une certaine régularité, effet de prolongation de mouvement, ne comprennent pas même qu'on s'inquiète: le casuel de la paroisse ne décroît point !

La Religion depuis un siècle a horreur de l'art : il faut qu'elle prêche, elle le fait avec tant d'humilité que les illetrés seuls supportent les verbiages de la chaire.

Elle a besoin d'images ; elle choisit les plus niaises : elle consomme du papier imprimé dont le style est exclu pour laisser toute la place à la piété et l'archevêque de Paris, ce marabout digne de la mosquée d'Omar, ne connaît ni le nommé Wagnère, ni que les R + C ont bâti Notre-Dame, il s'en tient au Bréviaire, le cher mouton-berger, et ce seul livre est encore bien lourd pour sa cervelle.

Un groupe d'artistes demande une messe, à l'intention d'un effort d'art religieux : et M. de Guibert la refuse.

L'art c'est le diable, peut-être, mais pas

celui du clergé, un autre dont il ne faut rien dire.

Travailler pour les églises c'est abandonner l'idéal : le goût religieux est dirigé par des dévotes bilieuses qui adorent le blond, le rose, le doré et la niaiserie : la stupidité est leur prisme pour regarder la sainteté. Les cuisses d'ange des confessionnaux à saint Bavon de Gand, la danse du chale de sainte Véronique à saint Pierre et à ce même saint Pierre les cupidons qui s'amusent avec la tiare et les clés : voila l'art chrétien.

Les natures vicieuses se reconnaissent à un trait, la peur du nu : l'Anglais le plus dépravé des occidentaux en est le plus pudique. Il y a des esprits ténébreux que la beauté horrifie, qui conçoivent le salut à la Philippe II ; pour eux la colombe du Graal est une chauve-souris. Ces jansénistes d'instincts, protestants inconscients, voudraient assombrir la religion, l'étriquer : leurs pauvres poumons ne supportent pas l'air vif et sain.

Le salut n'est pas la pénitence, pas plus

que la santé n'est le remède. On va à Dieu par l'enthousiasme et les bonnes œuvres, Jean qui rit y parvient comme Jean qui pleure : il n'y aura pas qu'un seul tempérament parmi les élus.

Unité de tendance, certes, mais aussi multiplicité de moyens : telle la formule.

Hors de l'Eglise, pas de salut ; mais l'Eglise est plus étendue qu'on ne suppose. Quiconque vit comme s'il connaissait Jésus, quoique l'ignorant, fait partie de l'Eglise : quiconque fait les œuvres chrétiennes est chrétien, fût-il bouddhiste par les mœurs.

Quand il s'agit d'étudier une période esthétique, la question d'art est une question d'âme qui soulève tous les problèmes du bien et du mal : car l'œuvre est le fruit d'une époque et reflète exactement son aspiration.

Il faut donc montrer l'état de la sensibilité chez un peuple, ou plutôt dans l'ensemble d'une civilisation.

Le lieutenant espagnol Portas faisant arracher les ongles, tordre les testicules, brûler les hanches, briser les poignets,

arracher les lèvres à Aschieri, Collis, Nogués, Molas, Mas, Synier; le pacificateur des Philippines Polavieja qui arracha les yeux et brûla la plante des pieds au frère d'Hau-Kai, voilà qui est autrement anti-chrétien que les écarts de goût des poètes français.

A l'heure ou j'écris, on viole les femmes juives en pleine rue d'Alger, sous l'œil bienveillant du catholicisme et de la civilisation.

Urbain Gohier, un des plus nobles intellectuels de ce temps, a composé cette brochette de faits d'après la correspondance des *Compagnies d'Afriques*.

Le colonel Combes, du 47e de ligne, écrivait d'Orléans, 18 juin 1836 :

> Nous pûmes, au moyen de nos braves alliés, incendier dans notre route et dans un grand rayon tout ce qni était brûlable. La campagne fut en un instant un vaste océan de feu. Cette manœuvre fut continuée les jours suivants.

Le colonel Smidt, du 53e de ligne, écrivait de Medeah, 18 mai 1841 :

Le duc de Nemours a visité ma capitale. Il est heureux qu'on ignore en France comment on a traité cette pauvre ville ; ce n'est plus qu'un amas de ruines...

Le chef de bataillon Westée, de la légion étrangère, 3 juin 1841 :

Nous avons fait immensément de mal à l'émir en détruisant ses entrepôts et en ruinant ses alliés. Le nombre de douars incendiés et la quantité des récoltes détruites est incroyable. Sur les deux flancs de la colonne, on ne voyait que des feux.

Du capitaine Canrobert, futur maréchal, 1er janvier 1842 :

Nous avons surpris de nuit une assez grande quantité d'habitations de Kabyles et enlevé plusieurs sortes de troupeaux, des femmes, des enfants et des vieillards... Le soldat, mal ou pas surveillé, excité d'ailleurs par l'appât du pillage, se livre aux excès les plus grands qui vicient singulièrement son caractère.

Du chef de bataillon de Lioux, du 53e de ligne, 20 mai 1842 :

... Pendant ce trajet, comme durant les jours qui s'étaient écoulés depuis notre départ, on détruisit beaucoup de pauvres villages et de riches et abondantes moissons.

Du commandant Forey, futur maréchal, même date :

Le général Changarnier a trouvé l'occasion, par son activité, de faire quelques razias qui ont enlevé aux Arabes de cinq à six mille têtes de bétail et de sept à huit cents prisonniers, surtout en femmes et enfants.

Du chef de bataillon Bouteilloux, du génie, 20 juin 1842 :

Depuis le mois de décembre, on exécute dans toutes les directions des razzias organisées par le général Changarnier, qui est une véritable capacité militaire (*sic*). Ces razzias, qui ont été très habilement conçues, ont ruiné ou du moins commencé la ruine du pays. Puis, dès le mois de mars, les colonnes sont sorties, faisant la guerre aux récoltes, qu'elles faisaient manger en herbe par les bêtes de somme. On a fait beaucoup de mal aux cultivateurs, aux gens paisibles qui, de tout temps, étaient portés pour la soumission.

Du capitaine Cler, futur général, 1er juillet 1842 :

Depuis cinq mois que je suis dans ce pays, j'en ai passé quatre en expédition. Pendant ce temps, j'ai vainement cherché une idée de combattre sans pouvoir la rencontrer. Nous n'avons fait la guerre qu'aux trou-

peaux, aux habitations, aux récoltes et à la partie la plus infime de la population.

Du commandant de Lioux, du 43e de ligne, 23 avril 1843 :

Nous rentrons d'une nouvelle expédition... Notre colonne avait mission de tout ravager sur son passage et à plusieurs lieues autour de ses bivouacs successits. En effet, l'on a beaucoup détruit ; des villages entiers, de grands et véritables villages ont disparu par l'incendie, et plusieurs milliers de pieds de figuiers, d'oliviers et autres ont été coupés.

Du lieutenant-colonel Forey, futur maréchal de France, 26 avril 1843 :

... Tous, nous étions stupéfaits de tant de beautés naturelles. Mais les ordres étaient impératifs, et j'ai cru remplir consciencieusement ma mission en ne laissant pas un village debout, pas un arbre, pas un champ...

Dans cette expédition, on a brûlé plus de dix grands villages, coupé ou incendié plus de dix mille oliviers, figuiers, etc.

De M. Dussert, sous-directeur de la province de Constantine :

Le général Baraguey d'Hilliers, dans ses dernières expéditions, a détruit, dit-il, plus de cinq mille oliviers.

Si nous appauvrissons le pays d'avance, qu'en ferons-nous quand nous l'aurons ?

Du lieutenant Pierre de Castellane :

Nous sommes restés plusieurs jours à ce bivouac, détruisant les figuiers, les récoltes, et nous ne sommes partis que lorsque le pays a été entièrement ruiné.

Du colonel Dubern, du 9e chasseurs, 4 mars 1846 :

Les chevaux, les bœufs et même les moutons vont manquer totalement ; la guerre a détruit les premiers et entravé la production ; les razzias ont achevé l'extinction de la race bovine ; il en a été de même pour les moutons.

Au résumé, nous détruisons le pays que nous prétendons coloniser et civiliser.

Depuis trente ans, il n'y a pas de guerre en Occident ; on est trop lâche pour attaquer des gens qui peuvent se défendre, et on va sur des faibles pour brigander sans péril.

Tout officier est un antéchrist ; l'incendie, la destruction systématique voilà l'esprit de l'armée dont les chefs sont bercés sur

les genoux des jésuites. Oh ! détruire des moissons, couper dix mille oliviers ! Et on parlera des Huns et un ex-officier russe viendra déclarer que la Grèce fut grossière.

L'écrivain, qui prend son mot d'ordre du divin crucifié, doit réserver sa colère pour l'énorme amas de crimes incarné sous la forme coloniale ; les peuples cruels n'eurent jamais d'art, et la France, l'ignominieuse France, incendiaire des blés et destructrice des arbres, ne peut plus avoir que des garde-chiourmes et le protectorat russe.

Montmartre, c'est-à-dire l'exploitation des jeunes talents par les limonadiers, et l'alliance de la bohème avec la galanterie, a plus fait pour hâter la décadence que l'on ne suppose.

Ces poètes qui ont débité leurs vers entre des bocks et parmi la fumée des cigares avaient du talent pour la plupart.

Mais, soit nécessité, soit faiblesse ou succès facile, ils ont consenti à diminuer dans le public la notion du poète, d'abord; et puis, inféodés à tel café, comme un rédacteur à son journal, ils ont attaqué et sali, suivant la fantaisie du patron. Et le bourgeois, c'est-à-dire l'homme riche et sans culture, a trouvé drôle de pouvoir se payer pour cent sous la déchéance de cet être qu'il déteste de toute son âme et qui l'embêtait avec les tours d'ivoire de jadis. Ah?

si ces malheureux lyriques livrés aux bêtes avaient entendu tel bourgeois disant à son épouse : « Ah ! les poètes te font rêver : je vais te les faire voir les nouveaux Vigny, les Musset actuels. » De l'intemérabilité, la poésie est descendu au cabaret ; l'Elvire actuelle est une pierreuse, habituée de Saint-Lazare et qui a pour héros et seigneur un assassin de passants.

Les plus récentes poésies, parmi celles qui valent, sont consacrées au monde de la préfecture de Police et de la Grande Roquette.

Les femmes du meilleur monde se font conduire dans des tavernes où on les hue où on les abreuve d'obscénités et ce sont les pères, les époux, les frères qui les conduisent. L'ordure et la vulgarité sont les Muses de l'heure : mais la vulgarité l'emporte, elle met si bien à l'aise, c'est l'art à l'image de l'homme, l'art niais. A qui la faute ? à l'Etat ; un homme qui a passé par l'école laïque et la caserne peut-il encore se plaire aux nobles choses.

Le café-concert est l'art qui convient aux garnisons.

Depuis deux ans, la colonne des théâtres s'est enrichie d'une vingtaine de mauvais lieux, où on ne voit pas seulement des femmes jolies et déshabillées, mais où on trouve autant d'art que la grivoiserie en comporte.

En revanche, la *Comédie-Française* joue le répertoire du *Palais-Royal*, l'*Odéon* ne donne aussi que du vaudeville et de vieilles comédies mal mises en scène, et le théâtre pour tout dire devient imbécile : mais la faute incombe à l'Etat qui devrait faire du *Théâtre-Français* et de l'*Opéra*, des théâtres d'enseignement où on ne jouerait que des chefs-d'œuvre. Subventionner *Célimare le bien-aimé* ou la *Maladetta* c'est l'acte de gâteux et d'incurables.

Le public vient toujours au classique mais on lui en donne le moins possible pour ne pas le dégoûter de la production contemporaine. Que deviendrait la Société des auteurs dramatiques, cette puissante Société financière, si le public ne voulait que du grand Art ?

J'ai vu des hommes socialement tout à

fait qualifiés, accepter, par admiration, ce rôle de figurant qui apitoye le comte Tolstoï et j'avoue que je me dévouerais à faire un garde dans *Polyeucte*, tandis que je refuserais d'assister comme spectateur à la plupart des ignominies qu'on nomme comédie maintenant.

La moralité, au théâtre, c'est le pathétique ; l'immoralité, c'est l'ironie. Ce qui est ridicule pour le commis voyageur est pitoyable pour le penseur. Turcaret, dit-on, consola le public à moitié ruiné d'alors par les traitants : mais les œuvres qui soulageraient l'indignation publique ne seraient pas autorisées.

Mme Sarah Bernhardt et d'autres ont mis Jésus-Christ sur la scène ; mais on n'a pas osé y mettre Mahomet : et le Grand Turc a fait respecter l'islam dans ce même Paris où on ne respecte pas le Christ.

Il s'est trouvé un homme de lettres, pour intituler sa pièce blasphématoire, *évangile*, comme on dit comédie ou drame : cela suffit à montrer l'époque, et que Montmartre est partout.

« L'œuvre d'art véritable efface dans la conscience de celui qui en est impressionné toute distinction entre lui et l'artiste, et même avec tous les hommes qui sont impressionnés comme lui. »

L'effet le plus ordinaire du chef-d'œuvre c'est le prosternement et la reconnaissance.

A la Sixtine, au Parthénon, aux Chambres, à Karnach, si les auteurs m'étaient apparus, je me serais agenouillé et j'aurais baisé leurs mains sacrées : car, n'étant pas moujick, je distingue l'abîme qui sépare le mortel du daïmon et que je ne m'estime pas digne d'être le serviteur d'Ictinos, de Phidias, de Raphaël et des grands architectes d'Egypte.

L'œuvre d'art véritable crée dans la conscience de celui qui en est impressionné, un état d'âme surélevé, c'est une communion d'inférieur à supérieur.

Quand mon frère, le docteur Adrien Péladan, me donnait, un à un, les livres de Magie, j'éprouvais, à chaque ouvrage, l'impression de m'enrichir chaque fois d'un

fief insigne : c'était l'agrandissement de ma personnalité, c'était la conquête de moi-même qu'il aidait ; et chaque fois que j'ai vu un chef-d'œuvre, et j'en ai vu beaucoup, j'ai eu l'impression que je m'augmentais ; une dilatation radieuse de la réceptivité augmentait ma conscience ; je m'enrichissais d'une certitude, d'une évidence, d'un flambeau.

Qu'on appelle cela le plaisir esthétique, c'est pour moi, un saint mystère !

Posséder est un verbe de bourgeoisie. On possède de l'âge de conscience à la mort ! c'est-à-dire, pendant quarante années, des murs, des meubles. Est-ce posséder cela ? puisque la plus petite circonstance matérielle peut vous l'enlever.

On ne possède que ses conceptions et ses souvenirs. Cela ne peut vous être enlevé, et quelque notion que l'on ait du devenir, ce qu'on a pensé et senti n'est pas seulement votre, cela est vous.

Un homme est le total de ses pensées et de ses émotions : l'art apparaît donc la mine d'or inépuisable où l'individu sans cesse se

peut enrichir et s'orner, à condition que l'art reste incompréhensible en son essence et par là, toujours divin.

Le comte Tolstoï, ancien officier, nous a bien fait voir que le chef-d'œuvre reste fermé devant plusieurs qui ne sont pas moujicks. C'est sa sensibilité médiocre qui nie, et il semble le chrétien cosaque, repoussé par une femme dont il dirait : « elle m'est indifférente, » alors qu'il n'en aurait pas senti le charme, par le fait de sa grossièreté de nature.

Le réformateur russe est ce qu'on appelle, en argot littéraire, un simpliste : il a peu d'idées. En revanche, il les pousse toutes à l'excès et les rend brutales, absurdes et même dangereuses : il y a du musulman chez ce russe qui n'est que chrétien, et encore de sa propre communion.

Une intolérance singulière se fait jour à travers sa douceur et malgré qu'il ait exagéré l'enseignement de la passivité, je ne sais s'il serait bon qu'il devînt le Maître ; et c'est déjà beaucoup contre sa théorie de

ne vous faire douter de lui comme applicateur. A l'adverse partie, il ne donne aucune garantie même théorique et l'on serait inquiet si cet homme de bien pouvait agir.

Si le clergé que j'avais défendu dans la rue, avant de le défendre dans le livre, si les moines pour qui j'ai passé onze jours sur les bancs de la correctionnelle, et que j'honore et vénère en toutes mes œuvres, triomphaient, je n'aurais plus qu'à passer la frontière du pays où ils seraient devenus les maîtres, et sans délai.

Sincèrement, l'ordre de choses que je défends n'a rien à m'offrir que le bûcher, et l'archevêque de Paris m'aurait fait lyncher, après m'avoir fait torturer, sans ces francs-maçons que je vilipende depuis vingt années.

Les illusions sont admirables chez les enfants, déplorables chez les hommes. Si on m'annonce un acteur, je n'ai aucune méfiance ; j'y regarde à plusieurs fois avant de

laisser un ecclésiastique franchir mon seuil.

Entre le dispensateur des sacrements et l'homme en soutane il y a une différence, et de plus il y a une inimitié, entre clerc et laïque occupé de clergie.

Le prêtre méprise le fidèle comme le militaire méprise le civil.

Il faut la sublime naïveté du chevalier Péladan pour avoir voulu la bénédiction de l'ordinaire sur ses efforts. Le prêtre n'approuve que le prêtre ; le zèle du laïque l'exaspère comme un reproche à la fois et une usurpation aussi.

Il y a une secrète irréconciabilité entre l'intellectuel et le clerc : la charité ne suffirait pas à la réduire : l'assermenté, le prêtre national et l'abstracteur ne se comprendront jamais.

Le père Didon, la plus noble conquête que le Protestantisme et le Germanisme aient faite sur le Catholicisme et le Latinisme, le père Didon qui a trouvé son chemin de Damas entre Gœttingue et Tubingue, s'essaye à faire des Ravaillac et des Jacques

Clément dans les bagarres anti-juives.

L'institut catholique organise des émeutes tandis que l'épiscopat continue sa capitulation perpétuelle.

La loi de Charité est violée et la dignité aussi : pactisant avec la passion nationale, la religion prostitue les formules divines aux aventures politiques et la propagation de la Foi qui semble une œuvre de civilisation n'aboutit qu'aux horreurs de la conquête.

Ce sont les missions qui ont ouvert l'Orient aux chrétiens, et ce sont les chrétiens qui ont réalisé l'enfer en Orient. S'il y a des aumôniers dans les corps coloniaux c'est sans doute à l'insu de l'Eglise, comme dans les troupes de toreros, car tout soldat d'une conquête est damné *ipso facto*.

On ne sert pas deux maîtres : Jésus et son colonel, on ne peut être à la fois l'homme très doux de l'Evangile et la bête féroce et perverse de l'armée, et surtout on ne peut enseigner sans dérision à être citoyen et chrétien, en même temps. Il y a antinomie entre les œuvres aveugles de la

force et les œuvres divines, et ce n'est pas un casuiste qui la réduira. On objectera que cette matière est essentiellement contrainte, que la mort est au bout de la révolte, que cette révolte n'aboutirait et que l'heure n'est pas venue d'un tel effort? Oui, mais l'idée en est venue, l'idée marche, et c'est vainement que l'on suscite l'obstacle du fait : la conscience chrétienne a récité son *Confiteor*, et les fermes propos sont formés. L'art aura beaucoup aidé à ce mouvement, l'art méconnu par Tolstoï, l'individualiste, car, sans oreille au bruit de la rue, chacun doit comprendre que le théorème occidental ainsi se pose ; l'individu se reconquérant sur l'Etat.

Le gouvernement est appelé à se réduire prochainement au rôle de voirie et de police, la campagne menée contre les langues mortes et les hautes études aboutira à la formation d'une classe lettrée et, l'écritoire en main, cette classe est la seule maîtresse des grands changements.

Toute chose mortelle doit être humaine d'abord et devenir divine, ensuite.

Que l'humanité nous ait été enseignée par la divinité, cela n'est pas à discuter : mais que les hommes de Dieu soient inhumains, voilà qui n'est pas supportable et qui légitime un parti humain en face de l'inhumanité chrétienne.

Le premier devoir des missionnaires est de dénoncer les cruautés des chrétiens ; or, l'archevêque de Carthage ne s'est jamais enquis des tortures en permanence dans l'armée d'Afrique, ni des crimes perpétuels de ces armées sur les Arabes.

Le principal office du prêtre quelque soit son dogme est d'empêcher le sang de couler et de s'opposer à la souffrance injuste : il s'agit moins de jeter les gouttes d'eau du baptême sur un être que de lui conserver son sang aux veines.

La manifestation du Divin c'est la bonté et ce que le comte russe ne comprend pas c'est le nom matériel de cette même Bonté, qui est au monde des formes, la beauté.

Un regard vous arrive bienveillant, comme son action s'augmente si la personne est belle. Socrate était un esprit im-

parfait et brouillon parce qu'il était laid : cet amant de la sagesse avait les traits de l'instinct et le poète Verlaine nous a semblé souvent un Socrate décomposé ; Verlaine a donné cours aux mêmes penchants que Socrate a refrénés, l'un a été involontaire, a coulé à toutes les pentes de sa nature, l'autre a voulu d'une façon extrême, a réagi contre tous ses vertiges : mais les potentialités morales furent identiques.

Dans ce refrain de Musset :

Plus oblige et peut davantage
Un beau visage
Qu'un homme armé.

Il y a une vérité profonde, l'art est le visage du mystère : la beauté est le voile prismatique de la foudroyante vérité dont nous n'oserions approcher si elle apparaissait dans sa redoutabilité.

L'art nous révèle la vie morale en nous poussant à l'immatérielle impression. Un fragment de marbre grec, un profil de Léonard, quelques mesures de la *Pathé-*

tique ou de Parsifal suffisent à nous remémorer cette éternité qui nous attend, à la fois, mère et fille de nos aspirations.

La fresque italienne réalise ce que l'imagination ne se figurerait pas : les visions des saints n'ont pas l'harmonie de la vision des artistes, et les peintres depuis un siècle sont les vrais prédicateurs.

Que d'esthètes m'ont dit en revenant d'Italie : « Signorelli à Orvieto, Bellin à Venise, Fra Angelico à Florence, Melozzo a la sacristie du Vatican m'ont rendu la foi. »

Qu'est-ce qu'une foi qui renaît par une image ? Qu'importe, si elle renaît ?

Il n'y a qu'un but pour la créature : la recherche de son créateur, il y a mille moyens et le meilleur est celui qui opère.

Au jugement dernier qui n'aura certainement pas lieu dans la vallée de Josaphat, même s'il n'est que le jugement du peuple élu, il y aura un immense étonnement et les élus ne seront pas tous ceux qu'on croit. On sera jugé sur les œuvres et non sur les doctrines. Le salut ce n'est pas de connaître Jésus et sa généalogie selon son saint Luc ;

mais de contenir l'esprit de Jésus et de suivre ses voies.

L'horreur du sang, l'horreur de la souffrance d'autrui, l'horreur de la destruction, voilà les sentiments de Jésus, et ce ne sont certes pas les sentiments des chrétiens. Quels antrophages sont comparables aux très catholiques espagnols, ces assassins d'une race entière, ces voleurs d'un monde. A l'aube de cette innommable infamie d'Amérique il y eut un génie qui croyait apporter l'évangile à des idolâtres et il n'a apporté que l'extermination à des faibles. Les crimes de la foi sont les plus horribles : quand l'instinct animal se peut révétir d'une formule sacrée, il se lance avec un cynisme nouveau et l'inquisition reste la démonstration que la tyrannie est au cœur de l'homme et qu'il faut sans cesse user les pouvoirs les uns contre les autres, car prédominer signifie brigander.

La suprême erreur est de croire que l'état social éteint la bestialité dans l'homme ; le moraliste lui-même se prend aux couleurs hypocrites de la chrétienté et sur ce point tout l'Occident est anglais.

Le vol, le viol et le meurtre sont les trois instincts primordiaux : la Bourse, la prostitution et l'armée y correspondent.

Ce que la civilisation a obtenu et qui est un progrès, c'est la restriction momentanée et la convention dans le mal.

Il y a des règles pour le crime : le pacte social tolère tout, sous certaines formes et dans certaines conditions.

Ainsi, il n'y a plus de sentiments humains, pour un Occidental, dès qu'il met le pied en Orient. Débarqué sur une autre partie du monde, Asie ou Afrique, tout est

permis à la race blanche contre les autres races.

Partout des gens vivent du Droit des gens et l'enseignent, pas un ne se lève pour accuser les crimes des chrétiens sur les Asiatiques ou les Africains.

On objectera l'Assyrie et l'Empire Romain, qui furent longtemps prospères et nous ont laissé de nombreux chefs-d'œuvre.

Il y a un moment où une vérité devient officielle et virtuelle : et dès lors la mépriser entraîne bien d'autres maux que l'ignorer.

Assour et Rome n'avaient pas reçu la leçon insigne du Calvaire, ils ne cachaient pas de leurs horreurs : aucun Sargon ne se disculpa jamais de ses cruautés pas plus que César, dans sa guerre de Gaule, ne se repent des huit mille dextres coupées à la prise d'Alésia : et nul à Babylone ou à Rome ne l'eut insulté pour ces faits.

Toute autre est la situation occidentale ; fille du Christ, elle cache ses cruautés les, pallie, les excuse : car il y a des penseurs, des écrivains qui le lui reprochent : en outre, avec le développement des études

historiques et l'information quotidienne du journal, l'acte de cruauté nuit au parti qui le commet, car il contredit aux formules de la civilisation latine. Le misérable qui lance un explosif au hazard pour exprimer son opinion ne vaut certes pas mieux que l'officier de conquête ; il vaut moins, car l'essence de la civilisation est dans la régularisation des désordres : et l'imprévu sera toujours plus haïssable que celui régulier et convenu.

Le pacte social est une convention et parce qu'il est convenu il jouit d'une légimité incontestable dans le fait.

La torture est insupportable à notre éta de sensibilité, elle indigne généralement, elle irrite le système nerveux et physiologiquement le commun des chrétiens se rebellionne devant le spectacle de la souffrance physique : progrès certain sur l'antiquité orientale, si on est dupe de l'hypocrisie nationale, si on ne voit pas l'atrocité ancienne sous ses oripeaux civilisés.

Le rôle de l'Art est de cultiver la sensibilité, et de créer l'amour de la paix. Au-

jourd'hui, la guerre englobe le peuple en entier, aussi depuis trente ans ne l'a-t-on pas faite : mais pour utiliser l'armée, on l'a envoyé massacrer au loin ; il est impossible que l'homme destiné à la tuerie, et aujourd'hui, cet homme est tout homme, puisse devenir ni un artiste ni un esthète.

Il n'y a jamais eu d'artistes méchants ; ils ont pu être jaloux et violents, non pas mauvais. Cellini a vengé de personnelles injures : Cellini n'aurait pas brûlé un village. Souriants ou graves, les mains pures de sang, les Maîtres ont été en tout temps les plus moraux des hommes.

Voyez ce que l'antiquité nous dit d'un Sophocle, d'un Phidias, d'un Platon !

Remémorez-vous ce que l'on sait d'un Raphaël, d'un Léonard, d'un Galilée et d'un Newton ; et enfin que chacun se reporte a ses souvenirs personnels.

Quels hommes furent meilleurs que Lacuria, Villiers de Lisle Adam, d'Aurevilly, Hello, Franck, Gustave Moreau, Leconte de Lisle, Banville et Pasteur.

L'art n'a point de bandits, il ne peut

même pas être compris des méchants : et voyez au contraire l'imbécillité d'un Bonaparte ; il n'a aimé que *Paul et Virginie* et ce qu'il voit en Corneille c'est une école du soldat, lui qui avait renouvelé en ses *grenadiers* les *fedavi* du vieux de la Montagne et qui inspire encore des regrets à tous les vautours, qui ne vivent de la mort des peuples!

En Magie, comme en religion, une illusion se produit dont on ne peut se défendre: on conçoit le triomphe pur et simple de l'idée : on ne voit pas que la plus pure idée, devenue toute puissante, se corrompt.

La théocratie est la vraie forme du pouvoir conscient; mais qui se soucierait de dépendre en sa vie et ses biens du clergé actuel ou même de n'importe quel clergé.

La paix en ce monde exige un équilibre des forces et non l'élévation d'une seule ; l'art de l'homme d'Etat n'a pas d'autre matière que tenir une exacte balance entre les facteurs divers de la société, et cela présente bien plus de difficulté que de pousser à l'outrance une conviction et de

mener le fanatisme jusqu'au martyr !

Oui, quelque décevante que soit cette notion, il ne faut pas de triomphe, d'excès car les lois de réaction sont implacables.

Le lecteur s'est curieusement aperçu que le discours, malgré son point de départ esthétique, s'est évasé sur la sociologie et en apparence, a dévié : mais la conclusion de Tolstoï et qui constitue l'idée-mère de son essai, implique toute cette digression : car il n'emprunte pas à l'art lui-même sa théorie, mais à la religion, et c'est au nom de l'Evangile qu'il parle et veut être entendu et jugé.

L'esthétique ne saurait être qu'une annexe d'une doctrine ou d'une croyance : ou bien à son tour elle nécessiterait la doctrine ou la croyance correspondante.

Dans le cas, c'est la conception chrétienne qui inspire, mais tare de ce système, tout y est individuel, même l'idée religieuse. Tolstoï a simplifié ; d'un coup, il biffe la tradition et l'orthodoxie. Double réformateur, il a sa religion et son esthétique également personnelles. Son seul sentiment

l'autorise : ce n'est pas l'hérésiarque ou le schismatique, c'est le rêveur dégagé de toute obédience au passé qui refait la matière en la traitant, et propose son contexte comme la vraie version du texte. L'insuffisance métaphysique éclate : on ne recommence pas en son cerveau l'effort des siècles, on le continue seulement.

Croire que les grandes vérités sont encore à découvrir et qu'on va passer les Grands Morts, illusion et lycanthropie !

Le génie réside à rapprocher entre eux des rapports jusqu'ici éloignés et c'est tout. Quant à ceux qui créent dans l'ordre de la pensée ce sont des gens de l'école du soir qui n'ayant pas assez de lecture, ignorent ce qui a été dit et découvrent ce que contient toute bibliothèque.

La notion abstraite et la notion pratique ne sont pas identiques, quoique parallèles. Il faut que l'âme prédomine sur le corps et le meilleur moyen sera d'accorder au corps beaucoup de soin, de peur que la maladie ne vienne gêner l'essor de l'âme.

La Rome de Léon X et l'étable de Bé-

thléem ne feront jamais un dyptique, pour des yeux ingénus : et des Catacombes à Grégoire VII, il y a un abîme que la conceptualité du vulgaire ne franchira pas.

L'art doit unir les hommes, oui, mais il faut être un cerveau russe pour vouloir des tableaux ou des moujicks se serrent la main et s'embrassent, l'art doit manifester la charité, mais non pas en ôtant sa splendeur à la Cour céleste. Le cerveau russe concrétise tout, il a le mouvement instinctif de l'enfant vers l'objet de son désir et ce sera la source de désordres sans nombre.

La logique, qui est sainte, nous avertit de ne pas transposer les idées en faits, et c'est l'erreur slave de croire qu'on peut vivre ce qu'on pense, et que l'idée doive se réaliser avec rigueur.

L'art est l'incarnation de l'idée comme l'idée apparaît la transfiguration d'une forme.

Incarnation, transfiguration, mystère ? qui voudrait comprendre là où il faut adorer ? Un négateur répudie la tradition humaine et ne reconnaît l'art que dans le sujet traité, comme un qui jugerait des substances à l'étiquette du flaçon.

Modestie et Vanité, le *Saint-Jean* a mi-corps et la *Joconde* comme la *Sainte-Anne* n'appartiennent pas à l'art religieux ils n'ont jamais orné d'églises. Et que feraient-elles dans une église, ces iconostases de L'AUTRE MYSTÈRE ?

Car, il y a le mystère de tous et le mystère de quelques-uns ; il y a la religion et un autre domaine que gardent les Mères, em-

pire où l'intelligence adore l'absolu, et que Faust-Gœthe entrevoyait.

La calme majesté d'un dieu grec incite à la justice, mieux qu'un sermon, et qui ne sent une persuasion de douceur sortir du Tanagra, de la poupée d'argile, modelée selon la beauté.

Si l'ouvrage de Tolstoï était un rapport adressé au ministre des Beaux-Arts de Pétersbourg et s'intitulait : *Considérations sur la sensibilité du peuple russe et particulièrement des moujicks du district de...*, *pour servir aux instituteurs primaires et aux popes*, cela resterait faux, mais acceptable.

Molière, s'il eût été facétieux à la Baudelaire aurait écrit un mémoire sur la nécessité pour l'écrivain de lire ses œuvres à ses domestiques : l'esthétique des Laforest eût mieux valu que celle de l'ancien officier ; elle eût dit des sottises mais par ignorance, Tolstoï a documenté les siennes. Ni boutade, ni frénésie dans ce livre lourd et veule, une calme démolition du Panthéon universel pour y installer, sur des socles vidés,

les frères portiers des lettres et des arts en une papification des derniers custodes et sacristains.

La critique d'art de Diderot n'était pas de la critique, mais les impressions exprimées étaient d'un artiste ; le jugement est plaisantin, mais il vaut lui-même une œuvre d'art à propos d'une autre.

Chez le russe, ni formules, ni métaphores, le langage de revue, banal, incolore, lent et tiède : les pasteurs protestants doivent écrire de ce ton-là s'ils écrivent, car nul d'honnête ne le lit, les clergymans aux redingotes longues de sottise, aux lunettes fumées de bas instincts, aux mœurs pullulantes.

Protestant, car il nie la beauté ; musulman, car il nie la culture, Tolstoï vient au nom du divin crucifié arrêter la civilisation pour l'épurer.

Le détail révèle la secrète nature et ce russe a horreur du nu ; en province, c'est-à-dire à Lyon, à Lille, à Perigueux, les femmes honnêtes ne vont jamais aux musées de la ville parce qu'il y a des nudités ; mais elles fanent leurs jupes aux culottes rouges de la

garnison, sous l'œil approbateur de leurs mères.

Partout, le militaire approche librement la jeune fille : mais la vue d'un marbre souillerait cette même jeune fille livrée aux propos des hommes les plus hardis et les plus bestiaux.

L'horreur du nu se complète par l'horreur de l'amour ; le russe n'y voit que l'adultère, le péché. Il ignore que l'amour est tout l'idéal du plus grand nombre et, laissant l'amour, que la volupté a été un des plus grands facteurs des civilisations. Je sais qu'on la retrouve, déprimante dans les décadences ; mais parce que le vin engendre l'ivrognerie, est-il mauvais en soi ? l'abus ou le mauvais usage d'une chose change-t-il sa nature ?

C'est dans les bras nus des reines que se sont convertis les rois barbares. On objectera que la cruauté s'allie à la luxure, mais j'ai dit volupté, non luxure ; la volupté c'est le plaisir qu'on donne, ce n'est pas le viol des français au Tonkin et à Madagascar des espagnols à Cuba.

Quel insensé nia du même coup la Beauté, la nudité et l'amour ?

Un russe ! et dès lors toutes les absurdités nous viendront de la Newa, sans doute, car une pareille floraison d'illogisme chez un peuple neuf promet un bel avenir de démence et comme ce peuple sera la glaive vainqueur il faut se hâter de lui fermer la bouche, avant que Notre Parâtre le Tzar ne vienne nous brancher aux lanternes.

Quand les fous sont sans armes, on les peut maitriser ; il faut donc repousser la déraison russe avant d'entendre le Knout siffler et la lance du cosaque luire, autour du génie latin agonisant.

Tandis que les gouvernants exploitent les peuples sans méthode, les écrivains mènent un mouvement progressif, mais qui l'emporte en résultat sur toutes les batailles du fait.

Actuellement, l'idée évangélique s'incarne sous une forme imprévue ; un parti qui n'est pas celui de l'Eglise, un parti fait de socialisme et de douteux éléments, a été saisi tout à coup d'une sainte abomination pour la guerre, ses hommes et ses œuvres.

Il y a en France un anti-militarisme, c'est-à-dire des penseurs, des écrivains et des artistes qui détruisent le vieux prestige de l'épée injuste ; des salons où l'uniforme n'oserait paraître et des grandes dames qui se croiraient avilies d'aimer un homicide national.

Ce courant d'opinion a un aboutissement chrétien, malgré le point de départ différent, et ce courant est français, à l'honneur de ce pays qui fut si grand, si noble et qui est tombé à M. Faure.

Un mot terrible a été prononcé : « l'intellectuel », ainsi se nomme l'adversaire du sabre. Or, l'intellectuel est l'homme que Tolstoï menace dans ses plus légitimes jouissances.

En s'attaquant à l'aristocratie cérébrale, le réformateur russe s'est privé d'expansion. Les Revues insèreront toujours ses articles, mais nul, du corps spirituel, ne souscrira à sa formule : il s'est privé de toute collaboration et le bien foncier de sa pensée restera improductif.

La préoccupation de Tolstoï ne lui est pas propre ; d'autres esprits, qui ont le tort d'être français et peu écoutés, déclarèrent avant lui une égale charité.

L'art n'étant considéré qu'en moyen de pacification, c'est le sens chrétien de Tolstoï qu'il faut admirer et non ses divagations.

Marius Descrispe (1) dans son *Congrès de l'Humanité*, avait déjà exprimé et mieux ces mêmes tendances vers l'universelle fraternité et avec une autre envergure que le pseudo-penseur russe.

Cette sommation idéale agit-elle sur la passionnalité ? Non.

Voulez-vous attaquer la guerre ? exaspérez l'instinct maternel, créez les furies de la maternité et quand vous aurez tiré de leur odieuse indifférence les mères de famille, vous aurez levé une armée contre toutes les armées. Voulez-vous vaincre les gens de guerre ? attaquez-les non pas avec des boutons de tunique qu'ils vous renvoient en plombs mortels, dissuadez les femmes de les aimer, de les épouser, de jamais les subir, même en commerce.

Les Féministes jusqu'à présent n'ont fait que du bruit : pour de la besogne il faudrait créer un courant anti-militaire et d'un internationalisme chrétien. La femme a

(1) *Le Congrès de l'humanité*, par M. Descrespe. Chamuel, 1897.

perdu, certes, son crédit avec son prestige. Elle reste, en espèce, l'être expansif par excellence.

Malheureusement, les meilleures entreprises échouent faute de logique.

Une idée absurde fut présentée, le congrès des religions ; on eût compris celui des philosophes ; car la philosophie ne se perd pas à se transformer, elle se constitue de son acquisivité comme de sa variabilité. Le dogme ne souffre rien de semblable, on ne démontrera pas la Madone au protestant, ni la Trinité au musulman, les religions sont irréductibles : on ne conjugue virtuellement que des passions de même nom ou des intelligences de même série.

Ce qu'il faut cultiver c'est l'horreur du sang répandu ; l'œuvre chrétienne par excellence c'est de dévoiler les massacres opérés journellement par les chrétiens en Orient : toute parole est secondaire à côté de cela. Dévoiler ensuite l'horreur de la tyrannie militaire, les mystères des prisons, des hospices : défendre le faible, défendre l'humble, défendre le malade : voilà la

chevalerie et ce rôle est laissé aux démolisseurs, à ceux qui détruisent. Le parti de l'ordre est sans cœur, il a l'âme de Thiers, l'âme qui présida à la répression de la commune, âme vraiment coloniale.

Le ciel et la terre ont également soif de justice : ce sont les crimes qui empêchent les œuvres de florir, et, avec les mœurs immondes des chrétiens, il y a trop de charniers au soleil pour que les Muses puissent apparaître et inspirer.

Au cœur de l'homme, il n'y a pas place pour les œuvres de beauté et les œuvres de carnage, simultanément tant que l'Occident sera une hémisphère de bandits hypocrites, une caverne de brigands, il n'y aura pas d'autre art que celui des individualistes, des Moreau et des Villiers.

Rien n'est indifférent ou neutre et les êtres et les œuvres sont bons ou mauvais. La chose d'art agit donc à l'état plus ou moins dilué, comme remède ou toxique de la sensibilité, et envisagée selon le problème moral, que devient la puérilité de Tolstoï : il veut exciter l'apitoiement mais par de banales infortunes. *Philoctète*, à Lemnos, *Hercule Furieux*, *Léar* désespéré sont des sujets lettrés ; il veut le sujet peuple et le sujet paysan.

Cet écrivain d'art n'a pas mentionné une seule fois la sculpture, il veut sans doute la statue habillée !

Il impose les faits les plus insignifiants, les plus communs de la vie, et il vante *in globo*, les Hollandais, les plus ennuyeuses gens de toute la peinture : à l'épaisseur graisseuse si énorme que l'âme ne peut

percer. Quel artiste ne se souvient avec horreur du musée de Harlem, le musée des trognes ! Quelques intérieurs de Van deer Meer de Delft sont plein d'air quelques satins de Terburg bien cassés, mais quel rêve naîtra d'une hollanderie ?

Ces béats du confort, ces matrones du luxe bourgeois, ces cavaliers qui ne vont à aucune aventure et ces femmes sans nimbe, qu'inspirent-ils à l'imagination sinon les idées plus mesquines les plus égoïstes et les plus physiques !

Tranquillité, bien-être, médiocrité plantureuse, honnêteté sans mérite, luxe sans goût, voilà la sentimentalité hollandaise !

Tolstoï, au lieu de réfléchir quinze ans sur l'art, aurait mieux fait d'aller un mois en Italie : il n'est pas honnête de juger ce qu'on ignore. Or, il ignore tout et Saint-Ouen et Karnach et le Parthenon et les châteaux de la Loire et les cathédrales. Un chef-d'œuvre ne se suppose pas, il faut le connaître ou se taire : mais en simple métaphysicien, il eût pu écrire :

La mission de l'art est d'améliorer l'âme :

et l'œuvre est bonne qui augmente en nous la vie morale; il faut donc y employer des thèmes supérieurs à la vie moyenne et surtout actuelle.

Que fait la religion, par ses rites et ses sacrements ? Elle nous soulève au-dessus de la réalité. L'art a le même devoir, il nous hausse au sentiment d'une vie supérieure.

Certes, cultiver la pitié est œuvre sainte ; mais Niobé, Antigone, Alceste, Andromède ne sont-elles pas de beaux sujets de pitié ; comment une barynia dont le tzar aura envoyé les fils en Sibérie, ou la sœur d'un nihiliste qui voudrait rendre les honneurs funèbres à son père, ou l'épouse du moujick qui se dévoue pour son mari, ou la jeune fille livrée à la prostitution seront-elles plus pitoyables, étant moins nobles? En outre, les emprunts à la vie réelle ont l'inconvénient d'exciter des haines directes, vivantes, aux dangereux effets.

Si on montrait aux cinématographes les scènes des guerres coloniales, un officier ne pourrait plus traverser la rue.

Surtout dans le domaine des revendica-

tions de la pitié, il faut des formes anciennes pour empêcher l'émotion d'aller jusqu'au désordre.

Créer la contagation, telle la formule de Tolstoï ; mais si elle est trop vive, et elle sera trop vive chez le slave, l'art constituera une excitation au désordre ou une résignation immorale obtenue par le vodka et le Knoutt, mélangés.

Enfant ou ivrogne, tel est le moujick et cette nature puérile, si candide, si belle au sens chrétien, devient formidable, quand cette puérilité s'enivre d'une idée.

Celui qui sortirait de chez lui avec l'idée de dire, des malhonnêtes gens, ce qu'ils sont, serait vite assommé ou assommeur : et cependant, démasquer le mal est excellent en soi.

Moralement, l'art doit éviter la trop vive contagion, car il incarnerait l'esprit de révolte et de violence. La colère israëlite est le parfait spécimen de ces mouvements intransigeants de l'âme, avec l'impériosité odieuse de l'inquisition et les complicités actuelles de la propagation de la Foi. Malheur à celui

qui voudra réaliser l'abstrait ; quelle que soit sa vision, il commettra des crimes d'une généreuse origine, mais d'autant plus effroyables. Les guerres religieuses dépassent les autres, en atrocité : Simon de Montfort et les légats du pape sont dignes des Négriers, des Dodds et des Archinard, ces héros, aux faciles conquêtes de peuples désarmés et surpris.

Même la gloire, aujourd'hui, diminue de valeur : et comme dans l'ordre social il n'y plus d'honneurs qu'un honnête homme accepte, il n'y a plus de palmes véritables et c'est une raison pour conserver les anciens thèmes héroïques, éternelles pièces de concours du génie humain.

Plus la contagion est intense, mieux est l'art, indépendamment de son fond. Ceci est italique, dans la traduction de Halpérine-Kaminski. Traduite, cette phrase doit signifier que l'excellence de l'art est dans la violence de l'impression produite, quelle que soit la nature de cette impression : théorie immorale certes et aboutissant à ceci.

La plus belle figure de femme sera celle qui contagionnera de la façon la plus sexuelle, indépendamment des sentiments que cette figure exprimera ; et dès lors, Messalline, Poppée et les courtisanes étant d'une contagion plus intense que les madones et les princesses, mieux sera l'art.

L'esthétique non cosaque dirait :

« L'excellence de l'œuvre d'art réside dans l'idéalité des sentiments qu'elle trans-

met et non dans l'intensité de cette transmission. »

Il est plus difficile techniquement et moralement préférable de représenter Athéna, déesse de l'intelligence, que la vivandière Catherine II.

L'*Art agit sur les hommes, indépendamment de leur développement intellectuel :* voilà un autre arcane cosaque.

Supposons l'homme indéveloppé et voyons l'art qui agira sur lui M. Zola, qui est devenu un héros comme homme, est le type de l'indéveloppé ; il comprend ce que comprendrait le cher moujick, et quand M. Zola l'amène au Louvre sous les traits d'une noce d'ouvriers, l'indéveloppé a compris... la *Kermesse* de Rubens, des hommes saouls bousculant des femmes saoules !

Que comprend encore l'indéveloppé, le tableau militaire, les petits soldats, l'image d'Epinal; ajoutons pour quelques-uns l'image de piété et ce sera tout. Mais Tolstoï propose à l'indéveloppé les *hymnes* des *Vedas* il oublie qu'en dehors des volumes rares de Langlois et du premier mandala, de Bur-

nouf publié dans la *Haute science*, la langue française ne possède pas de traduction et je ne crois pas la russe plus avancée : comment donc a-t-il expérimenté Le Rig sur l'indéveloppé ?

L'*iliade* et *l'odyssée*, sont encore des œuvres pour indéveloppés : mais ils n'y touchent pas. Où sont l'ouvrier et le paysan qui liront ces poëmes, et quel bien en résulterait-il. J'ai cité un passage de Platon qui s'élève contre des impiétés homérides ; je m'élèverai moi-même contre Achille : c'est une brute et c'est un sodomite. Quant à Ulysse il est immoral comme tout homme trop habile ; sa prudence est l'antithèse de l'héroïsme c'est un sage au sens le plus égoïste du mot ; héros de la ruse, il n'enfièvrera pas l'imagination, il fera penser l'homme développé qui y trouvera des leçons pratiques, positives :

Les *Misérables*, ce roman remplie d'idées fausses, d'une commisération confuse et sans jugement, ce feuilleton d'un Eugène Sue qui serait lyrique et coloriste, voilà le type rêvé de la littérature universelle.

Le suffrage du nombre, voilà l'esthétique qui nous vient du pays le plus autocratique et avec des jugements rigoureux.

L'ex-officier russe me traite d'ignorant pour mon livre l'*Art idéaliste et mystique*. Je suis habitué à la méconnaissance, à la blague, à la calomnie, mais l'accusation d'ignorance est une nouveauté ; et sur quelle formule mon ignorance éclate-t-elle ? Sur celle-ci :

« La Beauté est une des manifestations de Dieu. » Si l'ancien militaire m'avait lu, il aurait découvert que je connais la matière à pouvoir la professer, et que j'ai fait autre chose pour relever l'art contemporain que de recommander quelques croûtes sentimentales inconnues de tout le monde. Du reste l'honneur artistique c'est d'être enveloppé dans le même ostracisme que les demi-dieux, Wagner et Sophocle, et la louange de Tolstoï serait plutôt une honte, puisqu'il loue que ce nous, compétents, nous méprisons. L'insupportable, c'est qu'un slave enseigne les latins et que le prédicant des moujicks s'arroge le droit

de maltraiter nos dogmes et nos dieux.

Quand il attaque la guerre et l'armée il est apôtre et nous l'admirons, mais lorsqu'il accuse l'art de la brutalité même de l'époque, c'est qu'il trouve prudent de ne pas dénoncer le militarisme de sa race et l'idiotie de l'Eglise grecque !

Vraisemblablement, le Knoutt russe sifflera un jour prochain sur la place de la Concorde ; mais jamais un prêtre russe ne sera pris au sérieux par un homme des races latines : ou les forces slaves serviront l'Eglise ou leur essor sera endigué par leur religion, théologiquement ridicule, pratiquement vile, individuellement grotesque. Et ce sera de par Saint-Esprit qui veille.

Ou catholique ou barbare, tel est l'horoscope russe.

« L'Art a deux subdivisions : le supérieur accessible à toute l'espèce humaine, l'inférieur accessible à une seule race ». Ces lumineuses formules ne s'éclairent que d'elles-mêmes, sans exemple, car il serait introuvable.

Quelle est la forme dont la signification ne change pas avec les latitudes ?

Quand j'ai montré à un prince Annamite la colombe du Graal, il l'a comprise en analogie avec le dragon ; la *Cène* de Léonard de Vinci lui parut une réunion de mandarins, et le diable, une niaiserie pour enfants.

Les formes sur lesquelles l'interprétation ne peut changer sont les plus naturalistes : l'animal caractérisé comme l'araignée, la pieuvre ; l'art supérieur sera donc l'art japonais, l'art des singes, l'art répulsif de

déformations et des choses dégoûtantes, un art de presse-papier, de bibelot, de souvenir de voyage, un art de bazar et de camelote où la qualité du bronze et quelques gardes de sabre ciselées sont tout le mérite.

La peinture japonaise, cette industrie, cette calligraphie du dessin, ce paraphe identique toujours, voilà l'art supérieur. Il faudrait voir les artistes japonais se passer les feuilles; l'un fait les arbres, l'autre les oiseaux, l'autre les montagnes, car chacun ne sait que quelques traits et quelques tons, et les kakémonos sont des produits usiniers comme les aiguilles.

Pour l'art national, c'est la *Marseillaise* : tous les français savent que cette gueulerie signifie la canaille devenue reine : mais hors de cet hymne de boue et sang, quelle est la forme accessible à tous les français ?

Tolstoï veut que l'art unisse les hommes entre eux : or, toute forme nationale désunit, bonnet phrygien ou tricorne, fusil ou pique. Si on représente un calme intérieur, on exaspérera les gueux ; si la misère

est peinte, elle signifiera pour les bourgeois de la propagande socialiste.

Les hommes ne peuvent s'unir que sur le terrain mythique, légendaire. Homère aveugle mendiant son pain suscitera la pitié, sans revendication sociale.

Vaudrait-il mieux représenter un général russe les yeux crevés, que Belisaire.

Pour continuer les expressions de Tolstoï l'actualité, la contemporanéité suscitent des passions de division, des récriminations et des représailles.

Un tableau ignoré de l'inconnu Langley a frappé le russe : une femme a donné à manger à un petit mendiant : cela signifie pour un parisien que l'Assistance publique est une dérision et le pousse à crier : « Vive la sociale ».

Vraiment étrange est cette diatribe qui sert de socle à Dickens, le seul homme dont toute l'œuvre soit orthodoxe.

Voulez-vous un autre tableau de la Pinacothèque cosaque : il représente un bateau de sauvetage courant au secours d'un navire en détresse.

Pauvre comte, chaque salon annuel contient un millier de tableaux dont les sujets vous agréeraient, puisque vous ne voyez, comme les enfants, que les sujets, que l'image, dans son linéament grossier. Un autre que vous n'aurait pas sorti du néant Morlon : il aurait cité le Radeau de la *Méduse*, la barque le *Don Juan*.

« Ce qui était grand devant les hommes est devenu vil devant Dieu ». L'idéal, ce n'est plus la grandeur du Pharaon ou de l'Empereur romain, ce n'est plus la beauté du grec ».

Mais l'idéal n'a jamais été autre chose que l'idéal et les applications de l'art à la vanité des monarques ne change pas son essence. Conçu et honoré seulement par hommes supérieurs, il a été gardé intact tandis que les maîtres politiques édifiaient leurs vains monuments.

Est-ce l'idéal monarchique réalisé par Saint Louis, a changé du jour Mac-Mahon s'est assis en sa place ; est-ce que M. Hanoteau a opéré une différence dans la conception de l'homme d'état, est-ce que la

justice militaire, enfin a jamais représenté la justice, pour le penseur, malgré qu'elle ait fait plus de cadavres que l'ennemi ?

Les sentiments les plus élevés ne seront jamais les plus communs.

Le fil qui unit tous les hommes est celui des instincts et des besoins mais non pas un amour altruiste.

Même en religion le mystique s'appelle l'exception : la charité reste le plus artificiel des sentiments puisqu'il a été apporté du ciel en terre, par Dieu même.

« L'éducation déprave le goût, et on est réduit à apprécier la valeur d'une œuvre par la raison et l'étude qui brouillent le discernement ».

Jusqu'ici, moi ignorant j'avais cru que l'éducation, sans épithète, formait le goût, et que la raison et l'étude aidaient le discernement et même le constituaient.

L'ancien officier veut l'impression pure, sans éducation, sans raison, sans étude : et enfin si les barbares ou mieux si les sauvages raisonnaient ils ne différeraient pas d'expressions c'est le Grand Maître

de l'ignorance qui lance ainsi sa bulle.

Connaissez-vous le pur ingénu, l'âme fraîche qui choisit sans se tromper les *Misérables* dans les œuvres du siècle, M. Morlon parmi les peintres et fait de Dickens, le Gœthe du christianisme ?

« Connaissez-vous le flair esthétique ? Le paysan possède ce don merveilleux entre des œuvres d'art d'une égale exécution, il reconnaît l'excellente, la vraie œuvre d'art, au flair ? »

J'estime que désormais il faut attacher un moujick a chaque musée afin d'être guidé non par l'étude, le raisonnement et la tradition, mais par cette nouvelle bête, le porc esthétique, l'animal truffier des œuvres d'art, le moujick esthète !

Je sais bien que la crosse russe doit résonner dans la Cour du Louvre, mais j'espère encore que les moujicks laisseront la Joconde à sa place et ne l'ôteront pas pour y mettre un Morlon et qu'on ne forcera pas les lecteurs de Gœthe, à se nourrir de Dickens.

« Ceux qui vont laisser sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus couverts de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui. » Bossuet en ces termes dépasse sa compétence et s'avance sur le terrain réservé du Saint-Esprit : les œuvres sont des actes générateurs de mille vertus, un beau chant éveillera les âmes à l'idéal et chaque homme emporte de ce monde, au sacré tribunal, toute la conséquence, toute la postérité de sa pensée. Bonaparte subit, au moment de sa damnation la responsabilité de 1870, Wagner fut crédité devant Dieu, des nobles, des chrétiennes, des saintes pensées que son Parsifal devait inspirer à moi et à bien d'autres. Qui porte la lumière appartient à la lumière : et quiconque fut sauveur est sauvé. Dans ses

maximes sur la Comédie, l'évêque de Meaux traduit ce passage de Platon.

« La tragédie a donc tort et donne au genre humain de mauvais exemples lorsqu'elle introduit les hommes et même les héros, ou affigés ou en colère, pour des biens et des maux aussi vains que sont ceux de la vie : n'y ayant rien qui doive vériablement toucher les âmes, dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. »

« Voilà, s'écrie l'évêque, ce que dit celui qui n'avait par ouï les saintes promesses de la vie future et ne connaissait les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses : et néanmoins il ne souffre pas que la trajédie fasse paraître les hommes ou heureux ou malheureux, par des biens ou des maux sensibles. »

Sans relever la dépréciation du Platonisme où l'évêque se croit obligé par fonctionnarisme, il est facile, non pas de réfuter le pathétique de Tolstoï, qui est au-dessous de la discussion, mais de lui mon-

trer *Tannhauser* et *Parsifal*, comme des œuvres où les hommes sont heureux ou malheureux, selon des mobiles divins de charité et d'au-delà.

Par crainte d'agiter la vase qui est au fond des âmes, les écrivains ecclésiastiques les laissent crouper et devenir putrides. Ils ne voient au théâtre que l'exemple et les épaules, alors que le foyer familial présente d'ordinaire l'un et l'autre et plus déplorable et plus étalé.

N'y a-t-il pas aussi une obscure conscience que le théâtre, ce très puissant moyen d'action sensible, devrait comme les autres dépendre du pastorat des âmes et que l'église est lésée, par une sorte d'usurpation ?

En effet, et si je puis me citer, c'est au théâtre que mon âme s'émeut le plus noblement, et, comme je ne puis écouter personne de ceux qui prêchent, mon prêche c'est le théâtre classique et, chaque fois que j'entends *Œdipe* et *Parsifal*, je me sens amélioré, purifié, j'ai reçu un sacrement de l'Esprit : Et un ancien officier vient me dire

que ma seule corruption me vaut ces purs et saints mouvements de l'âme qui me ramènent à ceux de ma première communion !

La mission de l'art est de réaliser la fraternité entre les hommes : que peuvent des tableaux, des statues et des partitions contre la frontière et la douane ? Ce qui désunit l'humanité c'est la Patrie. Le jour où les drapeaux ne signifieront pas plus que l'oriflamme de Saint-Denis, la paix sera réalisée. Un grand nombre d'intérêts se nourrissent de la désunion humaine ; les hommes féroces ne pouvant plus être militaires, les hommes nuls ne pouvant plus exploiter leur pays, feraient un massacre plutôt que de renoncer à leur propre existence. Ce sont les tzars qu'il faut prêcher et non le peuple et les artistes ; mais n'est-il pas singulier que le prédicateur de la paix soit un russe, c'est-à-dire un fils de la horde qui va, d'ici un siècle, tout submerger et que l'art soit rendu responsable de l'humaine méchanceté.

Le comte Tolstoï qui veut sincèrement

la paix a créé par son livre un courant d'hostilité irréductible entre deux races.

Ne connaissant les russes que par les princesses, les ambassadeurs et des amis enthousiastes de mon œuvre, je penchais de tout mon sentiment vers cette nation, escomptant sa protection pour de longs voyages, la France étant incapable de vous rien obtenir nulle part : mais je ne suis pas assez bas pour préfèrer mes amis à mes maîtres et il suffit que les génies latins aient été vilipendés pour que les grandes dames et les ministres, ne me cachent plus le ridicule de la religion grecque, l'ignominie diverse des Ivan, des Pierre et des Catherine.

L'Alliance franco-russe, qui se réduit à mettre une impératrice aux bras d'un vénérable de loge provinciale, portera le coup de hache du comte moujich, et le parti intellectuel qui s'est constitué, le jour, où bancal de la soldalesque, a sonné sur la dalle de Thémis ; le parti intellectuel sera anti-russe, grâce à Tolstoï.

Si cet écrivain a un grand crédit en sa

langue, il fera un mal énorme : j'imagine ce que seront des jeunes hommes qui auront Dickens pour grand écrivain et entreront dans l'étude avec l'idée de ne pas dépasser l'entendement du moujick.

Quelle tristesse de voir en un esprit le mariage de l'insensé et du louable, et de penser qu'on offrira la même mixture à d'autres esprits ? il faut tant de siècles et de scolies pour donner à une vérité une certaine évidence, que les réformateurs sont d'abord malhonnêtes en attaquant l'ensemble de la tradition.

Enseigner que l'art a une mission sociale et qu'elle consiste à pacifier et à unifier, dans le sens chrétien, c'est bien dire : mais ne pas voir cette mission accomplie, cette pacification obtenue, cette unification réalisée dans l'art grec c'est ne rien voir.

Le sublime effort de la Renaissance italienne a incarné l'âme chrétienne dans le corps antique et doté le parfait sentiment d'une forme parfaite.

Pourquoi méconnaître la nature de l'art, parce qu'on souhaite en étendre l'action ;

comme un qui, persuadé que les beaux sentiments de l'*Astrée* sont impossibles aux rustiques, dès lors voudrait qu'on ne les exprimât plus.

Il faut que le spectateur se hausse ou que l'art s'abaisse ; l'effort du spectateur sera toujours fructueux comme tout effort, l'abaissement de l'art lui ôtera sa puissance : et à force de bonhomie et de charité, on aura des calices de bois pour monnayer aux pauvres ceux de métal, et le vertige de la simplicité s'emparant des esprits, on arrivera aux étonnantes formules du *Traité de la concupiscence.*

« L'écriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement (les feuilles de figuier) il y en eut une cause plus secrète que le froid, que l'Ecriture enveloppe dans ces paroles pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain et nous faire entendre sans le dire, où la rebellion se faisait le plus sentir. »

« Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de

nous donner trop de confusion. Ce désordre a commencé dans nos premiers parents : nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. »

Quoi, la raison à défaut de la traduction pure et simple accepte ce tableau dérisoire.

Nous naissons d'un désordre ? Singulier blasphème du grand théologien, aveuglé par la suggestion de son état. Ceux qui ont pour métier la continence ne voient plus sagement dans le métier contraire : le péché grandit à leurs yeux en proportion de l'éloignement et la borne se dresse en obélisque : ce que les polissons appellent la petite affaire devient, pour les gens d'Eglise, la grande affaire. Saint Paul a dit aux Corinthiens « que les époux doivent vivre comme ne l'étant point, c'est-à-dire, les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres. » Il semble alors que tout ce qui n'est point voué à cléricature devienne pécheur et qu'il n'y ait

d'autre salut que celui du célibat. Ce serait vraiment prendre le moindre. La mère de famille me paraît plus méritante que la religieuse et on a un peu trop diminué les mérites laïcs, par infatuation des mérites religieux. Il y a plus de mauvais prêtres que de mauvais parents et les œuvres des derniers sont plus dures et probantes que celles des autres.

L'homme qui parle en son seul nom ne doit pas être écouté? Jésus, qui était Dieu, parlait au nom de son Père.

On a tiré de l'Evangile la justification de la torture, du massacre et de toute atrocité; il manquait d'en tirer la négation du beau, afin que fût montrée une nouvelle fois la déraison humaine incapable de considérer longtemps une vérité sans en être hallucinée et dès lors la proposer comme unique: et parce que la paix est l'idéal des mœurs, il faut que le moujick commande à la pensée humaine et fasse de ses besoins de demi-homme la règle des plus hauts esprits. L'art de l'avenir serait, selon Tolstoï, un art ignorantin allant de

la noix de coco à l'image d'Épinal pathétique, du cantique niais aux contes du chanoine Schmid.

L'Evangile défend d'humilier les humbles, il faut donc que les génies s'abêtissent et que les âmes géantes s'essayent aux sentiments nains.

Car pour le réformateur de la Newa, toutes les intelligences sont égales et cet homme sans religion, car il repousse tous les *Credo*, a inventé un protestantisme qui triomphant viderait les musées et formerait le Phalanstère du médiocre pour la plus grande paix des âmes devenues stupides mais douces.

C'est manquer de puissance que d'être aveuglé par l'entour, l'immédiat et de laisser ses pensées se timbrer, comme les monnaies d'un pays, d'une date, d'un lieu d'un dynaste ; qui pense russe ou français ne pense point et c'est le cas de Tolstoï.

Retiré parmi des paysans, il croit l'univers peuplé de moujicks, et raisonne de l'humanité par son village : d'un coup, il échange sa qualité d'écrivain contre celle de pontife et de quelle église? La puérile, la niaise, il s'agit d'instruire en amusant les moujicks de M. le Comte.

Anecdotes, proverbes, devinettes, rondes et jeux d'enfants, voilà l'œuvre d'art de l'avenir. Une *complainte qui touchera* une image et *une devinette* qui amuseront les moujicks, voilà *l'immense et vierge domaine* que le chambellan ouvre à l'artiste. « Quatre

mesures sans accompagnement et faciles à retenir » voilà la musique et celle-là est bien plus difficile à écrire qu'un opéra de Wagner ou de Strauss. » De telles assertions ne relevant que du médecin et judiciairement de l'interdit, les revues unanimes les enregistrent avec un sérieux plein de respect!

Il n'est pas nécessaire, enfin, d'inciter les artistes pour une production qui existe, abondante. Le comte n'a qu'à pourvoir son village de serinettes avec « Au clair de la lune » et « J'ai du bon tabac » et à commander à Bouasse Lebel des chromos sur les œuvres de miséricorde. Je n'oserais lui proposer la reproduction de la frise de Pistoia ; ce n'est pas assez chrétien pour les moujicks.

Un bon esprit part quelquefois d'une fausse prémisse, mais il la tient et la continue aux autres termes de la proposition.

L'art ne doit être ni un plaisir ni une distraction, il s'appelle pour moi le plus saint des mystères. Mais les *devinettes*, forme moujickque du verbe, les *devinettes*

rayon nouveau d'Apollon, je les avais crues, jusqu'à ce jour une chose bonne pour les bas de journaux. Les rondes et jeux d'enfant, ne sont-ce pas des plaisirs et des distractions?

Est-ce à dire que l'art doit amuser les paysans et non les citadins, les ignorants et non les instruits ? Car enfin, je ne vois pas comment une devinette ou une ronde fait passer « la conscience raisonnée dans le sentiment ».

L'art doit suppléer aussi aux tribunaux, à la police, à la bienfaisance : l'art doit supprimer la violence, l'art doit convaincre les hommes que leur bonheur est dans l'union.

Mais, monsieur l'officier, allez donc convaincre vos anciens collègues de l'abomination de leur rôle d'aveugles tueurs, et que leur bonheur serait de renoncer à leurs grades et à leurs métiers : une moitié de l'humanité est accroupie sur l'autre et la dévore : dites au tigre ou à l'anglais, c'est même animal, de rétracter ses griffes, et vous entendrez la réponse, si les tigres et les anglais peuvent rire !

Ce ne sont pas des chromos et des complaintes qui accompliront la mission de l'art ainsi définie : la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes ; mais la pensée des hommes, les plus éloignés du moujick seule découvrira les moyens de lutter contre le mal.

Le mal, en Russie, c'est l'Eglise schismatique et sa connexité avec le bras séculier ; que le Comte s'escrime un peu sur la religion nationale au lieu d'insulter Michel-Ange : cela sera plus méritoire et plus fécond.

Au lieu de chicaner sur des petits vers bizarres et prétentieux, qu'il fasse de la lumière dans les casernes et les geôles de la Russie : qu'il éclaire, au flambeau de la Charité, toutes les horreurs qui doivent prospérer dans la pénombre théocratique. Skobeleff est couvert de sang, si Verlaine a un peu de boue au pied.

Au lieu de pleurer sur les choristes d'Opéra, qu'il dévoile les traitements subis par les soldats russes. Il n'y a pas quinze ans, la torture était encore officielle au pays

des moujicks. Je sais, bien qu'elle est pratiquée en France et dans toutes les colonies, mais au moins nul français n'a rendu l'art responsable des atrocités nationales.

Au contraire, cette jeune littérature a été courageuse, elle a dit que la revanche la laissait indifférente, elle a attaqué le militarisme, elle s'est détachée de cette idée de fonctionnaire : la Patrie. Car la France, odieuse comme administration et, comme telle, haineuse de l'idéal, contient toujours des générosités latentes ; il y a une presse et une littérature qui ne sont pas chrétiennes de nom, et qui le sont de sentiment. Les Urbain Gohier font une œuvre sainte ; sans cesse ils crient à l'opinion les abus de la force, les cruautés de la routine : ils servent la cause du Christ, hélas, sans s'agenouiller ; mais ils combattent contre la cruauté, contre l'aveugle rage, ; ils sont les soldats armés contre la Patrie et le Saint-Esprit leur pardonnera quelques mécréantises, car ils se battent bien et pour la Vertu.

« Dans la peinture moderne, il n'existe pas, surtout chez les peintres célèbres, d'œuvres qui communiquent le sentiment d'amour chrétien pour Dieu et pour son prochain ». Assertion russe.

A laquelle, malgré mon ignorance, j'opposerai d'abord l'œuvre de trois hommes, Flandrin, Orsel et Périn ; ensuite le *Jardin des Oliviers* de Delacroix, la plus pathétique des toiles chrétiennes ; divers calvaires de Delacroix et de Gustave Moreau ; certaines œuvres d'Hébert, la *Sainte-Geneviève* de Puvis de Chavannes, des compositions de Merson et même Ary Scheffer, et même Delaroche et Sigalon. Voilà dix peintres, dix démentis qui surgissent, et si je cherchais, je les doublerais avec Chasseriau, Ziégler, le *Samson* de Decamps, et Leys et Pierre de Cornelius, Schnor, Kaulbach,

Burne Jones, Watts, Rosetti, Alma Tadéma. Voilà plus de vingt noms célèbres en démentis, et, malgré mon ignorance, je pourrais décrire les œuvres que j'invoque.

Je ne juge pas les écrivains russes, les ignorant, je sais seulement que *Anna Karénine* est au-dessous d'une page de d'Aurevilly, de Flaubert, et que cela ne vaut guère plus que du Maupassant ou du Bourget.

La Paix et la Guerre a une vraie valeur, mais non point telle que le *Médecin de village* de Balzac.

L'histoire de Joseph est un modèle d'art universel : soit ; à condition de la fausser et à la fois de ne pas la comprendre.

C'est comme Ganymède, que les fils de Jacob vendent Joseph, joli début; quant à la femme de Putiphar, c'est la compagnie de Phut Phré, les jésuites de l'époque qui dirigent la conscience du roi et qui, voyant la faveur de Joseph, le prièrent de se faire profès et, sur son refus, le voulurent perdre.

Il paraît que le moujick, le chinois et

l'Africain, comprendront également ce fait moral qu'on vende un joli enfant pour le plaisir d'hommes corrompus et que les popes d'Egypte veulent perdre quiconque s'élève sans être de leur bande.

Ah ! la belle moralité !

« Pas de détails, pas de descriptions », le télégramme appliqué à la littéraire, *ne quid nimis*. Voici un conte.

Il était une fois un ancien officier qui avait le cœur chrétien, bien que ce soit extraordinaire chez un officier.

En lisant l'Evangile, il se dégoûta de traîner un morceau de fer à son côté et d'en frapper au hasard. suivant l'ordre d'un autre officier qui avait une passementerie de plus que lui sur la manche.

Pour donner l'exemple de l'humilité, cet ancien officier fit une paire de bottes, mais il ne la donna point, il ne l'usa pas, il la mit dans une vitrine.

DEVINETTE :

Savoir si les bottes dans la vitrine sont une farce ou bien une niaiserie renouvelée

de l'*Emile* de Jean-Jacques : Le comte Tolstoï rajlle-t-il ou bien s'il est fou ? Il paraît que les enfants et le peuple en Russie connaissent Cakya Mouni et son histoire ; c'est Vodka-Mouni qu'il faudrait dire, ce semble.

Il faut être d'une mauvaise foi ridicule pour écrire, « le thème des décadences et des esthètes, dans le genre d'Oscar Wilde, est la négation de la morale et l'exaltation de la débauche. »

Oscaro Wilde n'existait pas avant son supplice, c'était un excentrique et la littérature ne songeait pas à le réclamer, l'ignoble Angleterre en fait une victime.

Ce que réclame le comte Tolstoï, c'est au fond, la chanson de Darcier, Pierre Dupont, Béranger, pour la poésie ; Jean Macé pour la science avec Jules Verne, des instantanés de miséreux comme tableaux et les airs de dix-huit cent trente.

Le paysan étant un enfant, il y a toute une presse à laquelle je ne veux pas faire de réclame, car je n'admets pas la littérature pour enfants, pas plus que la religion pour

bêtes, qui donnerait satisfaction au moujickisme, cette nouvelle école où il faut d'abord ne rien savoir et ensuite mépriser l'art, au nom du Christ.

L'article demandé abonde dans les greniers du commerce français; s'il est le seul qui puisse s'associer au vodka, je suis prêt, en gratitude de ce Tolstoï a écrit contre la guerre et l'armée, à lui donner les titres, les dates et à lui indiquer même des stocks de cette précieuse marchandise. Mais que ce dyspeptique intellectuel, parce qu'il a l'estomac faible ou gâté, vienne blasphémer le vin et l'ordinaire nourriture, pour préconiser le régime lacté et les laits de poule; Non !

Cet esprit vieilli et désabusé, janséniste, sans credo, voudrait dissuaduer l'humanité de l'Eglise et de l'Art; sorte de stopitz cérébral, il réprouve ce qui a fait la joie et la force de l'université, seulement épris du livre israélite, le plus anti-chrétien qui ait jamais été.

Sa critique ne s'étend pas à voir l'incohérence des deux testaments en un volume,

il est trop musulman pour ne pas aimer Moïse, et dans ce russe, il y a du turc, et dans cet officier, il y a de l'uléma.

L'homme qui trouve insupportable les *murmures de la Forêt* de Siegfried, la *Tétralagie*, un conte stupide et confus ; *la forge de l'épée* une bêtise, *le réveil Brunehilde*, une sottise, est un barbare. Au lieu d'une parole de jugement, c'est l'injure que le grand moujick lance au chef-d'œuvre ; il crie « stupidité, absurdité, sottise, bêtise, ignorance ».

Unir les hommes, tel est le rêve exprimé ; créer un haine immortelle entre la race latine et la race slave, tel est le résultat de ce livre. Certes, les latins doivent recevoir les slaves comme des enfants et les instruire, c'est leur devoir de race supérieure, mais peuvent-ils supporter cet ancien officier qui vient faire de vilaines choses contre les plus grandes.

L'officier aime l'officier ; qui se ressemble s'assemble, et quand ces gens-là se rencontrent, ils conjuguent leur verbe propre, sabrer ou *toaster* : des culottes rouges se

sont frottées, à propos de champagne, à des uniformes russes, et on appelle cela sympathie de races : plaisanterie, ces peuples s'ignorent et se haïraient en se connaissant.

Quant à l'intellectuel mis en garde par l'expérience historique, il redoute surtout la tyrannie des illettrés et des iconoclastes. Cette tentative russe contre le génie latin me semble prématurée : la France est déjà sous le protectorat russe, vassale au fond et dupe certaine, mais il faut encore un demi-siècle pour que les Cosaques campent ostensiblement à Paris.

L'ancien officier s'est trop pressé : le Barbare attend d'avoir mis sa pique sur la gorge d'une civilisation pour l'engager à renier ses Dieux : et comme il n'est pas au pouvoir de M. Faure, produit du suffrage universel, de paraître et de parler en autre nom que celui des manants, moi, électeur, au Saint Empire de l'art je dénonce l'attaque des moujicks et leurs insultes à nos Dieux.

Ce serait un facile et amusant travail que la réduction à l'absurde de *Qu'est-ce que l'art ?*

Il n'y a point d'ordre en son discours que son perpétuel blasphême : il irriterait un ange ; essayons, sur la traduction de M. Halperine Kaminsky de parcourir l'insolent exposé de la barbarie qui se dit chrétienne en un manifeste du nihilisme esthétique.

L'Art occupe trop de place dans les gazettes, dans les mœurs, dans le budget national, absorbe trop d'énergie.

Et l'armée, ô ancien officier, l'armée, la machine à tuer, elle remplit les gazettes de ses inévitables atrocités ; c'est elle qui arrache le paysan à la terre pour le jeter à la corruption des villes : il y a vingt millions en France pour l'art, il y a mille millions pour l'armée. Vous plaignez les coiffeurs, les bijoutiers, les imprimeurs, et vous ne plaignez pas les soldats !

Ce que vous avez vu de plus humiliant pour l'homme, c'est d'être choriste d'opéra et de subir l'insolence du régisseur qui fait recommencer les mouvements. Souvenez-vous, ô officier, vous avez fait recommander des mouvements autrement idiots ; et, après tout, le figurant peut gifler le régis-

seur, tandis que vous savez le prix d'un soufflet quand la joue est galonnée : la mort, mon officier !

Ainsi, vous avez la plaisante audace, vous qui avez dit « portez arme et par file à gauche » avant de réformer l'art et d'insulter Béethoven, de pleurer sur la détresse du figurant, sur le malheur du joaillier. Allons, mon officier, un peu d'honnêteté, souvenez-vous du Knout, des compagnies de discipline, et des conseils de guerre, et de la Sibérie, et du banditisme colonial, et des hauts faits du Caucase, etc...

Tout ballet, opéra, exposition, concert, livre exige un travail intense, souvent nuisible ou humiliant, toujours forcé de milliers d'hommes.

Quoi de plus humiliant, de plus nuisible, de mieux forcé, pour des millions d'hommes que l'armée.

Ces gens que vous peignez si misérables peuvent garder leur dignité et envoyer leur maître au diable ; ils peuvent se marier ; ils gagnent de l'argent et souvent du prestige ; ils sont indépendants leur journée finie.

Plaignez les soldats, mon officier, eux seuls sont les misérables, en notre société, eux seuls méritent la pitié !

L'Art vaut-il ce qu'il coûte?

Et l'armée, mon officier, l'armée qui prend tout homme, valide partout, et tout argent disponible.

A quoi reconnaître une œuvre d'art architecturale.

Monumentale question : On différencie l'œuvre d'art architectonique de la bâtisse, en ce que l'une exprime l'âme collective d'une communion et que la bâtisse ne réalise que la convenance de l'objet à l'usage.

Quand il y a identité de formes, il y a identité de sentiments ; le musulman et le slave se ressemblent, parce qu'il y a rapport entre la coupole moscovite et l'autre.

Le mot krassota veut dire plaisance et non beauté.

La Russie n'ayant pas encore de civilisation ni de penseur, n'a pas de langage métaphysique : et qu'est-ce que cela fait à l'esthétique ; il n'y a pas d'art russe, non

plus, il n'y a qu'une force russe encore innommée mais formidable.

Nous appelons beauté ce qui nous procure tel ou tel plaisir.

La beauté serait donc une idyosincrasie ; non, nous appelons beauté la réalisation conforme à la fois à notre idéal et à la tradition, c'est-à-dire conforme aux œuvres testamentaires de l'humanité.

Exemple : il n'y a pas de beauté hors de la proportion : un corps peut être inscrit en 7 têtes ou en 11, pouvu qu'il soit proportionné. La beauté ne produit, quelque soit l'œuvre, qu'un seul et unique plaisir, d'essence spirituelle qui est une transposition du sentiment en idée, c'est-à-dire un mouvement abstractif.

La satisfaction de notre goût ne peut servir de base à notre définition du mérite de la nourriture ; de même la beauté, c'est-à-dire ce qui nous plaît. »

Mais, ô officier, la beauté est ce qui doit nous plaire. J'ai mis longtemps à me plaire avec Bach, par imperfection de connaissance musicale.

Le but de la nourriture est l'entretien de la vie physique; celui de l'art, l'entretien de la vie morale; or les choses de l'âme ont une unité particulière qui ne laisse pas tant de place à l'idyosincrasie; cependant il y a des tempéraments et l'un se nourrit de subtilité avec Léonard, l'autre d'intensité avec Signorelli et Michel Ange. Des nuances existent encore; pour certains, la suavité de Melozzo, de Gozzoli sera plus assimilable.

La *beauté est reconnue par le plaisir qu'elle procure.*

Non parce que le portrait d'une femme aimée, ou le paysage auréolé de souvenir, et tout ce qui s'augmenterait de choses vécues produiraient le plaisir mieux que la beauté abstraite.

La beauté est reconnue par l'*élévation* qu'elle procure au spectateur.

Parsifal est pour moi *l'œuvre* parce que nulle autre ne m'a élevé si haut.

La chose d'art est un aimant d'au delà pour l'homme, elle doit l'attirer en haut et cette attirance en hauteur est le vrai critère sentimental.

Ce qu'on appelle jouissance artistique, est un phénomène dilatatif de la personnalité, augmentatif de la vie imaginative.

Donc, ce plaisir, si on veut ce mot, est bon comme la prière, parce qu'il rapproche du divin.

La beauté, mon officier, est ce qui purifie et non ce qui plaît :

« Qu'est-ce que l'art, si nous en écartons l'idée de beauté qui embrouille la question ? »

Ce que devient le moyen en écartant le but, ce que devient le corps en éloignant l'âme, ce que serait la recherche de la vérité en niant qu'il y en ait une ;

« Toute œuvre d'art engendre la contagion artistique : l'art agit comme la parole ».

La contagion (expression bizarre) résulte de deux facteurs polarisés, une potentialité et une susceptibilité réceptive : la puissance d'une œuvre et la reconnaissance d'une âme forment une équation esthétique ».

La parole suppose une analogie entre l'orateur et le public ; l'ouvrier français ne

pourrait suivre le développement de la phrase Bossuétique à plusieurs membres : et l'homme d'humanité n'entendrait pas les mots techniques de l'ouvrier.

J'ai assisté à des disputes entre mécaniciens sans pouvoir saisir de quoi il s'agissait.

« *Ce sera toujours de l'art*, lorsqu'un homme exprime plaisir ou douleur ».

Non, l'art ne commencera que si l'expression est typique et s'élève au-dessus de la circonstance ordinaire.

« L'art est une activité de l'homme sur ses semblables, pour leur faire vivre les sentiments qu'il a éprouvés. »

Mais, si un colonel nous initiait au plaisir d'achever les blessés et de compliquer les supplices comme à Madagascar ou à voir une compagnie commandée pour le viol de vierges chinoises ; ou bien si un adjudand exprimait la résolution de faire fusiller tout intellectuel que lui tomberait dans les mains ; ces sentiments éprouvés pourraient être éloquents, mais très différents de l'idéal chrétien. Il faudrait donc écrire :

L'artiste fait participer ses semblables aux visions les plus nobles.

« L'art n'est pas la manifestation de Dieu dit Tolstoï » or, cette parole étant ma parole je dois la défendre. Toute idée de perfection se raccorde à Dieu, comme l'idée de bonté.

Dieu peut être dit Beau comme Bon, car étant Dieu, il réalise ce que nous concevons d'excellent. L'Absolu contient tout, donc la beauté ; mais rien ne le contient, donc l'œuvre d'art ne contient pas Dieu : mais elle est un sacrement ou signe extérieur qui aide l'homme à s'orienter vers Dieu et elle le manifeste dans le sens où un miroir manifeste la lumière.

L'art religieux est une infime partie de tout l'art. Vraiment, que reste-t-il, en dehors de la religion ; l'art ésotérique, l'art des magiciens, le Léonard et le Raphaël des Chambres, inassimilables aux moujicks.

« *Le Christianisme d'Eglise catholique ne reconnait pas les dogmes fondamentaux du vrai Christianisme :* les relations directes de chaque homme avec le Père et l'égalité

de tous les hommes qui en résulte. » Tout à l'heure, on me traitait d'ignorant pour avoir dit que la Beauté manifestait Dieu dans les chefs-d'œuvre ; voici maintenant que le fidèle du vodka est en relation directe avec le Père.

Voyez-vous l'affreux protestant, l'ennemi de l'Eglise, des saints, de la Vierge, se révéler. Ah ! nous la comprenons, nous les Latins, Madame Marie, et elle aura toujours pour sa garde des pensées plus flambantes que le sabre de l'officier Tolstoï. « Les hommes sont égaux ; » vraiment, celui qui déraisonne et enténèbre les esprits est l'égal du flambeau indicateur de la vraie voie ; et Barrabas vaut saint Jean et les deux larrons sont égaux !

L'art du moyen-âge serait inférieur pour notre temps.

La cathédrale, avec la sculpture de ses porches et la peinture de ses verreries, serait inférieure pour les officiers du tzar ou les moujicks des dits officiers !

« La Renaissance ne pouvait plus croire à la religion catholique dont on avait décou-

vert la fausseté et on retourna à la conception grossière des anciens grecs. »

Voilà une proposition qui rue de tous côtés.

La Sixtine et les Chambres ne croient pas ; la naissance de la Compagnie de Jésus n'est pas une poussée de foi ; le XVIIe français n'est pas rigoureusement catholique ?

Où donc l'officier moujick a-t-il étudié l'histoire : un russe qui parle de la grossièreté, des anciens grecs n'est-ce pas d'un comique sinistre ?

Voulez-vous d'autres assertions du savant officier.

Le Bien était déjà connu des juifs du temps d'Esaïe.

Il était sans doute inconnu des Egyptiens et des Indiens et des Chinois, ô savant sabreur. Le Bien est si peu connu d'Esaïe, que jamais la férocité la plus aveugle ne s'est exprimée aussi terriblement. Le grand poète aurait pu être aussi Skobeleff, il veut que les ennemis d'Israël soient exterminés et qu'on fouille le ventre des mères pour en arracher l'enfant avant terme.

Ah ! le bien d'Esaïe, mais c'est le bien des bourreaux et des Kurdes et cela peut se lire à Sainte-Hélène ou à la chambrée, car c'est un poète national, non pas un poète sacré, et tous les nabis d'Israël ne sont que de vulgaires patriotes qui rêvent pour leur race un piédestal fait du cadavre des nations.

« Il y a deux mille ans, un petit peuple demi-barbare, modelait fort bien le corps. »

L'impertinence est un peu lourde, mais excusez-le, il fut officier et il s'en souvient, il knotte la tradition, le bon russe ; et celui-là n'a pas l'excuse de l'ivrognerie.

« On pouvait parler d'un art national juif. »

Malgré mon ignorance, j'ose dire que tous les symboles sont pris d'Egypte et d'Assyrie et que la main-d'œuvre fut phénicienne.

« Il y a eu un art russe jusqu'à Pierre. En quoi consistait-il ? O pape des moujicks.

« *L'Art doit être accessible à tous.* »

Un autre dirait tous doivent accéder à l'art ; mais non, c'est à l'art de descendre.

L'amour ne doit pas choisir, toute femme est bonne à tout homme.

Absurdité. Chacun n'admire que dans le sens où il aimerait : or, l'accouplement de l'intellectuel et la paysanne, même russe, donnerait de piètres résultats.

« Une œuvre d'esprit ne l'est réellement que lorsqu'elle transmet de nouvelles pensées, que lorsqu'elle enrichit la vie humaine d'un nouveau sentiment. »

Excellent officier, il croit à la nouveauté en pensée et en humanité.

L'évolution de la conscience religieuse n'a pas de limite.

M. Tolstoï incarne la dernière, la neuve sinon la bonne.

« Le prophète juif et l'artiste grec s'exprimaient sous une forme accessible à tous. »

Vraiment, tel le Bereschit et la vision d'Ezéchiel, et la Promethéide et les androgynes. O science russe !

L'œuvre grecque comme toute grande œuvre, était faite doublement en extériorité pour tous, en intériorité pour quelques-uns. Le *Torse* de Hermès de Praxitèle est

la négation de la femme au sens plastique, mais Tolstoï ne le verrait pas, appartenant à la catégorie des exotériciens.

La majorité a toujours compris l'épopée de la Genèse.

Excepté lorsqu'elle a appelé l'*Iliade* une cosmogonie ou qu'elle a pris le Béreschit pour une *Eneide*.

« Tout compositeur doit entendre son œuvre pour lui donner la forme nécessaire, et Beethoven était sourd. »

« Le corps nu, c'est-à-dire ce qu'on ne voit jamais et que l'homme occupé du véritable art a rarement besoin de représenter. »

« L'art doit être contagieux, nouveau, net, sincère, réglé sur la conscience religieuse de l'époque qui est, en 1898, la FRATERNITÉ ! »

« L'activité artistique sera accessible à tous parce que l'art aura perdu sa technique compliquée, qui exige de l'étude et du temps ; cette activité deviendra accessible à tous. »

« L'artiste de l'avenir vivra de la vie ordi-

naire, par un métier, et il fera des devinettes, des anecdotes et des jeux d'enfants. »

Sur cette dernière niaiserie, le dégoût accumulé par cette lecture vous fait rejeter ce livre qui est mauvais, insulte à toutes les preuves de la vérité, et ruine d'un coup les églises, les musées, les bibliothèques.

Les vieux Scythes saccageaient, mais ils n'avaient pas un mauvais réhteur qui légitimât leur dévastation par des considérations humanitaires : ils ne discutaient pas le mérite des œuvres d'art avant de les briser, ils dévastaient sans phrase.

Ce traînard des Huns qui vient salir les marches sublimes des Parthenons et des Sixtines, au nom du Christ, me semble le précurseur de la barbarie prochaine raisonneuse et théologique comme Luther, abominable comme l'Islam, mais qui, hélas, vaincra parce que l'ordre du Temple est mort, lui qui nous eût sauvés. Le génie latin a déjà subi bien des assauts comme l'Eglise, sa mère, et le fils et la mère existent encore, amoindris mais vivants ; malades même,

mais immortels, car la latinité depuis dix-neuf siècles détient la vérité sous toutes ses formes, elle a tout fait.

Si le jour doit venir, il approche peut-être, où son éponymie s'éteindra. c'est que d'autres races se seront latinisées et civilisées au sein de l'Eglise, seule puissance d'ordre, de hiérarchies et de gloire, présence réelle de la divine volonté.

L'an deux mille sera sombre, mais la barque de Pierre, montée des nautes latins, restera encore le phare de l'humanité, et, si elle sombrait, l'univers, plongé dans d'atroces ténèbres, perdrait sa conscience et ce qu'on nomme histoire serait fini : les idées rectrices disparues, ce monde ne serait qu'un conflit d'espèces et d'instincts.

L'art, comme la religion, se constitue de son mystère : pour en recueillir les bénéfices il faut admirer et prier.

Les plus favorisés parmi les dévots ne sont pas les théologiens, ceux qui comprennent, mais les simples, ceux qui croient.

Si le peuple peut se nourrir du catéchisme, le livre le plus difficile à comprendre qui existe au monde : il se subsantera d'images même subtiles, de formes même choisies.

L'amour a des ailes : il s'élève là où le raisonnement mène sa pesante enquête.

L'art doit dénouer nos ailes, leur donner essor, et celui qui pleurera devant le Cenacolo l'aura compris.

Il n'est pas vrai qu'il faille au peuple un art populaire.

Le peuple se plaît au sublime.

C'est la bourgeoisie qui a corrompu la production contemporaine, en exigeant d'être représentée ressemblante et de retrouver partout sa même bassesse.

J'ai beaucoup aimé les arts ; j'ai fait ce que j'ai pu pour ramener à l'idéalisme, les artistes de mon temps : mais mon effort, d'abord difficile, a été rendu impossible.

L'Etat, en la personne de son Directeur des bâtiments civils, M. Jules Comte, m'a déclaré que Paris n'avait pas un mur à prêter pour vingt jours : et le sixième salon de la Rose croix a été vilipendé par le *Figaro*, avant d'être ouvert.

Je rends donc les armes : la formule d'art que j'ai défendue est maintenant admise partout, et pourquoi se souviendrait-on du guide qui a montré le gué puisque le fleuve est passé.

J'ai fait le bien que j'ai pu et si je m'en souviens c'est pour prétendre que plus qu'un autre, j'étais obligé à ne pas laisser la diatribe russe sans protestation.

Je crois avoir été, en toute rencontre, un esprit classique, respectueux de la tradition,

qui préféra toujours l'Art à son œuvre et ne se démentit jamais en sa foi de penseur latin.

Ma personnalité a servi de proue à de très nobles idées ; elles sont débarquées et ont reçu accueil : qu'importe qu'on s'en souvienne !

Au service de l'idéal, chacun a la même devise, celle du très saint ordre du Temple :

Non nobis, Domine
Non nobis
Sed nominis tui
Gloriæ soli.

Ad Rosam, per Crucem
Ad Crucem, per Rosam
In ea, in eis
Gemmatus, resurgam.

St-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

SAR PELADAN

La Décadence Esthétique

Réponse

à

Tolstoï

PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5

1893

CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5

AMPHITHEATRE DES SCIENCES MORTES

5 volumes, in-8° à 7 fr. **50**

I. ETHIQUE

COMMENT ON DEVIENT MAGE

II. EROTIQUE

COMMENT ON DEVIENT FÉE

III. ESTHÉTIQUE

COMMENT ON DEVIENT ARISTE

IV. POLITIQUE

LE LIVRE DU SCEPTRE

V. MYSTIQUE (*sous presse*)

L'OCCULTE CATHOLIQUE

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE FRÈRES